

Marie-Gaëtane Anton, Giovanni Palumbo, Jacques Paviot (éd.), Relation de la croisade de Nicopolis (XV^e siècle). Mémoire du voyage de Hongrie fait par Jean comte de Nevers en l'an 1396, sa prison, sa rançon et son retour en France, Paris (Académie des inscriptions et belles-lettres) 2021, 335 p. (Documents relatifs à l'histoire des croisades, 24), ISBN 978-2-87754-399-6, EUR 50,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Bertrand Schnerb, Lille

Cet ouvrage contient, comme son long titre l'indique, l'édition scientifique de deux textes se rapportant à un même épisode de la fin du Moyen Âge: la célèbre et catastrophique «croisade de Nicopolis» de 1396. Ces deux textes, proches par le sujet traité, ont toutefois été rédigés à des époques différentes et sont séparés dans le temps par deux siècles: le premier est une relation du «voyage de Hongrie» de Jean de Bourgogne, comte de Nevers, futur duc Jean sans Peur, composé au XV^e siècle par un auteur anonyme à partir des «Chroniques de Jean Froissart», alors que le second est un récit historique dû à Prosper Bauyn (1610–1687), maître des comptes à Dijon; cet auteur utilisa les ressources des archives qu'il inventoria pour rédiger un certain nombre de mémoires sur l'histoire de Bourgogne, dont un «Mémoire du voyage de Hongrie fait par Jean comte de Nevers en l'an 1396, sa prison, sa rançon et son retour en France». Le cœur du présent ouvrage est constitué par l'étude et l'édition du premier de ces deux textes, l'édition du second étant un complément.

Le livre s'ouvre sur une «introduction historique» de Jacques Paviot qui offre au lecteur une mise au point sur le contexte et les événements et un bilan historiographique (p. 1–56); ce rappel est suivi d'une brève présentation faite par Marie-Gaëtane Anton du rôle joué par Jean Froissart dans l'élaboration d'une «mémoire» du «voyage de Hongrie» (p. 57–65). Elle montre comment le chroniqueur a conféré un «aspect mythique» à une défaite devenue, écrit-elle, «une sorte d'élément fondateur du pouvoir et du prestige de la cour de Bourgogne». Elle indique ensuite que la diffusion du récit de la croisade a été assurée non seulement par le succès de l'œuvre de Froissart, mais aussi par des «commandes partielles» dont la «Relation de la croisade» composée à partir de différents chapitres du Livre IV des «Chroniques», est un bon exemple.

M.-G. Anton et J. Paviot donnent ensuite le catalogue des cinq manuscrits contenant cette «Relation» (p. 67–78): le plus ancien des manuscrits conservés est daté du milieu du XV^e siècle et se présente comme un recueil de textes concernant l'Angleterre, la France et la guerre civile des Armagnacs et des Bourguignons; il a appartenu à la bibliothèque des ducs d'Arenberg et fait aujourd'hui



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

partie des collections de la Newberry Library de Chicago. Un autre manuscrit, qui se trouve aujourd'hui dans une collection particulière, composé vers 1460–1470, ayant appartenu à Jean de Gruuthuse, fils du célèbre Louis de Bruges, ne contient que le texte de la »Relation«; il en va de même pour un troisième manuscrit, produit au début du XVI^e siècle, conservé à la Bibliothèque nationale de France (nouv. acq. fr. 7508); un quatrième manuscrit (manuscrit Ashburnham), non localisé, n'est connu que par une description succincte d'un catalogue de vente de 1901, dans lequel il est daté du XV^e siècle; enfin un cinquième manuscrit (n° 3098 de la bibliothèque municipale de Dijon) est une copie du XVII^e siècle de la »Relation«. Ce catalogue des manuscrits est suivi d'une étude littéraire due à Giovanni Palumbo, qui, grâce à une comparaison attentive des textes, en reconstitue la tradition (p. 79–95). Il met ainsi en lumière le »processus de réécriture« de l'œuvre à partir des chapitres du Livre IV des »Chroniques de Jean Froissart«, et écarte une attribution communément admise du texte de la »Relation« à un serviteur de Guy de Blois. Il montre aussi que, vraisemblablement, le manuscrit Ashburnham, aujourd'hui introuvable, transmettait un texte plus fidèle à l'original que les manuscrits subsistants. Suit l'édition critique du texte donnée à partir du manuscrit Arenberg de la Newberry Library de Chicago (p. 97–248). Comme nous l'avons dit, ce travail historique et littéraire est complété par l'édition du »Mémoire de Prosper Bauyn« présenté et édité par J. Paviot (p. 249–287). Le volume est en outre doté, comme il se doit, d'une bibliographie et d'un index.

En conclusion, cet ouvrage, fruit d'une belle approche pluridisciplinaire d'un texte littéraire, présente le double intérêt de rendre accessible une source du »voyage de Hongrie« et d'attirer l'attention sur une œuvre qui révèle l'intérêt que des lecteurs, issus de la noblesse de cour, ont manifesté par leurs commandes, pour cet événement. Ce phénomène rappelle que la maison ducale de Bourgogne a réussi à transformer cette »mortelle déconfiture« en une »glorieuse défaite« et à en faire un élément de leur politique de prestige. Par ailleurs, l'édition du »Mémoire de Prosper Bauyn« vient nous rappeler combien les archives des anciennes chambres des comptes de Dijon et de Lille ont, depuis longtemps, inspiré et nourri la recherche historique.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92085](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92085)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Robert F. Berkhofer III., Forgeries and Historical Writing in England, France, and Flanders, 900–1200, Rochester, NY (Boydell & Brewer) 2022, 348 p. (Medieval Documentary Cultures), ISBN 978-1-78327-691-2, USD 99,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Laurent Morelle, Paris

Le temps des *fake news* et autres «vérités alternatives» s'avère propice à la publication d'ouvrages traitant des faux, même médiévaux. Après le livre de Levi Roach (2021)¹, voici celui de Robert Berkhofer, qui couvre les XI^e et XII^e siècles (le *terminus a quo* du titre est généreux) en ciblant le nord du royaume capétien et l'Angleterre. Comme annoncé, l'ouvrage se propose d'étudier les rapports entre les «forgeries» et l'écriture historiographique (précisons: «monastique»). Non seulement les moines historiens des XI^e–XII^e siècles usaient, sciemment ou non, de documents faux qu'ils avaient à leur disposition, voire concoctés, mais les faux, une fois mis en série et rassemblés en dossiers ou recueils de formes diverses, tissent des «histoires» (*stories*) vraisemblables. Au cœur du livre figure donc l'entrelacs mouvant des interactions entre faux, compilations documentaires et œuvres historiographiques, et, derrière tout cela, des auteurs souvent anonymes.

La première partie («Understanding Medieval Forgeries», p. 1–47) est en fait une copieuse introduction, qui tient à la fois de l'état de l'art, inévitablement partiel², du plaidoyer efficace et convaincant en faveur de l'étude des falsifications médiévales, mais aussi de prises de position sur des notions maniées par les spécialistes de la matière, à commencer par celle de «forgerie», dont l'A. déplore l'ambiguïté et qu'il voudrait englober dans celle d'«écriture créative».

La deuxième partie («Twice Told Tales», p. 49–202), la plus ample, constitue le socle de l'ouvrage et des réflexions de son auteur. Ce dernier y examine successivement trois ensembles documentaires riches en forgeries et produits à trois moments du XI^e siècle, dans trois espaces distincts: le «Liber traditionum» de l'abbaye Saint-Pierre de Gand compilé sous l'abbé Wichard (1034–1058), les forgeries de l'abbaye de Saint-Denis réalisées dans les années 1060, enfin les forgeries du chapitre monastique Christ Church associé au siège archiépiscopal de Cantorbéry, qui datent des dernières décennies du XI^e siècle. Ces dossiers ardues ne sont certes



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Levi Roach, *Forgery and Memory at the End of the First Millenium*, Princeton 2021.

² Une omission qui pourra étonner: Alfred Hiatt, *The Making of Medieval Forgeries: False Documents in Fifteenth-Century England*, London 2004 (The British Library Studies in Medieval Culture).



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

pas des inconnus pour les médiévistes, mais ils sont examinés ici avec soin et érudition, et présentés de façon originale. Pour chaque dossier en effet, l'A. commence par l'histoire de l'établissement telle que nous la tissent les faux mis en chapelet, une histoire »alternative« par conséquent; dans un second temps, l'A. remet chaque récit dans le contexte multiscalaire de sa production en soulignant le contraste qu'il marque avec la »réalité« qu'on peut reconstituer. Auprès de ses promoteurs, chaque récit alternatif aurait valeur d'*argumentum*, au sens qu'Isidore de Séville (VII^e s.) donne à ce mot, c'est-à-dire une narration qui n'est ni *historia* (ce qui est arrivé), ni *fabula* (ce qui est fiction), mais version seulement plausible des faits passés, donc contestable et requérant l'adhésion du public. Cette notion, qui court à travers le livre à la manière d'un fil rouge, n'est jamais exprimée par les historiens monastiques, mais l'A. estime qu'Isidore imprégnait suffisamment la culture des cloîtres pour qu'on soit en droit de présumer son ancrage chez les moines historiens. Quoi qu'il en soit, l'A. met clairement en lumière les mobiles régissant ces passés recréés, sans négliger les flexions qu'ils subissent au fil du temps pour mieux épouser les préoccupations des communautés qui les portent. Refermant cette partie, une »coda« (p. 188–202) rassemble et développe les apports de l'analyse sur plusieurs thèmes, en particulier les moments les plus propices aux forgeries (ce seraient les »times of transition«), la période du passé qui leur serait la plus accueillante (fines remarques sur le »not-so-distant past«), et les connexions entre établissements via la circulation de personnes d'expérience (le moine dionysien Baudouin, passé à la tête de Bury-Saint-Edmund; le scribe d'Arras Albert, qui séjourna à Saint-Denis, selon une belle reconstruction du regretté Tom Waldman).

Sur les dossiers pris individuellement, l'on ne fera ici que quelques remarques. S'agissant du »Liber traditionum« (= »LT«) gantois, une compilation documentaire qui absorbe, repense et prolonge un ouvrage analogue réalisé en 944–946 (le »Liber traditionum antiquus«), l'A. y voit un outil de défense et de promotion composé dans un climat de compétition locale entre les deux abbayes Saint-Pierre-au-Mont-Blandin et Saint-Bavon, alourdi par l'incertitude pesant sur l'avenir du patronage comtal, du fait de la mort du comte de Flandre Baudouin IV (1035). D'où l'importance attachée par l'A. à préciser au mieux la date de confection du »LT«, à l'aide d'indices matériels délicats à interpréter (acrostiche inachevé, grattage). À cet égard comme à d'autres, il est dommage que l'A. n'ait pas eu connaissance de l'article de fond que Georges Declercq a consacré au »LT«³. Le lecteur gagnera donc à faire une lecture synoptique des deux enquêtes; celles-ci concordent dans l'ensemble et se complètent, mais divergent aussi, notamment sur le moment et le processus de réalisation de l'ouvrage: en 1034–1036 avec révision après 1042 selon Robert Berkhofer, peu

³ Georges Declercq, La mise en livre des archives du haut Moyen Âge: le cas du second »Liber Traditionum« de l'abbaye de Saint-Pierre-au-Mont-Blandin, dans: Bibliothèque de l'École des chartes 171 (2013) (paru en 2017), p. 327–364.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

après 1042 selon Georges Declercq. Cette différence n'est brouille qu'en apparence car de la date retenue dépend la *causa scribendi* qu'on peut imaginer pour le »LT«.

Le dossier des faux de Saint-Denis est lui aussi fort célèbre. Cette vaste entreprise, visant à soutenir l'antiquité des »libertés« monastiques revendiquées par la puissante communauté monastique face à l'évêque de Paris, a donné lieu à la production de pseudo-originaux mérovingiens et carolingiens et la copie de leurs textes au sein d'un cartulaire-dossier. L'A., bien servi par les travaux fondamentaux de Léon Levillain et de Rolf Große, offre là encore une synthèse éloquente, qu'il s'agisse du passé inventé par les faussaires (mais reposant sans doute sur des traditions qui couraient dans la maison) ou bien du contexte politique et local immédiat (minorité du roi Philippe I^{er}, forte influence de l'évêque de Paris, contexte réformateur). Toutefois, sur la technique des faussaires, le propos de l'A. n'est pas toujours exact (p. 131 et 221): les faussaires travaillant sur des papyrus mérovingiens (qu'ils ont ainsi contribué à sauver) n'en ont pas gratté les textes primitifs, mais ont caché ces derniers en leur contrecollant d'autres papyrus ou des parchemins carolingiens⁴. Par ailleurs, le diplôme de Clovis II de 654 n'est pas, comme affirmé (p. 135), le plus ancien papyrus original franc survivant: on conserve en effet en bon état un précepte de son père Dagobert I^{er}.

Le troisième dossier nous transporte à Cantorbéry, au chapitre monastique de Christ Church lié au siège archiepiscopal, à une époque »post-Conquête« fort agitée pour l'établissement. L'enquête affronte un monument redoutable et complexe, le cartulaire anglo-normand réalisé au sein de cette communauté, un manuscrit aujourd'hui disparu mais reconstitué à l'aide de copies partielles des XII^e et XIII^e siècles. Engagée avant 1086 puis révisée au tournant du siècle, cette compilation gorgée de faux censés remonter au VII^e siècle, témoigne d'un intense travail de la communauté sur ses archives (partiellement victimes d'un incendie en 1067) et son passé anglo-saxon. L'A. observe alors les objectifs majeurs de ces manipulations et créations documentaires: affirmer que le statut monastique était originel, protéger les droits des moines face au roi et à l'archevêque, proclamer l'inviolabilité de ses possessions. Ce cartulaire relaie ou se double d'autres formes de compilation d'actes vrais et faux (incodication dans des livres d'évangiles), et sa révision est contemporaine d'autres

⁴ Hartmut Atsma, Jean Vezin, Les faux sur papyrus de l'abbaye de Saint-Denis, dans: Jean Kerhervé (dir.), Finances, pouvoirs et mémoire. Mélanges offerts à Jean Favier, Paris 1999, p. 673-699 (article non cité). Une enquête sur les parchemins réemployés par les faussaires a été engagée en 2016-2017 dans le cadre du séminaire de l'École pratique des hautes études »Pratiques médiévales de l'écrit documentaire«; les résultats ont été publiés dans l'Annuaire de l'EPHE, Section des sciences historiques et philologiques 149 (2016-2017), p. 174-180 (sur internet <https://journals.openedition.org/ashp/2391> [29/11/2022]). Une enquête très neuve sur les papyrus de Saint-Denis vient d'être conduite aux Archives nationales (PapMedAn: Papyrus médiévaux des Archives nationales).

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92480](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92480)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

ouvrages: la version F bilingue de la «Chronique anglo-saxonne» et le «Domesday Monachorum» (1089–1096), récapitulatif précis des possessions de Christ Church. Sur ces créations collectives planent les noms des personnalités célèbres que sont le préchantre Osbern (c. 1080–1094) et le fidèle historiographe Eadmer, actif entre les décennies 1080 et 1120. On devine l’aspect tentaculaire de la recherche entreprise par l’A.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92480](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92480)

Seite | page 4

La troisième partie («Forgeries and Histories in the Twelfth Century», p. 203–286) est d’une composition plus heurtée. Le premier des deux chapitres qui la composent, intitulé «Perpetration, detection, and prevention of forgeries» (p. 205–248), s’ouvre sur un personnage célèbre auprès des médiévistes amateurs de faux, à savoir le moine Guerno de l’abbaye Saint-Médard de Soissons, faussaire sans doute actif dans les années 1120 mais dont l’activité coupable au service d’établissements normands et anglo-normands (Saint-Ouen de Rouen, Saint-Augustin de Cantorbéry) ne fut révélée que *post mortem*, lors du concile général de Reims de 1131. De ce dossier qu’il connaît bien, l’A. donne à saisir toute la richesse et les multiples facettes (le contexte des faux, la circulation des compétences et l’enjeu de son dévoilement public pour l’autorité du nouvel archevêque de Rouen, Hugues d’Amiens), le moment le plus réussi étant sans doute quand il nous fait sentir combien les exigences en matière de preuve ont changé entre le témoignage oral de 1131 et les lettres envoyées une quarantaine d’années plus tard au pape Alexandre III par l’évêque d’Évreux Gilles, neveu d’Hugues d’Amiens, pour lui relater l’affaire. Le dossier nous apprend que Guerno avait avoué ses forgeries en confession, sur son lit de mort, un fait que l’A. regarde avec circonspection. Or l’on connaît un cas similaire et contemporain de Guerno, celui d’un clerc faussaire devenu moine, ayant travaillé pour l’évêque d’Oloron-Sainte-Marie⁵. Nul doute qu’en frottant les deux cas, l’A. aurait fait naître de belles étincelles.

Dans ce chapitre, nourri d’exemples qui remontent parfois assez haut dans le XI^e siècle, bien des questions concrètes sont abordées: les techniques des faussaires, où prévaudraient le principe d’économie et le goût des chaînes de falsification, ce qui incitait à forger des maillons documentaires manquants, les compétences mimétiques des faussaires dans le domaine graphique et diplomatique, ce qui pose la question des modèles qui leur étaient disponibles. L’A. s’interroge aussi sur l’autorité conférée aux forgeries par leur environnement codicologique: l’effet de collection sensible dans les cartulaires bien sûr, mais aussi la copie des chartes dans les manuscrits sacrés ou auprès de textes juridiques. Il estime aussi qu’avant la routine documentaire



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l’Institut historique
allemand

⁵ Georges Pon, Jean Cabanot (éd), Cartulaire de la cathédrale de Dax. «Liber rubeus» (XI^e–XII^e siècles), Dax 2004, n° 143 [après 1126], p. 298–303 et n° 144 [1123–1124], p. 303–305. J’ai brièvement fait allusion à ce cas dans un article de vulgarisation sur les faux médiévaux: Laurent Morelle, Des faux par milliers, dans: L’Histoire 372 (2012), p. 60–63.

d'un XII^e siècle avancé, il n'était pas nécessaire de produire des pseudo-originaux pour faire preuve, mais que des »credible copies« y suffisaient souvent (p. 225); cette question lancinante (et ancienne) mériterait sans doute une enquête élargie. En tout cas, l'A. a raison de souligner que l'efficacité du faux dépend de l'auditoire (sa composition et ses attentes), une conclusion qui rejoint celle de bien des chercheurs⁶.

Après ces développements qui couvrent le XI^e siècle comme les premières décennies du XII^e, l'A. en vient aux éléments nouveaux qui, au cours du XII^e, enclenchent ou signalent des exigences nouvelles à l'égard de l'écrit »qui fait foi«, infléchissent du coup le travail des faussaires en les invitant à la prudence et, plus tard, incitent les autorités à plus de sévérité à leur égard, du moins quand sont en cause des actes de souverains, outils majeurs de la construction des puissances politiques. Ce passage obligé est plus rapide, mais l'A. tresse efficacement les fils d'une histoire complexe.

Le sixième et dernier chapitre (»Plausible Narratives and Convincing [Hi]stories«, p. 249–286) est plus disparate. Pour suivre la manière dont les faux nourrissent des *argumenta* au cours du XII^e siècle, l'A. convoque une fois encore le dossier de Christ Church, plus spécialement les faux relatifs à la primatie revendiquée par le siège de Cantorbéry sur toute la *Britain* et donc sur York (une dizaine de faux actes pontificaux). Ces faux ont été réunis peu avant 1123 en un dossier sans doute destiné à la curie pontificale, mais figurent aussi dans le cartulaire de Christ Church et dans des cahiers ajoutés aux évangiles d'Aethelstan (X^e s.). Ces faux ont nourri bien de controverses savantes, notamment en ce qui concerne leurs mode et date de confection. L'A. se jette dans la mêlée et penche pour une réalisation en plusieurs étapes (entre la décennie 1070 et 1123), au gré des objectifs poursuivis par la communauté. Il observe ensuite comment ces faux apparaissent dans les œuvres historiographiques du temps, notamment l'»*Historia novorum in Anglia*« d'Eadmer. Ce dernier, fervent partisan des revendications de Cantorbéry, les a incorporés à son récit, donnant une nouvelle vie et un nouvel écrivain à une *story* devenant *argumentum*.

Au sein de ce chapitre, les cartulaires reviennent alors sur scène, à double titre: d'abord en tant que »re-présentation« des archives (manière de rendre »présents« les originaux), et on lira avec plaisir les lignes où l'A. montre comment certains *codices* ont été dotés d'une »authoritative presentation« (cartulaires formatés comme des livres d'autel, à Winchester, Worcester, etc.); ensuite en tant que »(his)stories«, et l'on retiendra cette idée que les parties narratives des cartulaires, agissant comme des »guides de lecture«, n'ont pas besoin d'être longues et abondantes pour former une *story* efficace.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



⁶ Voir par exemple: Olivier Poncet (dir.), *Juger le faux, Moyen Âge – Temps modernes*, Paris 2011 (Études et rencontres de l'École des chartes, 35).

Après cette sorte d'exkursus, l'A. retourne une dernière fois vers les faux pontificaux de Cantorbéry, pour saisir avec minutie comment Guillaume de Malmesbury en use dans les »Gesta pontificum Anglorum« (c. 1125), quand celui-ci raconte la querelle entre York et Cantorbéry sous Lanfranc (1072). L'A. montre ici l'habileté de l'historien du XII^e siècle à marcher sur une ligne de crête entre le regard critique d'un historien rigoureux et la défense partisane d'une opinion, Guillaume étant favorable à Cantorbéry. En somme, à en croire l'A., des exigences nouvelles à l'égard des écrits historiques obligerait les historiens à plus de »métier« et plus de rigueur dans le maniement des documents pour entraîner la conviction; il leur fallait repenser les outils et pratiques du XI^e siècle.

Les pages de conclusion (»Conclusion: Rewriting the Past«, p. 287–298) rebondissent sur cette idée d'adaptation. Pour que le »plausible« se fasse »convaincant«, les faussaires, compileurs et historiens du XII^e siècle ont dû prendre en compte les nouvelles conditions de production de l'écrit, la tournure plus »fonctionnelle« demandée aux cartulaires, les exigences accrues de la société en matière d'écriture de l'histoire et d'autorité de l'écrit.

On l'aura compris, cet ouvrage aux perspectives souvent originales, à la fois savant et pédagogique, trouvera aisément son public parmi les médiévistes, familiers ou non des dossiers qui y sont revisités. C'est pourquoi je formulerai deux regrets. Le premier est la qualité assez médiocre du suivi éditorial: les coquilles abondent dans les citations latines comme dans les références bibliographiques françaises (lettres oubliées, ajoutées ou interverties, noms propres estropiés, erreur sur le prénom)⁷, et quelques bévues de traduction ont échappé à la relecture⁸. Le second est plus subjectif sans doute, à savoir le caractère peu

⁷ Voir notamment les extraits de faux de Saint-Denis (par ex. aux p. 115, 117, 120). Ailleurs: benevaleta (et le pluriel benevaletae) pour le mot technique invariable benevaleta (p. 267); in seculo saeculorum au lieu de in saecula s. (p. 72); scriptorum devenu scriptorium dans le titre (»Penuria scriptorum«), cité plusieurs fois, d'un article bien connu d'Olivier Guyotjeannin (score d'autant plus regrettable que ce génitif pluriel ambivalent a été commenté dans l'article); »Claude Lévy-Bruhl« au lieu de »Henri Lévy-Bruhl«; »Levillain« devenu »Levillian«; »cartulaires« au lieu de »cartulaires« (dans les titres français); »Receuil« pour »Recueil«, etc.

⁸ p. 79: locus ille pene ad nichilum est redactus traduit »scarcely anything was written about this place« (méprise sur redactus?) alors que le passage évoque un »lieu presque réduit à rien«; p. 116 et n. 62: l'homographe edere est ici le verbe signifiant »émettre« (il s'agit d'un privilège) et non le verbe »manger« comme l'a semble-t-il compris l'A. d'après son commentaire. Corrigions deux petites erreurs : Noviomagus, lieu d'émission d'un diplôme d'Otton II, n'est sûrement pas »Noyon«, mais plutôt »Nimègue« (p. 64, n. 47); La Madeleine de Vézelay n'est pas une »nunnery«, mais un monastère masculin (p. 267).

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92480](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92480)

Seite | page 6



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

nuancé de certaines assertions visant notamment l'outillage conceptuel et le travail des diplomatistes⁹.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.4.92480](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92480)

Seite | page 7



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

⁹ La distinction entre sources narratives et diplomatiques serait quelque peu artificielle (p. 278); les diplomatistes auraient une conception dévalorisante des falsifications (p. 236), etc.

Joël Blanchard, Giovanni Ciappelli, Matthieu Scherman (éd.), La correspondance de Girolamo Zorzi. Ambassadeur vénitien en France (1485–1488), Genève (Librairie Droz) 2020, LXVI–302 p. (Travaux d'Humanisme et Renaissance, 604), ISBN 978-2-600-06005-9, CHF 69,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Stéphane Péquignot, Paris

Girolamo Zorzi est ambassadeur de Venise en France entre 1485 et 1488. Issu d'une éminente famille de la Sérénissime, membre du Sénat et âgé de cinquante-cinq ans au début de sa mission, il a déjà exercé de nombreuses charges politiques, militaires et diplomatiques, notamment auprès du sultan. Son ambassade en France vise d'abord à obtenir la restitution de quatre galées vénitiennes saisies alors qu'elles devaient rejoindre la Flandre. Il intervient ensuite sur différents sujets importants: la paix entre le pape et Ferdinand d'Aragon, la guerre entre Maximilien et le roi de France, le sort du prince ottoman Djem, gardé à Paris par les hospitaliers. Les Vénitiens refusent sa remise au roi de Hongrie et plaident pour qu'il soit confié au pape. Au terme de multiples rencontres et tractations, le bilan de la mission de Zorzi est en demi-teinte. Le prince Djem est transféré à Innocent VIII en 1489 seulement; le remboursement des marchandises saisies sur les galées n'est engagé que plusieurs années après son retour et reste partiel.

De cette ambassade dense, complexe et très longue par rapport à la pratique alors dominante en France, subsiste un témoignage exceptionnel, jusqu'alors méconnu. Il s'agit d'un manuscrit de 72 feuillets découvert au British Museum par Joël Blanchard. Dans ce recueil incomplet (la dernière pièce, une lettre, est interrompue), figurent 80 documents, essentiellement des copies de lettres, de tailles très variées, d'une dizaine de lignes dans la transcription à plusieurs folios. Le rédacteur de ce *copialettere*, l'un des plus anciens pour les ambassadeurs de Venise, est probablement le secrétaire de Zorzi, Giovan Petro Stella. La majorité des lettres sont adressées par Zorzi au gouvernement vénitien, essentiellement au Doge et, parfois de manière indépendante, au Conseil des Dix (doc. 61, 63, 64, 68, 70, 72). Outre une lettre de Giovan Petro Stella à Zorzi et une pétition que ce dernier présente au roi (doc. 67), le recueil comporte des copies de lettres de Charles VIII aux rois du Portugal et d'Espagne (en fait, Ferdinand II, roi d'Aragon), des lettres patentes de Charles VIII depuis Bourges, des instructions, traduites en italien, au seigneur de Torcy et au commissaire Henri Carbonnel, d'autres lettres encore, également traduites en italien, adressées par le roi de France aux corsaires, à l'amiral de France (doc. 14, 15, 18, 21, 22, 34, 41, 43).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Le volume rend accessible l'édition intégrale de ce riche recueil, propose des notes historiques très utiles réunies in fine (malheureusement sans appel de notes dans l'édition du texte) et une introduction en trois volets. Giovanni Ciappelli présente de façon générale le dossier documentaire et les principaux objectifs de la mission en la situant dans la trame des relations entre la France et Venise. Dans un développement consacré à la diplomatie, à la rhétorique et à la pragmatique des émotions, Joël Blanchard expose ensuite l'originalité du regard porté par Zorzi sur le pays où il séjourne et les événements dont il est informé, la «Guerre folle» au premier chef. Confronté à des *novitate*, Zorzi se déclare *perplexo e dubioso*. Il se met en avant, se plaint des difficultés rencontrées – une forme de topos dans les correspondances d'ambassadeurs –, tout en fournissant des informations et des jugements de valeur sur les nombreuses séditions du moment comme sur les personnes qu'il côtoie à la cour. Sa plume ne manque pas de piquant. Évoquant un ambassadeur (*orator*) de Ferdinand II d'Aragon venu demander la restitution du Roussillon et reparti mécontent avec une réponse dilatoire du roi de France, Zorzi note ainsi que «même s'il porte l'habit d'un ermite, il me semble [que l'ambassadeur du roi d'Aragon] a la chair d'un loup» (*et benché el porti habito de heremita, a mi par habi carne de volpe*, p. 230). Matthieu Scherman, dans un développement à caractère programmatique, met pour sa part en évidence l'intérêt du dossier Zorzi en vue d'une analyse du «système» que constitue la présence et l'activité des Italiens dans le Nord-Ouest de l'Europe. S'il est examiné de conserve avec les correspondances marchandes, les archives judiciaires et comptables, avance l'historien, ce *copiallettere* facilitera la caractérisation plus fine de phénomènes aussi importants que le rôle des marchands-banquiers italiens et le recours à la lettre de change. L'introduction livre ainsi de précieux éléments de contextualisation pour la compréhension du recueil, ainsi que plusieurs pistes d'analyse, certaines développées en détail, d'autres présentées sous forme d'esquisses ou de suggestions pour de futures recherches, par exemple sur le rôle de la confiance dans les échanges (p. XLIX).

L'ouvrage comporte malheureusement d'assez nombreuses coquilles. Certaines sont des brouilles (guillemets mal placés aux p. XXXI–XXXII, absence de parenthèse de clôture à la p. LIII). De façon plus gênante, la graphie de plusieurs mots varie («gallée» et «galée», «Girolamo» ou «Ieronimo» Zorzi, «novità» qui concurrence «novità»). Les accords ne sont pas systématiquement respectés: «159 balle de soie»; «l'autorité royal»; «des deux première feuillets»; «Maximilien met en avant qu'il profitent», «le terme de système pourrait être avancée»; «les dépêches ont été tous numérotés» (p. XXXII, LII, XXXIX, XLVI, LIII). Enfin, certaines tournures ne facilitent pas la lecture: «qu'est-ce que le Vénitien Zorzi en perçoit-il?» (p. XXXIX); «les Siciliens et leurs balles de soie embarquées sur la galée est un passage à étudier en profondeur» (p. XLIV); «Une telle enquête conduit à réexaminer la notion de confiance. Souvent invoquée par l'historiographie comme élément constitutif du monde des échanges et du commerce» (p. XLVIII).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Ce sont là néanmoins des détails, sur lesquels l'on ne souhaiterait pas terminer la recension d'un ouvrage qui rendra assurément de grands services. Sa parution contribue au très ample travail de publication des dépêches diplomatiques mené par les spécialistes du Quattrocento. Elle coïncide en outre avec celle, exemplaire, des lettres et dépêches d'un successeur de Girolamo Zorzi, Alvise Mocenigo Dalle Gioie, ambassadeur de la Sérénissime en France et dans l'Empire entre 1502 et 1505¹.

L'édition de telles correspondances demeure fondamentale pour la recherche, car elles apportent des matériaux de tout premier ordre pour l'étude de questions très variées. On en voudra pour (petite) preuve un bref exemple, qui s'ajoute à ceux développés par les éditeurs du volume. Zorzi rapporte qu'au début de son séjour, lorsqu'il rencontra le roi à Bourges (doc. 14), il exposa pour commencer l'affaire des galées *latino sermone*. Le chancelier du roi lui répondit de la même manière, et Zorzi remercia le roi, toujours *latino sermone*, pour la prise en considération de ses demandes. En revanche, explique l'ambassadeur, quand il présenta ses lettres de créance à madame de Beaujeu, et voulut exposer son propos en latin, »le conseiller [de la princesse lui] rapporta [qu'il] devait parler *gallico sermone* [en français], car elle comprenait qu'il parlait la langue, et elle ne savait pas parler autrement, et, de la sorte, [Zorzi fit] du mieux [qu'il sut]« (*me referì i conseieri suo, che dovesse parlare gallico sermone, peroché la intendeva che io sapeva la lingua, né lei sapeva parlare altramente, et ita per suo commandamento fici el meglio io sepi*, p. 26). En quelques lignes, cette description méticuleuse laisse entrevoir les négociations informelles auxquelles peut donner lieu le choix d'une langue plutôt que d'une autre dans des échanges de vive voix. En ce cas, comme en bien d'autres, les correspondances diplomatiques permettent d'observer des phénomènes que peu d'autres documents contemporains laissent deviner avec une telle précision. Leur lecture peut donc, rappelons-le, intéresser non seulement les spécialistes de la diplomatie, mais aussi, plus généralement, tous les historiens de la période.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92086](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92086)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Philippe Braunstein (éd.), Alvise Mocenigo Dalle Gioie Ambasciatore di Venezia, Lettere e dispacci dalla Germania e dalla Francia, 1502–1506, texte critique et note philologique d'Aurelio Malandrino, Rome 2021.

Cédric Brélaz, Els Rose (ed.), *Civic Identity and Civic Participation in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Turnhout (Brepols) 2021, 447 p. (Cultural Encounters in Late Antiquity and the Middle Ages, 37), ISBN 978-2-503-59010-3, EUR 120,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Bruno Judic, Tours

Dans une introduction très détaillée, Cédric Brélaz et Els Rose commencent par rappeler des perspectives historiques a priori universellement admises: les notions de citoyenneté et de démocratie sont associées à l'Antiquité classique et spécialement à Athènes aux V^e et IV^e siècles avant notre ère. Ces deux notions ont encore une certaine signification dans d'autres cités grecques et à l'époque romaine, sous la République et le Haut-Empire, non plus pour la démocratie remplacée par un pouvoir oligarchique puis par l'autocratie impériale, mais du moins pour la citoyenneté qui demeure, à Rome, le fondement juridique de l'État. Or l'extension de la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire en 212 de notre ère, la *constitutio antoniniana*, est généralement perçue, dans l'historiographie, comme le signe du déclin irrémédiable de la notion même de citoyen. Ainsi ces deux notions, citoyenneté et démocratie, seraient-elles caractéristiques de l'Antiquité et profondément étrangères aux nouveaux développements du haut Moyen Âge, avec la disparition du fait urbain dans la partie occidentale de l'ancien empire romain, et l'enracinement du christianisme et l'émergence du pouvoir épiscopal dans l'ensemble de l'ancien monde romain. Pourtant les références à la citoyenneté et à la démocratie reviennent dans l'Europe occidentale de la fin du Moyen Âge. C'est principalement le «modèle» de la République romaine qui se retrouve à l'arrière-plan de l'organisation des cités italiennes du XIII^e siècle, qui est directement revendiqué par Cola di Rienzo à Rome au XIV^e siècle, et qui est théorisé par Machiavel. Ultérieurement, au XVIII^e siècle, les révolutions américaine et française se réclament aussi de la République romaine. Ce livre est précisément consacré à rechercher les notions d'identité civique et de participation civique dans cette période intermédiaire entre le III^e et le X^e siècle.

La première partie, «Communautés locales, citoyenneté, et participation civique dans le haut Empire romain (I^{er}–III^e s. ap. J.-C.)», s'attache à vérifier l'état des lieux avant la date de 212. Comment s'exerçait la citoyenneté? Clifford Ando, «Citoyenneté locale et participation civique dans les provinces occidentales de l'empire romain», souligne l'importance du niveau local spécialement à partir de l'épigraphie. Cédric Brélaz, «Démocratie, citoyenneté(s) et «patriotisme»: les pratiques et discours civiques dans les cités grecques sous le gouvernement romain», montre comment la notion grecque de «polis» survit à l'impérialisme romain avec des formes variées d'adaptation. L'appartenance



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

au conseil de la cité, la »boulè«, devient plus dépendante du statut économique. Néanmoins, contre une tendance courante de l'historiographie, il montre aussi que le corps civique, l'assemblée du peuple, continue de jouer un rôle dans l'affirmation d'une autonomie de la communauté urbaine.

La deuxième partie, »Identités locales, gouvernement civique, et participation populaire dans l'Antiquité tardive«, est consacrée à la période IV^e–V^e siècles. Anthony Kaldellis, »Identité civique et participation civique à Constantinople«, remet en question le thème du déclin de la participation civique sous l'aspect d'institutions purement formelles. Au contraire, il montre que le corps civique s'identifie comme *populus romanus* et intervient dans les domaines civique et religieux. Avshalom Laniado, »Statut social et participation civique dans les cités byzantines du haut Moyen Âge«, examine le fonctionnement des conseils des cités byzantines et observe les références à une participation civique générale limitée cependant à des acclamations. Julio Cesar Magalhaes de Oliveira, »Expressions informelles de la volonté populaire dans l'Afrique tardo-romaine«, montre l'existence d'une »volonté populaire« notamment dans les élections épiscopales et le fonctionnement de l'Église. Il commente le cas de la tentative populaire pour élire le riche Pinien comme prêtre à Hippone, malgré lui et malgré Augustin. Pierfrancesco Porena, »Identités urbaines dans l'Italie tardo-romaine«, souligne la faiblesse de l'identité civique dans l'Italie des IV^e et V^e siècles. Les sacs successifs de Rome et l'éloignement du gouvernement impérial réduisent la Ville et l'Italie à une province marginale. Michael Kulikowski, »Cités et identités civiques dans l'Espagne tardo-romaine et wisigothique«, rappelle que la péninsule Ibérique, tôt conquise par Rome, développa dès l'époque républicaine et au début de l'Empire un vaste réseau de cités romaines. Pourtant, la plupart de ces villes semblent n'avoir pas survécu au-delà du III^e siècle. Seules les plus grandes cités, Mérida, Tarragone, Saragosse, sont bien attestées. Cette »ruralisation« serait la conséquence d'un urbanisme de décorum sans racine véritable. L'époque wisigothique n'y change rien, sinon en faisant de Tolède le centre d'une identité »wisigothique«.

La troisième partie s'attache à »Reformuler la citoyenneté«. Ralph Mathisen, »Identité personnelle dans l'Empire romain tardif«, rappelle que le citoyen romain avait aussi, en-dehors de Rome, une citoyenneté locale, municipale. Mais les épitaphes montrent une grande variété d'autodéfinition de l'identité, mêlant l'ethnie, le territoire, la ville, et éventuellement confondant l'origine »ethnique« et la citoyenneté. Peter Van Nuffelen, »Une relation de justice: Devenir le peuple dans l'Antiquité tardive«, veut revenir aux textes de l'Antiquité tardive, notamment patristiques, pour comprendre la relation entre peuple et dirigeants. Les dirigeants ne peuvent exister sans le peuple et le peuple regarde les dirigeants pour en dégager la vertu. La tyrannie ou la populace naissent de l'absence de justice dans la relation entre dirigeants et peuple. Els Rose, »Reconfigurer l'identité civique et la participation civique dans un monde en cours de christianisation: le cas d'Arles

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92087](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92087)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

au VI^e siècle», dispose de l'abondante prédication de Césaire d'Arles pour examiner la relation entre la *patria* terrestre et la *civitas* céleste. En apparence le *civis* de Césaire est exclusivement rattaché à la Jérusalem céleste. Toutefois c'est autour du mot *patria*, et à la suite de saint Augustin, que Césaire développe un ensemble lexical avec *via*, *vita* et *conversatio*. La vie terrestre n'est qu'un passage, une voie vers la *patria*. Mais c'est aussi le Christ lui-même qui est *via*, *veritas* et *vita*. Cela implique une participation des chrétiens, notamment dans trois domaines: la charité, la liturgie et la lecture spirituelle. Ainsi Césaire pouvait-il transformer l'identité civique d'Arles en une identité civique chrétienne. Stefan Esders et Helmut Reimitz, »Légaliser l'ethnicité: la recomposition de la citoyenneté dans la Gaule post-romaine (VI^e et VII^e siècles)«, s'appuient sur la »Chronique de Frédégaire« et sur la législation issue de Clotaire II. La loi franque résultait d'un effort du roi pour réorganiser le cadre légal dans l'ajustement d'intérêts différents. La »Chronique de Frédégaire«, en revanche, maintenait une certaine distance, parfois même critique, vis-à-vis des rois mérovingiens. On comprend mieux comment le cadre de la »personnalité des lois« et les modèles sociaux trouvent leur origine dans les modèles politiques du monde romain tardif et non pas dans des traditions barbares ou germaniques, même si la recomposition de la citoyenneté impliquait une transformation profonde par rapport aux fondations romaines.

La quatrième partie concerne les »Expressions de l'identité civique dans le haut Moyen Âge«. Mathieu Tillier, »Populations urbaines dans l'Islam primitif: auto-identification et représentation collective«, ne voit que très peu de références à un cadre urbain dans les inscriptions funéraires musulmanes des deux premiers siècles. Marco Mostert, »Culture urbaine dans l'Occident du haut Moyen Âge: le cas des villes épiscopales dans le royaume germanique«, dresse une liste des villes épiscopales et établit quelques critères »urbains«: l'identité chrétienne, des traditions antiques, la présence de monastères, le patronage de plusieurs saints, des hôpitaux et des moyens d'assistance pour les pauvres, la présence de juifs et d'étrangers, des évêques promoteurs de la culture écrite; avec tous ces critères on peut se rapprocher d'une conscience »civique« même si manqueront toujours les documents les plus significatifs. Gianmarco De Angelis, »Élites et communautés urbaines dans l'Italie du haut Moyen Âge: Identités, initiatives politiques et modes de (auto)-représentation«, montre l'importance des archives dans certaines cités, Lucques, Bergame, et, d'une manière générale, la disponibilité de sources écrites comme les »Versus de Verona« au début du IX^e siècle. Il est donc possible de supposer une conscience urbaine aux époques lombarde et carolingienne formant l'arrière-plan des développements politiques au XI^e siècle. Claudia Rapp, »Citoyenneté et contextes d'appartenance: une postface«, salue dans cet ouvrage un contrepoint heureux à l'abondance de l'historiographie sur la »chute de Rome«.

On signalera aussi le caractère nuancé de l'ensemble, par exemple dans la deuxième partie où des chapitres plutôt »continuistes« sont



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

suivis de chapitres insistant plutôt sur la rupture. Enfin la qualité et l'abondance des bibliographies, disposées chapitre par chapitre, doivent être mentionnées.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.4.92087](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92087)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Danielle Buschinger, Sieglinde Hartmann (ed.), Le Lyrisme du Moyen Âge allemand. Choix de poèmes, Paris (Classiques Garnier) 2022, 229 p. (The Middle Ages in Translation, 11), ISBN 978-2-406-12570-9, EUR 29,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Patrick del Duca, Clermont-Ferrand

Cette anthologie de poèmes allemands reprend en partie le volume paru en 1993 chez 10/18 et intitulé »Poésie d'amour du Moyen Âge«, édité par Danielle Buschinger, Marie-Hélène Diot et Wolfgang Spiewok. Elle en élargit toutefois le cadre en ne se limitant plus aux chansons d'amour et l'enrichit d'une introduction plus complète ainsi que de plusieurs auteurs absents de l'édition de 1993, qu'il s'agisse de minnesänger du XII^e et de la première moitié du XIII^e siècle, comme Gottfried de Strasbourg, Spervogel, Frauenlob ou le Marner, ou d'artistes plus tardifs à l'instar de Hadlaub ou du roi Wenceslas de Bohême (fin du XIII^e siècle). On notera avec intérêt que les deux éditrices ont également traduit trois strophes du poète juif Süßkind, originaire de Trimberg, ainsi que l'une des deux chansons léguées par Konradin, dernier descendant des Hohenstaufen, décapité sur l'ordre de Charles d'Anjou à Naples en 1268.

Le volume est également augmenté d'un glossaire, d'une bibliographie choisie et de plusieurs index. Il offre un large choix de morceaux lyriques traduits, allant de la chanson d'amour conventionnelle au contre-chant, en passant par l'aube ou encore le discours chanté (*Sangspruch*).

L'introduction présente en détail le minnesang, qu'il s'agisse du cadre social dont sont issus les artistes, des thèmes abordés, des origines du mouvement, ou encore des différentes phases qui le composent. Plusieurs pages sont également consacrées au genre du contre-chant ainsi qu'au lyrisme du Moyen Âge tardif. La »note sur la traduction« met l'accent sur certains faux-amis que l'on a tendance à traduire en s'inspirant du sens moderne du terme et non du sens médiéval. L'introduction est suivie d'une chronologie qui commence en 1066 et s'achève avec le début de la Réforme en 1517. Le choix assumé de ne pas introduire de mots anciens, que le lecteur – même cultivé – ne connaîtrait pas, peut être discutable. Ainsi, rendre *merkære* par »espions« (p. 45) n'est certes pas faux, toutefois une note aurait peut-être permis de préciser que ce concept correspond aux *lauzangiers* de langue d'oc ou aux *losengiers* du Nord de la France, c'est-à-dire à ceux qui nuisent à l'amour par leur surveillance, leur jalousie et leurs calomnies à l'encontre des amants. Les traductions de l'édition de 1993 ont été revues et amendées, rendant le sens du texte d'origine souvent plus explicite. Cependant certaines corrections peuvent laisser perplexe. Ainsi, dans une aube de Dietmar von Aist, le terme



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

kint, fidèlement traduit dans l'édition ancienne par »enfant«, est-il devenu »ma belle«, sans que l'on comprenne très bien ce qui motive ce choix. De la même façon, le vers de l'empereur Henri *ez sî wîp oder man, der habe si gegrüezet von mir*, justement traduit en 1993 par »homme ou femme, que par cette chanson il la salue de ma part«, est-il devenu »homme ou femme, que ce lui soit salut de ma part« (p. 52), formulation qui rend la phrase assez absconse. Malgré ces quelques remarques, la grande majorité des traductions restent fidèles aux textes d'origine et sont rédigées dans un style vivant et fluide.

Comme dans l'édition de 1993, les poèmes traduits sont précédés d'une présentation de chaque auteur, évoquant les éléments connus de sa vie ainsi que les principales caractéristiques de son œuvre lyrique. Là encore, les présentations ont été reprises et enrichies. Ainsi la biographie consacrée au plus célèbre des minnesänger, Walther von der Vogelweide, a été complétée par de nombreuses informations biographiques attestées et par une présentation du contexte historique. D'une manière générale, ces présentations des poètes-chanteurs et de leurs œuvres sont succinctes mais vont à l'essentiel, ce qui correspond parfaitement à ce que le lecteur peut attendre d'une telle anthologie. On regrettera simplement que parfois certaines pistes d'interprétation ne soient pas évoquées. Ainsi est-il tout à fait pertinent de souligner l'importance que Heinrich von Morungen accorde dans ses chansons aux effets acoustiques et à la lumière, mais sans doute aurait-on pu aussi souligner l'influence du culte marial que l'on retrouve notamment à travers la comparaison récurrente de la dame à l'étoile du matin ou à la lueur de la lune. À l'inverse, la présentation de Wolfram von Eschenbach établit des parallèles pertinents entre son œuvre lyrique et son œuvre romanesque, notamment le »Parzival«, adapté du »Conte du Graal«.

On peut bien sûr regretter que, contrairement à l'édition de 1993, ces traductions ne soient pas accompagnées d'une édition des textes médiévaux originaux, ce qui en faciliterait l'usage en milieu universitaire. Il semble que cela corresponde à la ligne éditoriale de la collection. Néanmoins, les deux traductrices tentent de pallier cette lacune en renvoyant au folio correspondant du manuscrit de Manesse dont la plupart des poèmes sont extraits. Le lecteur pourra donc se reporter à la version numérisée du codex pour y découvrir la version originale, sous réserve d'avoir les connaissances nécessaires en paléographie pour déchiffrer l'écriture gothique du XIV^e siècle. Dans les autres cas, les éditrices indiquent des éditions modernes contenant les œuvres d'origine.

Pour conclure, ce livre présente l'avantage indéniable de mettre à la disposition d'un lectorat francophone, à travers des traductions fiables et agréables à lire, un choix large et pertinent de poésies allemandes médiévales.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92088](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92088)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Albrecht Classen, Charlemagne in Medieval German and Dutch Literature, Cambridge (D. S. Brewer) 2021, VIII–250 p. (Bristol Studies in Medieval Cultures), ISBN 978-1-84384-583-6, GBP 75,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Johannes Traulsen, Berlin

Mittelalterliche Dichtungen, die sich mit Karl dem Großen befassen, haben von der deutschen Forschung in der letzten Dekade erfreulicherweise wieder mehr Aufmerksamkeit erfahren. Davon zeugen eine Reihe von Qualifikationsarbeiten, die wichtige Aspekte der Werke neu beleuchtet haben¹. Das verstärkte Interesse gründet einerseits in dem Umstand, dass einige Texte endlich in brauchbaren Ausgaben vorliegen, wie die neu editierten Prosaepen Elisabeths von Nassau-Saarbrücken, andererseits in der Veröffentlichung wichtiger Grundlagenarbeiten, die neue Forschungsfelder eröffnet haben, etwa durch Thordis Hennings und Bernd Bastert². Die 2021 in englischer Sprache erschienene Monografie von Albrecht Classen positioniert sich also in einem aktiven Forschungsfeld. Sie befasst sich mit der deutschen Karlsepiek und stellt zugleich einen Beitrag zu dem interdisziplinären Projekt »Charlemagne: A European Icon« dar, das an der University of Bristol angesiedelt ist³.

Classen tritt mit dem Anspruch an, zu ergründen, »how much and how deeply Charlemagne figured generally and specifically in the history of medieval German literature, and hence also in the history of mentality, and German cultural history« (S. 13). Der Studie ist eine Einleitung (S. 1–18) vorangestellt, die eine allgemeine Einführung zu Gegenstand und Ansatz sowie einen knappen Forschungsüberblick liefert. Hier geht Classen auch kurz auf Einhards »Vita Caroli magni« aus dem 9. Jahrhundert als Schlüsseltext für die europäische Tradition der Karlserzählungen und auf die Chronistik ein, die abgesehen von der »Kaiserchronik« (s. Kap. 1) sonst keine Rolle spielt. Auf die Einleitung folgen acht Kapitel, die jeweils einem mittelalterlichen Text oder einer Gruppe von Texten gewidmet sind: 1. die

¹ Vgl. z. B. Nadine Krolla, Erzählen in der Bewährungsprobe. Studien zur Interpretation und Kontextualisierung der Karlsdichtung »Morant und Galie«, Berlin 2012 (Philologische Studien und Quellen, 239); Lina Herz, Schwieriges Glück. Kernfamilie als Narrativ am Beispiel des »Herzog Herpin«, Berlin 2017 (Philologische Studien und Quellen, 258).

² Thordis Hennings, Französische Heldenepik im deutschen Sprachraum. Die Rezeption der Chansons de Geste im 12. und 13. Jahrhundert. Überblick und Fallstudien, Heidelberg 2008 (Beiträge zur älteren Literaturgeschichte); Bernd Bastert, Helden als Heilige. Chanson-de-geste-Rezeption im deutschsprachigen Raum, Tübingen, Basel 2010 (Bibliotheca Germanica, 54).

³ Vgl. <https://www.charlemagne-icon.ac.uk/> (22.10.2022).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

»Kaiserchronik« (12. Jh.), 2. das »Rolandslied« des Pfaffen Konrad (12. Jh.), 3. der »Karl« des Strickers (13. Jh.), 4. der »Karlmeinet« (14. Jh.), 5. die Prosaepen Elisabeths von Nassau-Saarbrücken (15. Jh.), 6. der »Malagis«-Stoff (15. Jh.), 7. das »Zürcher Buch vom heiligen Karl« (16. Jh.) und 8. niederdeutsche und niederländische Texte, wobei in diesem letzten Kapitel insbesondere die bedeutenden Transferprozesse vom niederländischen in den deutschen Sprachraum thematisiert werden. Durch den Einbezug der Bearbeitungen des »Haimonskinder«-Stoffs wird der Fokus dabei auch auf frühneuzeitliche Drucke erweitert (S. 186–195).

Die große Menge von historischen Werken wird auf zweihundert Seiten abgehandelt, was naturgemäß die Darstellung der einzelnen Texte und der dazugehörigen Forschung sehr beschränkt. Den wesentlichen Teil der Ausführungen bilden umfangreiche Inhaltsangaben, die von der wiederkehrenden Frage nach der jeweiligen Darstellung der Karlsfigur zusammengehalten werden. Aus dieser Frage leiten sich meist allgemeine Einschätzungen ab, wie etwa, dass Karl im »Rolandslied« »as a ruler who acts for God here on earth« (S. 44) erscheine, während er im »Malagis« »in the most negative colors possible« (S. 152) dargestellt werde. Vertiefte Analysen der Figurentwürfe – etwa auch im Hinblick auf die jeweiligen Kontexte – wären wünschenswert gewesen, finden sich aber nur in Ansätzen.

Die Detailliertheit der Ausführungen in den einzelnen Kapiteln schwankt. Während Texte wie der »Malagis« eingehend besprochen werden (S. 129–154), werden von anderen nur Teile dargestellt. Das betrifft besonders den »Karlmeinet«: Classen geht fast ausschließlich auf dessen ersten Teil, der unter dem Titel »Karl und Galie« bekannt ist und die Jugendgeschichte Karls erzählt, ein, was einem komplexen Werk wie dem »Karlmeinet« nicht gerecht werden kann. Die niederländischen Textbeispiele werden mit Ausnahme von »Karl ende Elegast« (S. 171–177) nur cursorisch behandelt, obwohl Classen zurecht deren große Bedeutung für die deutsche Karlstradition hervorhebt (vgl. S. 167). Auch der Umgang mit der Forschung ist wenig einheitlich. Während an manchen Stellen durchaus kritisch auf Forschungspositionen eingegangen wird, fehlt an anderen Stellen jeder Verweis auf wichtige Studien. Das Literaturverzeichnis ist im Hinblick auf die deutsche Forschung lückenhaft⁴.

Den von Classen formulierten Anspruch, einen Überblick über die Varianten der Darstellung Karls des Großen in der mittelalterlichen Literatur zu geben und damit zugleich einen Beitrag zur Mentalitätsgeschichte zu leisten, kann die Monografie nicht einlösen. Eine Bewertung fällt, insofern sie mit Blick auf mögliche Adressatinnen und Adressaten differenziert zu treffen ist,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

⁴ So fehlen die beiden oben bereits genannten Studien von Krolla zum »Karlmeinet« und von Herz zum »Herzog Herpin« sowie deren Aufsatzpublikationen ebenso wie etwa die Arbeiten von Anne-Katrin Federow oder die Aufsätze zum »Rolandslied« von Anette Gerok-Reiter.

dennoch schwer: Nicht deutschsprachige Leserinnen und Leser, die auf der Suche nach einem Überblick über Karlsdichtungen des Mittelalters im deutschen und niederländischen Sprachraum sind, werden hier fündig. Sie bekommen einen Eindruck des Inhalts wichtiger Texte und einige Forschungsliteratur an die Hand gegeben, welche eine weiterführende Recherche ermöglicht. Insofern erfüllt das Buch gewiss seinen Zweck im Rahmen des oben erwähnten Forschungsprojekts, welches sich vergleichend den Karlsdarstellungen in unterschiedlichen europäischen Literaturen widmet. Für Leserinnen und Leser hingegen, die in der Lage sind, deutsche Texte zu rezipieren und ein Interesse an einer umfassenden Darstellung der Forschung haben, kann dieses Buch nicht die erste Wahl sein. Zu wenig geht Classen auf die Werke ein, welche weniger beforscht sind und/oder nicht in aktuellen Ausgaben vorliegen. Zudem werden aktuelle Forschungstendenzen nur teilweise dargestellt, und wichtige Studien zu den einzelnen Texten werden nicht genannt. Wer in dieser Hinsicht mehr Orientierung sucht, sollte zu den oben bereits erwähnten Arbeiten von Bastert und Hennings greifen und sie durch die Lektüre jüngerer Aufsatzpublikationen und Einzelstudien ergänzen.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92090](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92090)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Charlotte Cooper-Davis, Christine de Pizan. Life, Work, Legacy, London (Reaktion Books) 2021, 192 p., 27 fig. (Medieval Lives), ISBN 978-1-78914-442-0, GBP 16,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Claude Gauvard, Paris

Contrairement à ce que laisse supposer son titre, ce livre n'est ni une biographie de Christine de Pizan ni une étude de son œuvre. Comme l'écrit l'auteure dans l'introduction, il s'agit d'expliquer pourquoi et comment cette femme-écrivain a participé à la vie culturelle de son temps, en particulier à Paris, et comment son image survit aujourd'hui malgré l'obstacle d'une langue médiévale difficile. La démonstration s'appuie sur plusieurs ouvrages rédigés par Christine à partir de 1399, en évoquant avec juste raison la rupture de 1418 et les massacres parisiens opérés par les Bourguignons, qui privèrent Christine de ses amis et l'obligèrent à se réfugier au monastère de Poissy où elle consacra de rares écrits à la méditation religieuse et ne sortit finalement de son silence que pour rédiger le «Ditié de la Pucelle» en juillet 1429, peu de temps avant sa mort (1431?).

L'iconographie des manuscrits est largement convoquée, en particulier le manuscrit que Christine présente à la reine Isabeau de Bavière en 1403, richement illustré. Le but poursuivi par l'auteure lui fait privilégier les œuvres autobiographiques que sont «Le chemin de longue étude» (1402), «Le Livre de la Mutation de Fortune» (1403) et «L'Advision Christine» (1405) ou encore ceux où s'affirme la défense des femmes comme «La Cité des Dames» (1405). On peut regretter que les œuvres plus nettement politiques comme «Le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V» et «Le Livre de Paix» (1413) soient peu traitées ou quasiment passées sous silence, tel «Le Livre du corps de Policie» (1407) et à plus forte raison «Le Livre de Prod'homie de l'homme» (1406) qui n'est pas édité.

L'auteure se contente de voir en Christine de Pizan une «pacifiste». Outre la teneur anachronique du concept, le terme est vague et fait peu de cas de son engagement politique qui suit la conjoncture mouvementée de la guerre civile. Pour ne prendre qu'un exemple, il n'est pas possible de confondre sans nuances la «Lettre à Isabeau» de 1405 avec les «Lamentations» de 1410. Elles sont bien destinées toutes les deux à promouvoir la paix, mais, dans la première, la demande s'accompagne d'un projet de réformes politiques que Christine partage avec certains de ses contemporains; dans la seconde, il est question de négociations entre des obédiences politiques hostiles et non d'un vague idéal, d'autant qu'entre temps a eu lieu le meurtre de Louis d'Orléans le 23 novembre 1407, qui enfonce ses partisans dans la guerre civile. Nul doute qu'à la lumière des dernières recherches sur la place des



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

femmes dans l'espace public, le rôle politique de Christine aurait enrichi l'analyse de sa féminité.

Sur ces bases textuelles très sélectives, le propos de l'auteure, également très ciblé, se divise en quatre chapitres, écrits de façon alerte, avec un réel souci didactique. Le premier chapitre dresse un tableau habile de Paris au temps de Christine de Pizan, tel qu'elle le découvre à environ quatre ans, quand elle arrive à la cour de Charles V en 1368 avec son père Thomas, l'astrologien du roi, puis quand elle y vit un temps de bonheur pendant son mariage avec Étienne Cassel jusqu'à son veuvage en 1390, et fréquente le milieu de la chancellerie royale que peuplent les premiers humanistes français.

Le deuxième chapitre traite de la vision artistique de Christine et constitue certainement le plus substantiel du livre. En effet, en s'appuyant sur les travaux récents qui ont mis en valeur les ateliers des libraires parisiens, en particulier aux abords de la cathédrale Notre-Dame, l'auteure s'interroge sur la façon de fabriquer un livre au début du XV^e siècle. Elle décrit comment Christine de Pizan a pu participer à la fabrication matérielle des manuscrits qu'elle offrait à ses mécènes: elle a supervisé 54 d'entre eux et a même écrit certains passages de sa main. Cet aspect pratique de son travail, dont elle était fière comme elle le rapporte dans »L'Avison«, et que Gilbert Ouy et Christine Reno ont découvert dans leurs premières recherches sur les manuscrits de Christine (Scriptorium 34 [1980], p. 221–238), est rarement mis en valeur par les biographes. Il est ici décrit de façon convaincante.

Christine a également choisi avec soin les illustrations des 36 manuscrits enluminés de son œuvre et elle a, par conséquent, sélectionné les enlumineurs, malheureusement restés anonymes, parmi lesquels se détache le Maître de la »Cité des Dames«, qui a également travaillé pour la bibliothèque royale. Le troisième chapitre traite de la façon dont Christine a endigué »la fontaine de misogynie«. L'emploi du mot *misogyny* suscite immédiatement la méfiance des historiens français, mais abstraction faite de ce jugement de valeur et de ce lieu commun qui concerne le monde des clercs que Christine côtoie à la chancellerie royale, les remarques sur »La Cité des Dames« ne manquent pas d'intérêt: il s'agit bien d'une construction faite par les femmes, pour elles et de leur propre chef.

En revanche, l'analyse de la »Querelle sur le Roman de la Rose«, qui oppose Christine à Jean de Montreuil et à Pierre Col entre 1401 et 1403, reste convenue. L'auteure rappelle qu'il s'agit d'un débat littéraire – sans doute le premier du genre – composé d'une série d'épîtres, de traités comme »Le Dit de la rose« et »L'Épître du dieu d'amour« où Christine défend la réputation des femmes. Elle affirme que ce débat se diffuse dans l'espace public, met en cause des problèmes de société en proposant de réformer l'éducation des jeunes gens, en particulier des nobles. Il aurait néanmoins fallu délimiter de façon précise l'espace géographique et sociologique dans lequel se sont répandues ces idées.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92092](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92092)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Le quatrième et dernier chapitre traite de la postérité de Christine de Pizan. Peu connue entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, Christine est redécouverte au XIX^e siècle, ce qui n'empêche pas quelques bons esprits de douter qu'une femme soit dotée d'originalité et qu'elle ait pu écrire sur les faits d'armes sans plagier les auteurs anciens! D'autres, au contraire, en particulier Rose Rigaud (1911) et Simone de Beauvoir (1949), vantent sa défense des femmes. L'auteure remet bien le problème à sa place en écrivant que Christine est, au mieux, proto-féministe! Plus intéressants et plus neufs sont les recensements des jeux vidéo dont elle est l'héroïne de nos jours. La voici sans surprise mêlée à la guerre de Cent Ans ou à la sorcellerie, mais elle connaît également un commerce plus inattendu de tee-shirts ou bijoux vendus à son nom.

Dans le domaine artistique, »La Cité des Dames« est source de créations chez une jeune génération de femmes artistes peintres et féministes comme Camille Falosini, Marsha Pippenger ou Pénélope Haralamidou, qui exposent en Italie et aux États-Unis. Ce livre, de vulgarisation plutôt que de recherche, pose en conclusion la vraie question: que signifie l'entrée de Christine de Pizan dans la culture de notre temps? La reconnaissance d'un idéal féminin mis en valeur par le chatoiement des costumes médiévaux avec lesquels l'héroïne aimait se faire représenter dans ses manuscrits? Une fête médiévale en somme, dont nos contemporains sont si friands? Mais que reste-t-il du chant de ses poèmes, de son désir de réformer la société, de son espoir de jours meilleurs? Cette synthèse encourage finalement les historiens à continuer leurs travaux sur une femme-écrivain encore méconnue pour avoir été trop jugée à l'emporte-pièces.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92092](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92092)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Anne Curry, Rémy Ambühl, A Soldiers' Chronicle of the Hundred Years War, College of Arms Manuscript, M9, Cambridge (D. S. Brewer) 2022, 480 p., 9 fig., ISBN 978-1-84384-619-2, GBP 90,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Claudia Wittig, Halle

Der vorliegende Band bietet die erste Ausgabe und englische Übersetzung einer französischsprachigen Chronik, welche aus englischer Sicht die Ereignisse des Hundertjährigen Kriegs im Zeitraum von 1415 bis Mai 1425 schildert. Der Band macht den Text jedoch nicht nur editorisch und sprachlich zugänglich, sondern bettet ihn in umfassende Studien ein, die, wie die Chronik selbst, ein Gruppenunterfangen sind.

Der Ausgabe vorangestellt ist eine Einleitung, welche die Bedeutung der Chronik hervorhebt und die wichtigsten Fragen benennt, die der Text aufwirft. Dem schließen sich sieben thematische Kapitel an, die Entstehungskontext (1), Inhalt (2), die Darstellung des Kriegs in der Chronik (3) und die Wahl der französischen Sprache (4) untersuchen. Dann wird die Überlieferungsgeschichte und spätere Verwendung der Chronik insbesondere für die Heraldik des 16. und 17. Jahrhunderts (5) und in Geschichtstexten der Tudorzeit (6) aufgeschlüsselt. Das letzte Kapitel (7) behandelt ihre Rezeption im Kontext eines frühneuzeitlichen »Magistratenspiegels«. Erst dann folgt die Ausgabe des Textes, der sich Übersetzung, Identifikation von Orten und Personen sowie der Stellenkommentar anschließen. Der Band ergänzt die im Text aufbereiteten Informationen um Kartenmaterial (S. XVI–XIX) und zahlreiche Tabellen sowie Übersichten und schließt sich auch hier der Chronik an, welche ihrerseits zu großen Teilen auf Listen zurückgreift. Zwei ausführliche Register der Personen und Orte helfen bei der Navigation durch den Quellentext einerseits und die thematischen Kapitel sowie die Fußnoten der Übersetzung andererseits.

Bereits diese knappe Übersicht zeigt, dass die Verfasserin und der Verfasser sowie die Mitarbeitenden weit mehr geleistet haben als die knappe Kontextualisierung, die solchen Ausgaben üblicherweise vorausgeht. Die Herausgeberin und der Herausgeber, Verfasserin und Verfasser der meisten der thematischen Kapitel, Anne Curry und Rémy Ambühl, sind als ausgewiesene Experten des Hundertjährigen Krieges nicht nur selbst außerordentlich qualifiziert, die Chronik in ihrem historischen Kontext zu verorten. Sie haben sich auch Unterstützung von weiteren Mitarbeitenden geholt, die einige der thematischen Kapitel durch ihre jeweiligen Kompetenzen ergänzt haben. Herausgekommen ist eine beeindruckend umfassende und dabei trotzdem ausgesprochen detailreiche Studie, die dem Leser die Bedeutung des Textes zu unterschiedlichen Epochen erschließt und Fehlbewertungen verhindert.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Bereits die Einleitung vermag es, das Interesse an dem eher kurzen (18 217 Wörter), aber komplexen Werk zu wecken. Curry und Ambühl diskutieren die Implikationen des Incipit in der einzigen Handschrift, welches erkennen lässt, dass die Chronik wohl ursprünglich auf einen einzelnen Autor zurückgeht, in seiner vorliegenden Fassung aber als Gruppenunternehmen entstanden ist. Die drei Personen, die mit ihm in Verbindung gebracht werden können, stehen dabei in ganz unterschiedlicher Verbindung zu dem Endprodukt und seinem Adressaten, Sir John Falstof. Im ersten thematischen Kapitel gelingt es Deborah Ellen Thorpe in einer dichten, aber gut nachvollziehbaren Analyse, anhand der unterschiedlichen Textelemente, Biografien der beteiligten Personen und Merkmale der Handschrift die Leistungen der einzelnen Beitragenden zu trennen und eine faszinierende Kollaboration nachzuzeichnen, aus welcher der Text hervorgegangen ist. In diesem Zusammenhang wird auch deutlich, inwiefern es sich tatsächlich um eine »Soldatenchronik« handelt.

Curry und Ambühl selbst können dann auf Basis der inhaltlichen und formalen Diskussion zeigen, welches Interesse der Chronik wohl zugrunde lag. Im folgenden Kapitel über die Darstellung des Krieges antizipieren Curry und Ambühl eine gewisse Enttäuschung ob der Tatsache, dass die »Soldatenchronik« letztlich wenig über das Tagesgeschäft des Krieges, Kriegsstrategie und Belagerungslogistik zu vermelden weiß, machen jedoch deutlich, dass die im Text erkennbare Bewertung von Einzelaspekten (z. B. Geringschätzung gegenüber der Artillerie, S. 100) und der Fokussierung auf eine kleine Anzahl von Protagonisten dennoch neue Einsichten ins Kriegsgeschehen (z. B. die Schlacht von Maine) erlaubt. Die Einschätzung der sprachlichen Position der Chronik leistet Richard Ingham, der danach fragt, aus welchen Gründen in den 1450er-Jahren eine für englische Leser geschriebene Chronik noch auf Französisch verfasst wird, und durch sprachliche Gegenüberstellung zeigen kann, dass der Text von einem erfahrenen und ausgebildeten Schreiber aus Frankreich aufgezeichnet worden sein muss, was sich mit dem Ergebnis Thorpes deckt.

In den drei folgenden Kapiteln wird das Nachleben der Chronik diskutiert, welches nicht weniger interessant ist als ihr Zustandekommen. So können Curry und Ambühl ihre Nutzung durch eine Reihe von Herolden belegen und bringen eine Annotation in der Handschrift der Soldatenchronik mit dieser Verwendung in Verbindung (S. 131–134). Das Interesse, das die Chronik und ihr Gegenstand in der Frühen Neuzeit auf sich zogen, belegen die Autorinnen und Autoren außerdem am Fortleben des Werks in einem Text Edward Halls, durch dessen Vermittlung es Spuren bis in die Stücke Shakespeares hinterlassen hat. In einem kurzen, aber anregenden Kapitel diskutiert Scott Lucas die Rezeption des Textes in einem anonym überlieferten »Mirror of the Magistrates« und zeigt am Beispiel dieser alternativen Lektüre die andauernde Relevanz der Themen der Chronik in neuen politischen Kontexten: die Verklärung des englischen Heldenmuts auch angesichts der militärischen Niederlage. Die Einordnung



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

der Rezeptionsgeschichte der Chronik in unterschiedliche postmittelalterliche Kontexte, welche diese drei Kapitel leisten, bietet eine wichtige Perspektive auf aktuelle Diskussionen über die Rolle mittelalterlicher Denkmuster in Diskursen über Nationalismus, Imperialismus und die Kontinuität von Normen und Werten.

Die Ausgabe ist solide: die Eingriffe in den französischen Text sind minimal, sodass dieser sich für eine wissenschaftliche Beschäftigung eignet; die Übersetzung hingegen legt größeren Wert auf Lesbarkeit, ohne sich zu große Freiheiten zu nehmen. Die Identifikation der Personen ist herausragend. In dieser dankenswerten Leistung zeigen sich die exzellente Quellenkenntnis und Erfahrung von Curry und Ambühl besonders deutlich.

Die begleitenden Studien gehen weit über das hinaus, was man einleitend zu einer Textausgabe erwartet und haben teilweise den Charakter argumentativer Aufsätze. Die Mühe, welche in die Identifizierung der Personen, Orte und Daten und Kontexte geflossen sein muss, ist beachtlich; das wird insbesondere am materialreichen ersten Kapitel Thorpes deutlich und zeigt sich wieder im Kommentar. Darüber hinaus hat die Kollaboration der Herausgebenden und ihrer drei Mitarbeitenden aber auch bereits viele der aufgeworfenen Fragen beantwortet. Wo andere Textausgaben dazu einladen, sich mit dem so zugänglich gemachten Text überhaupt erst zu beschäftigen, bieten die thematischen Kapitel in diesem Band eine beachtliche Fülle von neuen Informationen, Interpretationen und Bewertungen, die sicherlich dazu führen werden, dass die weitere Forschung auf einem hohen Niveau ansetzen kann. Die Fülle an Karten, Tabellen und die beiden ausführlichen Register erleichtern die Arbeit dabei ungemein. Gleichzeitig soll nicht unerwähnt bleiben, dass die umfassende Kontextualisierung und der reichhaltige Apparat und Stellenkommentar die Ausgabe auch für die universitäre Lehre empfiehlt, wo sie für die spätere Phase des Hundertjährigen Kriegs die Chronik des Enguerrand de Mostrelet durch eine ganz andere Perspektive auf das Geschehen ergänzen kann.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jacques Dalarun, *Modèle monastique. Un laboratoire de la modernité*, Paris (CNRS Éditions) 2019, 319 p., ISBN 978-2-271-12154-7, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jörg Sonntag, Dresden

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92094](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92094)

Seite | page 1

Das klösterliche Modell als Laboratorium der Moderne zu betrachten, ist selbst modern und doch nicht neu. Gerade das 12. und 13. Jahrhundert brachte tatsächlich zahlreiche Innovationsleistungen klösterlichen Lebens hervor, welche die europäisch-christliche Kultur teilweise bis heute prägen – sei es die Bedeutung des Gewissens, sei es die Neubewertung des Spielens, seien es Verfahren der Entscheidungsfindung oder ganz allgemein Vorformen demokratischer Wahlen.

Jacques Dalarun, sicher einer der besten Kenner des mittelalterlichen Religiosentums, stellt nun eine Sammlung von neun seiner zwischen 2001 und 2018 veröffentlichten Aufsätze unter genau dieser Perspektive des Innovativen zusammen. Diese diversen Tagungen erwachsenen Beiträge hat Dalarun dabei leicht geglättet, bisweilen in ihrem Arrangement etwas umgestellt und partiell im Hinblick auf das Anliegen seines Buches zugespitzt. Diesem Anliegen, nämlich die Wirkmacht des monastischen Modells (*modèle monastique*) und seines im Vergleich zur umgebenden Welt eigentlich »paradoxen Habitus« als jenes Laboratorium der Moderne zu beschreiben, nähert sich der Autor vor allem auf drei komplementären Ebenen. Er untersucht klösterliches Leben zum Ersten als Modell der Regelmäßigkeit, vor allem orientiert an der Benediktusregel und den Statuten von Fontevrault. Er betrachtet es zum Zweiten als Modell der Vollkommenheit, die etwa im Rahmen der Liturgie bereits jetzt das Jenseits erahnen ließ. Er diskutiert es zum Dritten als institutionelles Modell, das für zahlreiche Institutionen der Moderne – von Schulen, Krankenhäusern oder Fabriken bis hin zu Gefängnissen – mindestens partiell beispielgebend wurde.

Bereits im mittelalterlichen Kloster flossen, so Dalarun, offensichtlich diverse »institutionelle Modelle« und anthropologische Grundkonstanten auch aus anderen Kulturen zusammen, um nun mit Christus als dem Modell aller Modelle neu in die christliche Welt zu wirken und sie zu prägen (S. 9–10). Das Kloster, so Dalarun, war ein verkleinertes Modell der Welt, ihr Leitfaden und ihre Reinheit (»son modèle réduit, son guide et son épure«, S. 8), und es war zugleich ein Schlüsselteil im Räderwerk der Welt, geädelt durch die Teilnahme am Gottesdienst, zeitlos durch Rastlosigkeit und einen Körper bildend durch gemeinsames Essen und gemeinsames Schlafen.

In einem ersten, dem kürzesten, Kapitel (S. 23–26) widmet sich Dalarun den allgemeinen Vorbedingungen, mithin der Transformation des gesellschaftlich dominierenden



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Abstammungsprinzips hin zur spirituellen Verwandtschaft. In dieser Hinsicht und das gesamte Buch hindurch betont er zu Recht, dass gerade das weibliche Religiosentum keine Art Auswuchs des Mönchtums war, sondern im Gegenteil einen zentralen Aspekt desselben darstellte. Im zweiten Kapitel (S. 27–38) beschreibt er die fundamentale Bedeutung der Benediktsregel, die mit durchschlagendem Erfolg permanent – Tag und Nacht – einen Geist der Einheit geschaffen habe, wie dies auch moderne Institutionen versuchten. Im dritten Kapitel (S. 39–56) erwägt Dalarun eine Relektüre Rodulf Glabers. Er akzentuiert die Bedeutung des Teufels, der Versuchung, bei der Abschottung von der Welt. Nur wer die Welt verlasse, könne sie und sich selbst retten. Im vierten Kapitel (S. 57–73) befasst sich der Autor mit dem in Bérard des Marses personifizierten Verhältnis von Kloster und Episkopat, denn Bérard habe in der Umsetzung des Gleichnisses vom guten Hirten das Modell des guten Abts innovativ auf die Regierungsweise des Bischofs übertragen. Im fünften Kapitel (S. 75–86) widmet sich Dalarun am Beispiel des Wirkens Abaelards dem weiblichen Mönchtum und dem Spannungsfeld aus Kloster und Freiheit, Virginität und Immunität. Das sechste, umfangreichste, Kapitel (S. 87–127) bringt die innovatorische Kraft der Statuten zum Ausdruck. Gerade hierfür stellt die Verfasstheit des Ordens von Fontevrault, in dem Männer und Nonnen unter einer Äbtissin lebten, spannende Aspekte bereit. Im siebenten Kapitel (S. 135–156) begibt sich Dalarun hinein in die Überlieferungslage und die grundlegenden Inhalte des Briefwechsels zwischen Héloïse und Abaelard. Im achten Kapitel (S. 157–176) beschreibt Dalarun die Wahlverfahren, namentlich diejenigen der Benediktsregel und (daraus abgeleitet) diejenigen bei den Cluniazensern, Kartäusern, Grandmontensern, Viktorinern und Franziskanern als Vorformen moderner Wahlverfahren, bei denen auch Frauen – wie sonst nirgendwo in der christlichen Kultur des Mittelalters – (freilich innerhalb ihres Konvents) Wahlrecht besaßen. In einem abschließenden Kapitel (S. 177–189) fragt Dalarun nach der Sicht der Anderen. Hier bringt er vor allem die Forschungen von Giorgio Agamben, Max Weber oder Michel Foucault treffsicher in die eigene Perspektive ein.

Die einzelnen Aufsätze sind bereits für sich genommen ein Gewinn. Zugleich sind sie so gewählt, dass sie ein möglichst breites Quellenspektrum abdecken, das von klassischen Regeltexten (»Benedikt«, Stephan, Franziskus) über die Gewohnheiten und Statuten Clunys, der Zisterzienser oder des Ordens von Fontevrault, die Chronik des Rodulf Glaber und Viten, etwa Roberts von Arbrissel und Bérards des Marches, bis hin zum Briefwechsel zwischen Abaelard und Héloïse reicht.

Zweifelsfrei, das Buch von Jacques Dalarun ist quellen- und kenntnisreich. Ein Register wäre dem Band zu empfehlen gewesen, gerade um die Homogenität der Fragestellung weiter zu unterstreichen. Vor allem aber hätte man sich gewünscht, dass die Arbeiten des von der Sächsischen und der Heidelberger Akademie der Wissenschaften getragenen Projekts: »Klöster im Hochmittelalter. Innovationslabore europäischer Lebensentwürfe



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

und Ordnungsmodelle« zumindest in der Einleitung Erwähnung gefunden hätten. Denn dieses beschäftigt sich – mit einer durchaus beachtlichen Publikationsliste – seit nunmehr über zehn Jahren mit genau den Fragen und Zeitfenstern des Buches. Am Ende steht erneut die Feststellung des Anfangs: Das Thema dieses in hohem Maße lesens- und empfehlenswerten Buches ist modern, aber nicht neu.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92094](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92094)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Johanna Dale, Pawel Figurski, Pieter Byttebier (ed.), Political Liturgies in the High Middle Ages. Beyond the Legacy of Ernst H. Kantorowicz, Turnhout (Brepols) 2021, 250 p., 9 b/w fig. (Medieval and Early Modern Political Theology [MEMPT], 4), ISBN 978-2-503-595672, EUR 80,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Robert E. Lerner, Evanston, IL

Three quarters of a century have passed since Ernst Kantorowicz opened the field of »political theology« with his »Laudes regiae« of 1946 and demonstrated that close attention to liturgy is a basic way of illuminating the subject. So many scholars have followed him that at least five bibliographies treating liturgical studies now exist. Thus, it is even truer today than it was when Kantorowicz wrote in 1946 that »it is really no longer possible for the mediaeval historian [...] to deal cheerfully with the history of mediaeval thought and culture without ever opening a missal«. Granted that the present reviewer has long dealt »cheerfully« with medieval history without ever having opened a missal, the importance of liturgical study as a means for approaching medieval thought and culture cannot be gainsaid.

The title of the book under review referring without qualification to »the High Middle Ages« is somewhat misleading, for most readers would understand that chronological term to encompass the period between 1050 and 1300, whereas five of the eleven articles included treat centuries before then. A misnomer of a different sort comes in the heading of an essay, »Mass Riot«, for the author does not mean masses of people rioting but rather »rioting during mass«.

As is customary in collections of this variety, the locales treated are geographically dispersed and the subjects greatly varied. It is hard to imagine a reader lending equal attention to »[Middle] Byzantine Liturgies«, »Strategies of Writing History in Medieval Southern Italy«, and »Liturgy and Group Formation in Central-Medieval Denmark«. Over-specialization abounds. When an author announces that he will engage in a »brief digression« (p. 102) and then digresses for seven pages, one wonders what he might have done if he hadn't been »brief«. The first essay in the book, by Pawel Figurski, often has many more words in the footnotes than in the text, as well as puffed up language such as »the medieval world's sacramentality«. The essay is based entirely on early-medieval and Polish sources and reads like the introduction to a doctoral dissertation. (Which it quite possibly was.)

On the other hand, some contributions may be strongly recommended. One is Bartłomiej Dźwigala's, »Palm Sunday and Easter 1118 in the Latin Kingdom of Jerusalem«. Here the author



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

shows how Arnulf of Chocques, the Latin Patriarch of Jerusalem, used the liturgy of Holy Week and Easter to favor his preferred candidate, Baldwin of Bourcq, for the succession to the Latin Kingship over that of Eustace of Boulogne, who had a stronger hereditary claim. Fortunately for Arnulf, Baldwin was on the scene, whereas Eustace was distant, but the determining factor was Arnulf's use of the awe created by liturgy to have Baldwin recognized as king. He employed a solemn funeral liturgy for his predecessor »as a first step in staging the process of succession«. Then the Patriarch drew on the liturgical »Jerusalem Ordinal« to direct processions with the bearing of palms and olive branches. When he proffered a relic of the crown of thorns, it was »venerated through a triple genuflection and prostration performed by the whole gathering«. The political-liturgical rituals that followed during the Paschal Triduum were equally solemn and exultant.

Vedran Sulovsky's, »The Barbarossaleuchter: Imperial Monument and Pious Donation«, has the virtue both of presenting a wealth of relevant information and engaging in dialogue with prior scholarship. The »Leuchter« was an ornate octagonal chandelier installed by Frederick Barbarossa in the Palatine Chapel in Aachen. Before Sulovsky, the authority on the subject had been Ernst G. Grimme, who wrote that the chandelier was meant to be »complete« only when the ruler was present directly beneath it; in other words, it was meant to stand for a symbolic crown. But Sulovsky finds no evidence for this view and proposes instead that the chandelier simply was mounted as a »material representation of heaven«. A bonus of the article is that it includes excellent color reproductions of three glorious high-medieval wheeled chandeliers.

The last article in the book, Cecilia Gaposchkin's, »Liturgy and Kingship in the Sainte Chapelle«, treats devotions in the royal chapel located within the palace complex on the Île de la Cité inhabited by the Capetians. Gaposchkin concentrates on the liturgy for a new feast, that for the relic of the Crown of Thorns acquired by Louis IX and celebrated in the Sainte Chapelle as of 1240. As she demonstrates, this liturgy »emphasized above all themes of eternal kingship« and hence resonated with earthly royalty. As she writes »to the extent that the liturgy was commissioned by the crown but disseminated beyond the court, the office served explicitly as a mechanism of royal propaganda«. Moreover, a striking illustration of the pervasiveness of political imagery in the Sainte Chapelle is that a reliquary of John the Baptist gave the saint a crown even though he never was a king. All told, the author offers plentiful evidence to show that the liturgy used in the home chapel of the French monarchy fully articulated »the transfer of the Church's transcendental sacrality to the monarch and his kingdom«. Kantorowicz's interest in the »transformations, implications and radiations« of »mediaeval political theology« is here fully borne out in exemplifying a sort of Karisma.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92096](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92096)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Mathieu Deldicque, Le dernier commanditaire du Moyen Âge: L'amiral de Graville. Vers 1440–1516, Villeneuve-d'Ascq (Presses universitaires du Septentrion) 2021, 496 p., 146 ill. (Histoire de l'art), ISBN 978-2-7574-3359-1, EUR 36,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

Cet ouvrage est issu de la thèse de doctorat de Mathieu Deldicque, soutenue à l'université de Picardie en 2018, sous la direction d'Étienne Hamon, et, disons-le tout de suite, c'est un très beau travail, exemplaire. Bien que la quatrième de couverture indique que Louis Malet de Graville est «un oublié de l'histoire», son nom est connu aussi bien des historiens que des historiens de l'art de la fin du Moyen Âge, mais effectivement Mathieu Deldicque nous le fait découvrir, ainsi que ses commandes artistiques.

Dans son introduction (p. 13–18), il indique qu'il s'insère dans le mouvement historiographique «France 1500 entre Moyen Âge et Renaissance», illustré pour l'histoire de l'art par l'exposition du Grand Palais en 2010 et qu'il veut reconsidérer la commande artistique de cette période à travers l'exemple de Louis Malet de Graville, dont il retrace la carrière dans un chapitre liminaire (p. 21–59). Issu d'une vieille famille normande du pays de Caux, qui a pu faire de mauvais choix politiques au XIV^e siècle, mais dont la fortune vint de l'héritage de Jean de Montaigu, favori du roi Charles VI exécuté par les Bourguignons en 1409 (par sa fille, grand-mère de l'amiral), Louis Malet de Graville apparut dans l'hôtel du roi Louis XI en 1470, mais il ne devint important qu'avec la régence d'Anne et Pierre de Beaujeu (1483–1491), étant commis amiral de France en 1486. Il fut un conseiller écouté de Charles VIII, mais il s'opposa à la campagne d'Italie en 1494. Sous Louis XII (1498–1515), il perdit de l'influence, il perdit même sa charge d'amiral de 1508 à 1511, mais put revenir aux affaires. Dans ce chapitre, l'auteur s'intéresse aussi à la représentation de Louis Malet de Graville, par l'héraldique et le portrait: le musée de l'Ermitage possède un beau dessin de Jean Perréal.

Le corps de l'ouvrage se compose de deux parties, divisées en deux sous-parties: la commande en tant que seigneur, «Les devoirs d'un grand seigneur», au sein de ses domaines et en faveur de l'Église (p. 61–234), et les commandes de l'individu, «Une commande personnelle d'exception», la commande personnelle et le réseau et l'homme (p. 235–422).

Après avoir rappelé ses possessions et sa fortune et leur administration, M. Deldicque voit leur mise en valeur, au moyen notamment du terrier de Marcoussis (qui est un manuscrit enluminé). Louis Malet de Graville se préoccupa de les faire fructifier tout en protégeant la population (construction de halles,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

à Arpajon et Milly-la-Forêt, de fortifications), ce qui lui a permis de vivre en grand seigneur à la suite de son père Jean VI Malet de Gravelle: hôtel, chasse, sa résidence principale étant le château de Marcoussis, hérité de Jean de Montaigu, en Île-de-France, qu'il réaménagea; son inventaire après décès permet d'en connaître l'aménagement, que l'auteur reconstitue. Louis Malet de Gravelle possédait aussi le château de Malesherbes, situé entre Paris et Orléans (dont la chapelle du Sépulcre était ornée d'une Mise au tombeau), le château de Milly-la-Forêt, sans oublier en Normandie le château ancestral de Gravelle et le manoir d'Ambourville.

La seconde moitié du XV^e siècle fut une période de reconstruction à la suite de la guerre de Cent Ans¹. Louis Malet de Gravelle y participa par le biais de la reconstruction ou restauration d'églises, à Marcoussis, à Malesherbes, à Arpajon, à Héricy, à Dourdan, à Ingouville, et par la fondation de la collégiale Notre-Dame-de-l'Assomption à Milly-la-Forêt, par le biais de donations, aux cathédrales de Sens, Rouen et Chartres, à des monastères et couvents, notamment au prieuré de Bourg-Achard avec le don d'une baie.

Toute famille seigneuriale pensait à sa mémoire future au moyen de fondations funéraires. La nécropole familiale des Malet se trouvait dans le prieuré de Sainte-Honorine de Gravelle, où Louis Malet de Gravelle fit installer les gisants de ses parents Jean VI et Marie de Montauban. Par les Montaigu, il entretenait un lien privilégié avec les Célestins de Marcoussis pour lesquels Louis Malet commanda le tombeau de Jean de Montaigu et des verrières. Lui et sa femme Marie de Balsac furent aussi des bienfaiteurs des Célestins de Paris et de Rouen; ils pensèrent se faire inhumer à Marcoussis, mais la continuité familiale l'emporta avec Gravelle.

En tant que grand officier de la Couronne, Louis Malet de Gravelle participa au culte royal, recevant la cour chez lui, faisant des présents au roi («Livre du roi Modus et de la reine Ratio» destiné à Charles VIII, «La Fleur des histoires» de Jean Mansel et la «Pragmatique Sanction» offert à Louis XII). Par ses fonctions, il était obligé de séjourner à Paris, dont il fut d'ailleurs nommé gouverneur en 1505; il y avait hérité de l'hôtel du Porc-Épic (rue de Jouy, près de l'hôtel royal de Saint-Paul) et il y acquit un autre hôtel dans le même quartier. D'autre part, il fut capitaine des châteaux royaux de Beauté-sur-Marne et de Vincennes et de la ville de Pont-de-l'Arche.

Aujourd'hui, en dehors de son rôle politique, Louis Malet de Gravelle est connu par les manuscrits qu'il a possédés. Malheureusement aucun inventaire n'a été conservé (seuls sont mentionnés dans les sources un Alain Chartier et un missel) et M. Deldicque s'efforce d'en reconstituer le catalogue; il n'en reste



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Cf. aussi Bernard Chevalier, Philippe Contamine (dir.), La France de la fin du XV^e siècle. Renouveau et apogée, Paris 1985 (Colloques internationaux du CNRS).

que trente-trois manuscrits. Sa bibliothèque a été formée par héritage, par confiscation, par don, surtout par la commande ou l'achat. Cette bibliothèque avait les traits d'une bibliothèque nobiliaire classique², avec des livres de religion et de piété, des livres d'histoire (relevons, plus personnels les recueils de documents sur saint Louis, Charles V, Jeanne d'Arc), des romans, des ouvrages politiques (dont une »Description ou traité du gouvernement et régime de la cité et seigneurie de Venise«), ou encore les »Rôles d'Oleron« liés à son office d'amiral. À côté de Louis Malet de Graville, son épouse Marie de Balsac semble avoir eu sa propre bibliothèque. Un grand nombre de ces manuscrits étaient richement enluminés.

Le mécénat de Louis Malet de Graville s'est exercé aussi en faveur de la réforme de l'Église en France, par la reconstruction du collège de Montaigu où se retrouvaient les réformateurs, ce qui autorise un nouveau regard sur la Mise au tombeau de Malesherbes ou une Vierge de Pitié inédite.

La dernière sous-partie permet de revenir sur les goûts artistiques de l'homme et de son milieu d'amateurs d'art: le modèle a été fourni par Jean de Montaigu, par son père et la famille de sa mère, les cousins prélats d'Espinay, l'épouse, les filles, particulièrement Anne, le gendre Charles d'Amboise. Au-delà de la famille se trouvaient les membres de la famille royale et de la cour. Dans son dernier chapitre, M. Deldicque s'intéresse aux modalités de la commande chez Louis Malet de Graville et ses contacts avec les artistes, sculpteurs (Oudart Trubet, Adrien Wincart), peintres (Colin d'Amiens, maître François et autres maîtres parisiens), architectes (il ne semble pas qu'il y eut d'attitré). Les commandes reflètent finalement un goût très personnel pour »le dernier commanditaire du Moyen Âge«.

Le volume est complété par des annexes bien fournies (sans être exhaustif ici): liste des manuscrits conservés, offerts, non retrouvés, listes des manuscrits d'Anne de Graville, arbres généalogiques, sources et bibliographie (31 pages), index des lieux et des personnes, liste des illustrations. À ce beau travail, je me permets d'émettre quelques regrets: que toutes les illustrations n'aient pas été reproduites en couleurs et le manque d'un index des auteurs, des œuvres et des manuscrits (tout en reconnaissant que la tâche est fastidieuse).

La somme de Mathieu Deldicque sur Louis Malet de Graville fera date. Tout historien de l'art et tout historien, de même que tout lecteur éclairé, se doit de la posséder dans sa bibliothèque.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

² Cf. aussi Sarah Fourcade, *La Noblesse à la conquête du livre. France, v. 1300–v. 1530*, Paris 2021 (Études d'histoire médiévale, 17).

Michael Depreter, Jonathan Dumont, Elizabeth L'Étrange, Samuel Mareel (dir.), Marie de Bourgogne/Mary of Burgundy. Figure, principat et postérité d'une duchesse tardo-médiévale/»Persona«, Reign, and Legacy of a Late Medieval Duchess, Turnhout (Brepols) 2021, 475 p., 66 col. fig., 2 b/w tab. (Burgundica, 31), ISBN 978-2-503-58808-7, EUR 99,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

L'intérêt pour Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire et Isabelle de Bourbon et duchesse de 1477 à 1482, ne fait que grandir: en 2000 l'exposition »Bruges à Beaune. Marie, l'héritage de Bourgogne«, à Beaune, aujourd'hui ce livre. Il est vrai qu'il y a un vide historiographique à remplir.

Ce volume rassemble les actes du colloque tenu à Bruxelles et Bruges du 5 au 7 mars 2015, »Marie de Bourgogne. Le règne, la figure et la postérité d'une princesse européenne«, avec l'ajout de quelques textes complétant les trois axes de la rencontre. Les vingt-deux contributions sont publiées en français (quatorze) et en anglais (huit, auxquelles il faut ajouter l'introduction et la conclusion), ceci sans doute dû à la question linguistique en Belgique.

Dans leur introduction, »Mary of Burgundy. Agency, Government, and Memory«, les éditeurs marquent leur volonté de combler un manque historiographique (il est vrai que Marie de Bourgogne n'a été l'objet d'aucune biographie sérieuse, universitaire), et ils ont voulu le faire selon trois directions: le gouvernement d'une femme, la construction de l'État à la fin du Moyen Âge et la mémoire et ses buts politiques.

La première partie, »Construire l'autorité et la légitimité d'une princesse naturelle«, regroupe neuf textes. Jean Devaux étudie la poésie de circonstance – de propagande – des années 1477–1479, pour justifier le mariage autrichien, la guerre et la résistance contre la France, en s'appuyant notamment sur le débat poétique entre poètes bourguignons et tournaisiens (français). Jonathan Dumont et Élodie Lecuppre-Desjardin s'intéressent à la construction de la légitimité du pouvoir féminin de Marie à partir du mémoire du juriste Jean d'Auffay, composé en 1477–1478: à travers l'étude lexicale, les auteurs montrent que ce texte donne un état des luttes pour le pouvoir dans les anciens Pays-Bas et présente la nouvelle duchesse comme une figure de compromis.

Kathleen Daly présente, elle, le mémoire de la partie adverse, dont l'auteur était plutôt que Michel de Pons, Guillaume Cousinot. Les arguments sont fondés sur les notions d'État dynastique



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

(avec l'apanage: fief, arrière-fief ...), d'État féodal (sujétion et souveraineté), d'État juridique (droit et coutume royaux), d'État affectif (appel à l'émotion). Lisa Demets lit l'«Excellente Cronike van Vlaenderen» – dont la tradition manuscrite est complexe – afin de dégager la représentation «genrée» de la «Pucelle de Bruges»: la faible jeune femme avait besoin de la protection d'un futur époux, mais surtout de celle de son peuple de Flandre. Le thème de la Pucelle est présent dans les trois tableaux vivants de la joyeuse entrée de la princesse à Bruges en 1477, présentés par Olga Karaskova, dont la signification était l'attente d'un héritier (mâle), la succession légitime du duc Charles assortie de la fidélité de ses sujets, le désir d'une alliance entre la nouvelle duchesse et la ville. Une nouvelle duchesse avait besoin d'un sceau: le modèle était celui, répandu, du souverain à cheval, mais la représentant à la chasse au faucon; Andrea Pearson étudie l'utilisation du sceau, resté le même durant le règne, mais aussi son image vue par les personnes qui avaient à co-sceller les actes ou qui en avaient l'utilisation.

Ann J. Adams rappelle qu'un aspect de la légitimité était offert par la commission de tombeaux, sur le modèle de son grand-père Philippe le Bon: pour Marie de Bourgogne, celui de sa mère Isabelle de Bourbon († 1465) dans l'église de l'abbaye Saint-Michel à Anvers et celui de son oncle Jacques de Bourbon († 1468) dans la collégiale Saint-Donatien de Bruges. Les «Heures» de Marie de Bourgogne, conservées à la Bibliothèque nationale d'Autriche sont l'objet de deux contributions. Sherry C. M. Lindquist les regarde à nouveau, dans la perspective d'une machine genrée, posthumaine et identitaire, tandis qu'Erica O'Brien se focalise sur le portrait d'Isabelle de Bourbon qui y est inséré.

Dans la deuxième partie, «Cour, économie et institutions», sont abordés divers thèmes, avec huit contributions. Jean-Marie Cauchies s'intéresse à l'entourage politique de la duchesse, ceux issus de son sang, ceux du grand conseil et ceux de la chambre des comptes. Valérie Bessey étudie la composition de son hôtel d'après l'ordonnance du 26 mars 1477, qui s'inscrit dans une continuité avec celui de son père, mais aussi une adaptation aux conditions nouvelles.

Avec Sonja Dünnebeil nous revenons au règne de Charles le Téméraire qui a utilisé sa fille comme «une arme diplomatique à valeur universelle». Violet Soen se livre à une étude de cas avec les Croÿ: comment réintégrer cette puissante famille nobiliaire à la cour après son exil causé par le duc Charles. L'avènement de Marie a été marqué par la guerre: Michael Depreter analyse comment les armées «bourguignonnes» ont été reconstituées et sur quelles bases après les défaites du règne précédent (commandement, service, utilisation). Jean-Marie Yante replace le règne de la duchesse dans l'économie des Pays-Bas de la seconde moitié du XV^e siècle, en nuanciant l'expression «terre de promesse». Federica Veratelli retrace le pouvoir du luxe à travers les marchands italiens, qui formaient une «Petite Italie» à la cour de Bourgogne, alors que

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92099](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92099)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Giovanni Ricci s'intéresse au mouvement inverse, l'influence franco-bourguignonne à la cour des Este à Ferrare.

Morte, la princesse bourguignonne a été l'objet de »Mémoires contestées«, sujet de la troisième partie, qui se compose de cinq études. Alain Marchandisse, Christophe Masson et Bertrand Schnerb se posent d'abord la question de savoir si elle a reçu des funérailles d'un duc ou d'une duchesse à Bruges, alors que le pouvoir de Maximilien était contesté. Pierre-Gilles Girault montre que l'héritage de Marie de Bourgogne se retrouve dans les commandes et les collections de sa fille Marguerite d'Autriche, où ne se trouvait cependant pas son portrait, mais Marguerite a insisté sur son ascendance bourguignonne au monastère de Brou. Emmanuel Berger se penche sur un fait divers, le vol présumé du cercueil de la princesse sous la Révolution française, en 1796. Dominique Le Page examine la mémoire de Marie dans les anciens duché et comté de Bourgogne du XVI^e au XIX^e siècle: conflictuelle au début, puis objet d'interprétations concurrentes, enfin son utilisation dans le patriotisme bourguignon. De son côté, Gilles Docquier en fait l'examen en Belgique: une mémoire politisée avant l'indépendance, ensuite toujours présente dans le mouvement romantique et au-delà, la »vraie« Marie n'apparaissant qu'après 1945.

Dans »Tristes plaisirs. Mary of Burgundy in a Turbulent Era«, Éric Bousmar et Jelle Haemers tirent les conclusions de cette rencontre: Marie de Bourgogne entre commémoration et souvenir, la difficulté des temps dans lesquels elle a vécu, l'affirmation de sa personne. Suivent un Index Nominum et un bel ensemble de 66 illustrations en couleurs.

Ce volume est un grand et riche apport à la connaissance de Marie de Bourgogne, à son époque et à sa postérité mémorielle. Espérons qu'il incitera l'un ou l'une des auteurs à écrire une biographie de cette princesse.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92099](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92099)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Sean Field, Marco Guida, Dominique Poirel (dir.), L'épaisseur du temps. Mélanges offerts à Jacques Dalarun, Turnhout (Brepols) 2021, 725 p., 3 ill. en coul., ISBN 978-2-503-59592-4, EUR 125,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Constant J. Mews, Victoria

At over 700 pages, this volume richly demonstrates the wide-ranging impact of Jacques Dalarun on the study of medieval religious culture, in particular relating to those charismatic individuals who shaped the Franciscan Order. As befits a scholar famous for uncovering hitherto lost or previously unidentified texts, many of the contributions to this volume follow in his footsteps. They all show how philological expertise can so often interact profoundly with historical analysis. The three editors are to be congratulated for bringing together a distinguished range of Anglophone, Francophone and Italian scholars, all of whom have interacted in one way or another with Dalarun's work. A review like this can do no more than signal the wide range of interests covered in the volume. While the late François Dolbeau offers an exemplary study and edition of a previously unknown sermon of St. Augustine on the Feast of the Assumption, many other studies relate to religious life in the 12th and 13th centuries, although a number deal with the later medieval and early modern periods. All demonstrate a consistent theme of Dalarun's research, that manuscripts, whatever their age, can often tell a story that connects people and places across time.

A common theme in many of these papers relates to the capacity of hagiographic writing to articulate depth of feeling about the great mysteries of life as well as frustration with the strictures of religious convention. Thus, Armelle Le Huërou and Jean-Yves Tilliette give close attention to what Baudri of Bourgueil has to say about despair and penitence, while Pascale Bourgain offers something of her (remarkable) attempt to translate Abelard's great hymnal for the Paraclete. As one might expect from a volume in Dalarun's honour, there is a concentration of papers on Franciscan tradition. Felice Accrocca reflects on the dilemmas faced by St. Francis in governing the Order. François Bougard writes about the long history of the theme of an ordeal by fire, picked up by Bonaventure in relation to the saint's visit to Egypt. Luciano Bertazzo explores connections of St. Anthony of Padua to France, a paper nicely complemented by an offering of Antonio Rigon on the *Vita prima* of that saint. Marco Guida, one of the editors of the volume, writes about two important witnesses to the canonization proceedings of Clare of Assisi. There are two related papers about children in this period, by Alfonso Marini speaking about Caesarius of Heisterbach and Marco Bartoli on Salimbene's account of children inspired by the Holy Spirit. In a similar vein are papers by Fortunato Iozzelli on reflections by Peter John Olivi, and Alvaro Cacciotti. The offering by Bill Jordan is more strictly historical



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

in character, dealing with issues of Muslim converts to Christianity on which he has written in his recent monograph, »The Apple of his Eye«.

There are also many papers relating the legacy of Franciscan spirituality in the 14th century and its relationship to society. Thus, Elisabeth Lalou reflects on old age in the royal court around 1300, while Michael Cusato explains the hostility generated within the Franciscan movement by the building of the Basilica at Assisi, showing how it regenerated reflections on Holy Poverty, originally developed in the 1230s. Arnold of Villanova is another such witness to Franciscan values, as Robert Lerner describes. Their impact on both Dante and Petrarch are shown in papers by Carlo Ossola and Étienne Anheim respectively. In this section, we are also introduced to a range of other texts, some by known figures, like Bartholomew of Pisa (by William Short and Mary Beth Ingham), others who are more obscure in their provenance. Thus, Valerio Cappelletto writes about mysterious dream inspired reflection on prophetic texts, Carlo Delcorno about a sermon of Angelo da Porta Sole, a Dominican of Perugia, and Annie Dufour and Anne-Françoise Leurquin-Labie about Philippe de Chantemilan, a 15th-century laywoman from the Bourbonnais.

A particularly rich study co-authored by François Delmas-Goyon, Antonio Montefusco and Sylvain Piron, documents the fascinating survival into the 14th century of the memories of brother Leon in the so-called »Little MS«, now in the Bodleian Library. There are also papers by Lino Leonardi on a Bolognese Life of St. Petronius, Patrick Boucheron on Alberti (about whether beauty can save the world), and Donatella Frioli on the torments of Simon of Trento (reputedly murdered by Jews). Two papers in this section are more historical in character, Cécile Caby on the process of electing superiors within religious orders and Anne-Marie Eddé on Franciscans and Mamelukes in Jerusalem in the late 15th century.

A number of papers in the final section offer expositions of little-known texts. Thus, Sean Field writes about memories of Isabelle of France in the later 16th century, Timothy Johnson about a catechism for indigenous peoples in 16th-century Mexico, Sanjay Subrahmanyam about a French traveler in 17th-century India, Luigi Pellegrini on Franciscan manuscripts at the library of St. Bonaventure (where Dalarun was a frequent visitor). There are also impressive essays by Robert Godding about how the early Bollandists created the genre of the hagiographic dossier, and in a different vein by Dominique Poirel about what text editors frequently call »contamination«, when a manuscript is influenced by more than one witness. Poirel argues in the same vein as Dalarun and others in this volume, that texts deserve to be respected for the story they tell rather than assessed as falling away from some ideal purity. A brilliant contribution from Louis Holtz in Latin, »De hodierno statu latinae linguae«, defends the continuing importance of Latin. An epilogue by Martine Pagan provides the transcript of a conversation with Dalarun about a

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.4.92101](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92101)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

novel that he has written, perhaps unknown to many medievalists:
»Mon plus lointain souvenir est un rêve« (2019).

This is a richly documented volume, that draws on a wide range of manuscripts from across the centuries. The editors are to be congratulated for producing a thick book that not only befits the figure in whose honour it has been assembled, but provides a rich mine of texts deserving further exploration.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92101](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92101)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

David M. Foley, Simon Whedbee (ed.), Peter Comestor. Lectures on the Glossa ordinaria, Toronto (Pontifical Institute of Mediaeval Studies) 2021, XII–158 p. (Toronto Medieval Latin Texts, 37), ISBN 978-0-88844-487-5, CAD 17,95.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Dominique Poirel, Paris

Fameux surtout pour son »Historia scolastica«, transmise par plus de 800 manuscrits, Pierre le Mangeur est en réalité un maître complet en Pagina sacra, à la fois exégète, théologien et prédicateur. Beryl Smalley la première (1979), puis Gilbert Dahan (2009 et 2013) et Emmanuel Bain (2013), ont attiré l'attention sur les commentaires qu'il a composés sur les Évangiles, soulignant qu'avec eux s'ouvrait une phase nouvelle dans l'histoire de l'exégèse des Évangiles. En effet, pour la première fois, on »se fonde« pour les commenter sur la »Glose ordinaire«, selon l'expression de G. Dahan, qui rejette l'idée que ces commentaires ne seraient qu'une glose de glose. Largement diffusés (Stegmüller compte 15 à 20 manuscrits pour chaque Évangile, mais une recherche systématique permettrait sûrement d'amplifier ce nombre), les quatre commentaires de Pierre sont inédits, hormis quelques extraits.

À défaut d'en donner le texte complet, leurs pièces liminaires sont ici éditées d'après un manuscrit tenu pour le meilleur: Troyes, Médiathèque du Grand Troyes, 1024, datable de 1180 environ, quitte à corriger ses leçons individuelles d'après cinq autres témoins. On ne dispose donc pas des commentaires proprement dits sur les Évangiles, mais d'un matériel d'*accessus* qui y introduit. D'abord, un *ingressus* ou prologue de Pierre le Mangeur lui-même sur chacun des quatre Évangiles, introduit par une citation des Écritures, que Pierre commente au sens spirituel en rapport avec l'opposition des deux Testaments; puis, le prologue se poursuit par une présentation de la *materia*, de l'*intentio* et du *modus* de l'ouvrage biblique, c'est-à-dire du sujet de chaque Évangile, du but visé par l'évangéliste et de sa manière d'en traiter, en particulier de la façon dont est structuré son Évangile. Viennent ensuite les gloses de Pierre sur d'autres prologues transmis à l'intérieur de la »Glose ordinaire«, en particulier ceux que la tradition transmet (à tort) sous le nom de Jérôme.

Les deux auteurs de l'édition partielle sont David M. Foley, qui a soutenu à Toronto en 2020 une thèse consistant en l'étude et en l'édition critique du commentaire de Pierre le Chantre sur l'Évangile glosé de Jean; et d'autre part Simon Whedbee, qui achève à Toronto une thèse sur la place de la grammaire dans l'exégèse biblique à travers le commentaire de Pierre le Chantre sur l'Évangile glosé de Luc. Ils étaient donc tout désignés pour



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

produire le présent travail à quatre mains, consacré à l'œuvre exégétique de Pierre le Chantre sur les quatre Évangiles.

Une brève introduction présente l'auteur, l'œuvre, son texte, sa méthode, la tradition exégétique à laquelle elle s'abreuve (Anselme et Raoul de Laon, Zacharie de Besançon, Pierre Lombard), les manuscrits utilisés et les principes d'édition. L'édition elle-même est accompagnée de deux appareils: un appareil critique minimal consigne négativement les leçons du manuscrit de Troyes quand les éditeurs s'en sont écartés; un second appareil de sources et de notes, beaucoup plus riche, identifie les citations ou réminiscences bibliques, patristiques et médiévales et commente les passages difficiles à l'intention d'un public d'étudiant. En appendice sont donnés les textes complets des pièces commentées par Pierre, c'est-à-dire les prologues et introïts dits »de Jérôme« ou »d'Augustin«. L'ensemble se conclut par une bibliographie sélective des sources anciennes et des travaux scientifiques.

Bien que fondée sur une petite partie de la tradition manuscrite, l'édition est faite avec soin et propose un texte convaincant, bien établi et dans l'ensemble bien ponctué. Peut-être, dans les »Gloses« sur Matthieu, aurait-on pu ajouter quelques signes typographiques, par exemple des guillemets simples, pour mettre en évidence les reprises partielles du lemme biblique: *Per 'firmamentum celi' satis eleganter sacra Scriptura intelligitur ...* C'est du reste ce qui semble être fait dans les »Gloses« sur les trois Évangiles suivants. Le disciple d'Anselme de Laon nommé »John of Turonia« (p. 1), doit bien sûr être identifié avec Jean de Tours, en latin Iohannes Turonensis et en anglais John of Tours. L'introduction présente les ouvrages de Pierre le Chantre comme des gloses de gloses (»Glossing the Gloss«, p. 13–20), ce qui contredit l'interprétation de Gilbert Dahan (p. 56), dans le colloque dont il a co-édité les actes sur Pierre le Mangeur ou Pierre de Troyes, maître du XII^e siècle: »Je dis bien ›se fonde sur la Glose‹ et non pas ›commente la Glose‹: même s'il est souvent amené à expliquer le texte de la »Glose« (de la manière la plus intelligente, me semble-t-il), celle-ci n'est qu'un outil et non l'objet propre du commentaire. On aurait donc aimé que les éditeurs argumentent un peu leur position.

Qu'importent ces détails: en 156 pages, les deux auteurs fournissent un bel et utile ouvrage, d'une excellente qualité dans l'ensemble et qui rendra, tel quel, de grands services aux étudiants ou chercheurs désireux de s'initier à l'exégèse biblique de Pierre le Chantre. Un regret demeure, bien sûr, c'est qu'on ne puisse encore lire les commentaires dans leur ensemble. On espère donc que nos deux éditeurs poursuivront sur leur lancée et feront paraître l'œuvre complète du Comestor sur les quatre Évangiles.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92102](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92102)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Charles Garcia, Elise Louvriot, Stephen Morrison (dir.), La Formule au Moyen Âge IV. Formulas in Medieval Culture IV, Turnhout (Brepols) 2021, 302 p., 11 ill., 4 tab. (Atelier de recherche sur les textes médiévaux [ARTEM], 31), ISBN 978-2-503-59414-9, EUR 95,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Benoît-Michel Tock, Strasbourg

L'équipe de Nancy qui a lancé il y a quelques années l'idée d'étudier le phénomène de la »Formule« au Moyen Âge poursuit ses travaux et, fidèle à ses convictions, les mène sans limiter ses horizons par des frontières géographiques ou heuristiques. Le quatrième volume de la série, issu d'un colloque tenu à Poitiers en 2018, réunit des contributions variées, organisées en trois parties.

Dans la première, consacrée à la diplomatique, Maria Cristina Cunha et Maria João Oliveira e Silva analysent avec beaucoup de précision les formules de corroboration dans le cartulaire de l'abbaye de Guimarães, révélant ainsi des influences, mais aussi des choix (la place de la *jussio*) ou des pratiques (la distinction témoins/*confirmantes*). Étudiant les prologues des deux cartulaires de Santa Cruz de Coimbra, Leticia Agúndez San Miguel montre les thèmes communs, mais aussi les divergences, car si l'objectif, historiographique et politique, était identique, les contextes économiques et politiques différaient. Adele Di Lorenzo relève dans les préambules des chartes de l'évêque de Laon, Barthélemy (1113–1151), une forte influence de Grégoire le Grand, ainsi qu'une unité thématique au-delà d'une diversité de l'expression. C'est, nous explique Pilar Ostos Salcedo, sous le règne d'Alphonse X (1252–1284), marqué par une forte activité législative, que l'acte notarié castillan a acquis un formulaire élaboré et uniforme, influencé cependant aussi par la diplomatique castillane antérieure et par l'*ars notariae* italien. À la chancellerie d'Amédée VIII, duc de Savoie (1391–1439), comme chez nombre de ses contemporains, l'expression, de plus en plus nette, de l'autorité princière est exprimée par de nombreuses formules présentes aussi bien dans la titulature que dans l'expression de la volonté ou les mentions hors-teneur (Florentin Briffaz). En diplomatique, la formule n'est pas que textuelle: Adrián Ares Legaspi analyse le langage graphique des documents (actes et livres) des archives du chapitre cathédral de Saint-Jacques de Compostelle aux XIV^e et XV^e siècles et montre que le choix du type d'écriture, de la disposition de la page, de l'ornementation, est déterminé par plusieurs facteurs, parmi lesquels la formation reçue par les scribes et leur volonté de se conformer à une tradition étaient essentielles.

La deuxième partie, intitulée »Récits«, est plus diversifiée, plus littéraire. Anne Mathieu et Colette Stévanovitch relèvent les expressions caractérisant le héros éponyme dans le poème vieil-anglais »The Alliterative Morte Arthur« (fin XIV^e siècle): qu'elles



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

passent par des substantifs ou des adjectifs, elles relèvent bien du genre de la formule par leur caractère fréquemment répétitif; mais elles n'en sont pas moins utilisées avec souplesse en fonction du contexte. Les stéréotypes antijudaïques médiévaux étaient aussi forts que fréquents; Agnès Blandeau montre qu'en Angleterre ils s'exprimaient aussi par des formules, en ce sens que non seulement les idées étaient répétitives, mais leur expression également. François Wallerich relève dans des récits de miracles eucharistiques des exemples de citations bibliques, en particulier un verset de la première lettre aux Corinthiens, particulièrement adapté il est vrai. Natalia I. Petrovskaia souligne que si tout le monde, au Moyen Âge, s'accorde sur l'existence de trois continents, l'ordre dans lequel ceux-ci sont cités peut différer: l'Asie est toujours en tête, l'Europe précède l'Afrique dans les textes encyclopédiques, mais sous l'influence d'Orose elle la suit dans les textes historiographiques; à la fin du Moyen Âge l'Europe prend la tête du trio.

Avec la troisième partie, »Protéger et guérir«, on retrouve une forte homogénéité, même si la protection peut venir d'horizons différents. Valérie Gontero-Lauze se livre à une analyse littéraire du »Livre de Sydrac«, encyclopédie en langue romane du XIII^e siècle, écrite sous la forme d'un dialogue entre le roi Boctrus et le sage Sydrac: l'herbier contenu dans ce livre est rédigé dans une forme plus littéraire que le réceptaire, qui se limite souvent à des simples listes d'ingrédients. Étudiant trois manuscrits médicaux anglais du XV^e siècle, Véronique Soreau montre à quel point les formules y sont prégnantes: soit parce que les recettes sont rédigées selon un schéma plus ou moins constant, soit parce qu'outre le recours aux plantes et aux recettes, la santé peut venir de formules magico-religieuses. C'est d'ailleurs sur ces formules apotropaïques que travaille Edina Bozoky, et plus particulièrement sur leurs usages: car elles pouvaient être orales, prononcées par le guérisseur et/ou par le malade, ou écrites, et ce cas constituer un écrit éphémère ou laisser une trace durable; elles pouvaient aussi être intelligibles ou cryptiques.

En guise de conclusion, Charles Garcia analyse la formularité de la liturgie médiévale à la lumière des concepts, des apports et des conclusions des différents auteurs du volume.

Avec ce livre, le concept de »formule« connaît un élargissement qui est aussi, et surtout, un approfondissement, et permet de lire des textes médiévaux avec un œil différent, très sensible à l'analyse diplomatique ou littéraire de la formule.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Philippe George (dir.), Quand flamboyait la Toison d'or. Le Bon, le Téméraire et le Chancelier Rolin (1376–1462), Beaune (Ville & Hospices de Beaune) 2022, 250 p., ISBN 978-2-9580821-0-9, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jacques Paviot, Créteil

Cette exposition s'est tenue à la suite de celle d'Autun-Chalon à l'été 2021, »Miroir du Prince, 1425–1510. La commande artistique des hauts fonctionnaires de la cour de Bourgogne«¹, et s'inscrit dans la même thématique, le chancelier Rolin et sa famille ayant été de grands mécènes. À Beaune, elle a été présentée au musée des Beaux-Arts (pour la plus grande partie des objets), au musée du Vin de Bourgogne (pour l'armement) et aux Hospices.

Cet ouvrage, dirigé par Philippe George, conservateur honoraire du Trésor de la cathédrale de Liège, est hybride: à la fois recueil de courts essais de quelques pages, et catalogue (sans numéros) avec des notices de diverses longueurs, mais incomplet (par exemple manque la magnifique petite »Mise au tombeau« exposée au musée des Beaux-Arts). D'autre part, une grande partie des objets viennent des anciens Pays-Bas bourguignons (objets d'une carte, p. 16–17, mais non pas pour les duché et comté de Bourgogne).

Cet ouvrage, dédié à la mémoire de l'historien d'art belge Robert Didier, se compose donc de vingt-cinq essais. Est abordée la figure de Nicolas Rolin comme chancelier de Bourgogne-Flandre (Marc Boone), ses biens dans le Hainaut (Jean-Marie Cauchies), la *memoria* du chancelier (Hermann Kamp), comme bienfaiteur et mécène avec la fondation de l'Hôtel-Dieu de Beaune (Didier Sécula), son lien avec l'art des Primitifs flamands (Valentine Hendrikx et Sacha Zdanov), les réflexions de Robert Didier sur la sculpture des anciens Pays-Bas au temps de Rolin, l'art à l'Hôtel-Dieu de Beaune (Claudine Hugonnet-Berger et Bruno François), la noblesse de ses fils Guillaume, resté en Bourgogne, et Antoine, installé en Hainaut (Alain Marchandisse et Bertrand Schnerb). Ajoutons les rapports des ducs de Bourgogne avec Beaune (Hervé Mouillebouche).

Au-delà des Rolin et de Beaune, il y a des contributions sur l'histoire politique avec l'ordre de la Toison d'or (Gilles Docquier), 1453 (chute de Constantinople) comme année charnière, la grande famille noble des Croÿ entre France et Bourgogne (Werner Paravicini), sur l'histoire socio-culturelle avec la révolution sexuelle du XV^e siècle (Paul Vaute), le vêtement à la cour (Sophie Jolivet), l'*ars nova* (non entendu comme le mouvement musical, mais comme



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Voir Brigitte Maurice-Chabard, Sophie Jugie, Jacques Paviot (dir.), *Miroir du prince. 1425–1510. La commande artistique des hauts fonctionnaires à la cour de Bourgogne, Gand 2021*.

l'art de la peinture, de la sculpture et de la tapisserie) à la cour de Bourgogne (Jean-Marie Guillouët et Philippe George), l'étude de chasubles du musée de Cluny à Paris (Sophie Descatoire), d'un retable fragmentaire de Bruxelles (Bernard Descheemaeker), la Sainte Trinité (tableau et sculpture) à Saint-Pierre de Louvain (Marjan Debaene), les aigles-lutrans de Leuze (Hainaut) et Auxonne (Ludovic Nys), deux manuscrits dédiés à Philippe le Bon conservés à Valenciennes et à Roubaix (Marc Gil), le »Livre d'or« de la confrérie de Saint-Sébastien à Linkebeek (au sud de Bruxelles) et Charles le Téméraire (Dominique Vanwijnsberghe), un livre d'heures attribué à Simon Marmion qui se trouve à Turin (Simonetta Castronovo), et le palais ducal du Coudenberg à Bruxelles (Laetitia Cnockaert).

Ces essais (indiqués ici non pas dans l'ordre dans la publication) sont comme l'armature de ce livre. Les notices des objets exposés sont insérées entre eux. Il y a des documents d'archives (en rapport ou non avec les Rolin), des objets en rapport avec le dauphin Louis (futur roi Louis XI réfugié dans le Brabant), des panneaux armoyés, des tableaux (dont celui de Notre-Dame-de-Grâce à Cambrai, objet d'un pèlerinage), des miniatures, des manuscrits (dont le fascinant parchemin de Montpellier illustrant le gouvernement de Charles le Téméraire), des fragments de retable, des reliquaires, les majoliques du tombeau de Guillaume Fillastre à Saint-Omer, des tapisseries, des sculptures, surtout de pierre mais aussi de bois (le Trône de Grâce, le Christ piteux de Beaune, des Vierges de Pitié, des Mises au Tombeau, des statues de saints et saintes, de donateurs), du mobilier, des broderies, des armes, des armures, des œuvres d'art postérieures, du XVI^e au XIX^e siècle.

Pour avoir visité l'exposition, j'ai été marqué par les sculptures (dont certaines avaient été exposées à Autun et Chalon) et peut-être encore plus par les objets d'orfèvrerie, que nous n'avons pas l'occasion de voir souvent et de manière aussi proche.

Cet ouvrage est un beau livre, richement illustré, mais dont on peut regretter une maquette de qualité inégale, de même que pour les illustrations; manque malheureusement un index. Tout lecteur, éclairé ou universitaire, y trouvera son miel en le feuilletant et découvrant des aspects historiques ou des œuvres mal connus.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92105](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92105)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Jean-Pierre Gerzaguët, L'abbaye de Marchiennes milieu VII^e–début XIII^e siècle. Du monastère familial à l'abbaye bénédictine d'hommes: histoire et chartes, Turnhout (Brepols) 2022, 485 p., 17 ill. (Atelier de recherche sur les textes médiévaux [ARTEM], 32), ISBN 978-2-503-59472-9, EUR 95,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Robin Moens, Aachen

Diese umfangreiche Arbeit beleuchtet die früh- und hochmittelalterliche Geschichte der Abtei Marchiennes aus vielen Blickwinkeln. Es handelt sich dabei um ein kleines, der Benediktinerregel folgendes Kloster aus dem Tal der Scarpe, einem Fluss im Süden der Grafschaft Flandern, entlang dessen es viele monastische Gründungen gab. Im ersten großen Kapitel wird auf die oft etwas stürmische Entwicklung des Monasteriums eingegangen: wie es (I.1.) vom 7. bis zur Mitte des 11. Jahrhunderts (vermutlich) ein Doppelkloster war, (I.2.) vom Ende des 11. bis zum Anfang des 12. Jahrhunderts von einer Reform (Saint-Vanne) zur anderen (Saint-Amand) schwenkte und dann (I.3.) in der zweiten Hälfte des 12. Jahrhunderts wieder eine gewisse interne und externe Stabilität fand.

Auf den historischen Teil folgt die Diplomatik: zuerst eine recht kurze, aber tiefreichende Analyse des Urkundenschatzes und der Chartulare der Abtei, vor allem aber die Edition der bis 1202 ausgestellten Urkunden für das Benediktinerkloster von Marchiennes. Diese hervorragende Veröffentlichung ist mit sehr klaren, wenngleich knappen Fußnoten versehen; einzig bedauerlich ist die fehlende Unterscheidung zwischen Regesten und Erwähnung in der Literatur. Am Schluss folgen verschiedene Anhänge, die das Verständnis der Abteigeschichte deutlich erleichtern: eine Liste der Äbte, der Herren von Landas – Vögte und traditionelle Feinde des Klosters – (übrigens sehr gut ausgearbeitet, nur wurde leider Mathilde von Cauroir mit Corroy verwechselt), der Höfe von Marchiennes und zum Schluss noch eine Sammlung lateinischer Notizen der im Kloster vollzogenen Altarweihen und vorhandenen Reliquien. Das Buch schließt mit einem (nahezu) vollständigen Verzeichnis der genannten Personen und Ortschaften ab. Da der Autor ein erfahrener und verdienstvoller Diplomatiker und Editor ist, überrascht es kaum, dass sich die wenigen Ungenauigkeiten (vor allem in den Fremdsprachen) oder Ungereimtheiten (manche Namen werden zum Teil auf die eine, zum Teil auf eine andere Weise geschrieben) eher im historischen Teil als in der Edition finden.

Bezüglich der frühen Geschichte der Abtei ist verständlicherweise vieles unklar und sehr abhängig von der Brille des Historikers. Daher stellt sich die Frage, ob bestimmte Elemente nicht noch weiter vertieft bzw. anders gedeutet werden könnten. So zum



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Beispiel die Rolle der Frauen in der Anfangszeit: Wurde diese, im Licht der langsam zunehmenden Präsenz und Dominanz der gottgeweihten Männer in Marchiennes, nicht von den aus dem Umfeld der mächtigen Männerabtei Saint-Amand stammenden Reformern im 12. Jahrhundert bewusst herabgestuft? Eine ähnliche Bemerkung drängt sich in Bezug auf die angebliche Verschwendung der Abteigüter durch Abt Volkhart von Landas (vgl. S. 111f.) auf: Auch dies scheint wohl vor allem die Perspektive der jüngeren Reformer um Abt Amand de Castello (1116–1136; vermutlich gebürtig aus Le Cateau zu Flines, wo Marchiennes auch Grundbesitz hatte, vgl. S. 348f.) auf eine frühere Phase des Klosterlebens widerzuspiegeln, wo es eine kleine Gemeinschaft betagter, aber (wenigstens teilweise) hochadliger Mönche mit sehr engen familiären Bindungen gab. Diese Episode wie auch die Erzählungen der Karolingerzeit (S. 79f.), rufen die Frage hervor, ob die Bedeutung der lokalen adligen Familien für das Abteileben vom Autor nicht etwas unterschätzt wird. Das Gegenteil ist allerdings wieder feststellbar, wenn die Altarrestitutionen am Anfang des 12. Jahrhunderts behandelt werden (S. 127f.), wobei die zeremonielle Rolle des Bischofs auch als Realität angenommen wird, ohne kritisch zu hinterfragen, ob er tatsächlich die betroffenen Altäre geschenkt hat.

Es ist weiterhin manchmal etwas schade, dass festgestellte Krisen in der Abtei (wie zum Beispiel die Sukzessionskrisen um 1140 und 1200, vgl. S. 168) nicht mit dem breiteren politischen Umfeld der Grafschaft Flandern verglichen werden, wo zeitgleich ebenfalls Krisenmomente zutage treten. Wenig detailliert, aber sehr interessant sind auch die Angaben zu den vielen Nebenhäusern (ein Priorat und 12 bis 16 Höfe), die darauf hinweisen, dass fast die Hälfte der 50 Mönche von Marchiennes außerhalb der Abtei wohnte (vgl. S. 122, 130–138). Es lässt sich also fragen, ob die Aufgabe mancher Höfe am Ende des 13. Jahrhunderts nicht eher mit Personalmangel als mit Geldmangel zu tun hatten (vgl. S. 138).

All diese Elemente bezüglich der Geschichte von Marchiennes als Abtei, die immer eine zweitrangige Stelle im lokalen, religiösen und (grund)herrlichen Kontext einnahm, erklären, wieso diese Abtei über so einen großen und gut erhaltenen Urkundenschatz (72 % der edierten Urkunden sind noch original überliefert) verfügt: Das Benediktinerkloster musste aufmerksam seine Rechte behüten und verwerten, um standfest zu bleiben im Spiel der regionalen Mächte (vgl. S. 157). Bemerkenswert sind die vielen Hinweise auf einen starken Zusammenhang zwischen der Urkundenproduktion und der Person des Abtes (wie auch der Stabilität seiner Autorität, vgl. S. 167f., 174, 189). Es zeichnet sich somit eine wichtige Rolle des Abtes in der Domänenverwaltung ab, obwohl auf S. 187 auch auf eine Aktivität des Priors bei der Erstellung des ersten Chartulars hingewiesen wird.

Hinsichtlich der praktischen Komponente wird erwähnt (S. 175, 187–190), dass der Schreiber, der verschiedene Urkunden u. a. im ersten Chartular (vom Autor überzeugenderweise auf 1171–1172 datiert, vgl. S. 185f., 192) und mehrere Fälschungen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

erstellte, wahrscheinlich auch mit dem *armarius* (Bibliothekar – und Sakristan?) identisch war. Diese Identifikation (für die auch spricht, dass eher der Prior als der Cellerar in die Urkundentätigkeit einbezogen war) würde darauf hinweisen, dass die praktische Schriftproduktion in Marchiennes wohl noch eher mit dem liturgisch-religiösen Skriptorium als mit der Domonialverwaltung verbunden war. Viel Interessantes lässt sich also dieser detailreichen Studie und vor allem der Edition der frühesten Urkunden von Marchiennes entnehmen – einer Arbeit, die hoffen lässt, dass die vielen Ergebnisse im breiteren historiografischen Rahmen wieder aufgenommen werden.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.4.92107](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92107)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Pierre Gillon, Christian Sapin (dir.), Cryptes médiévales et culte des saints en Île-de-France et en Picardie, Villeneuve-d'Ascq (Presses universitaires du Septentrion) 2019, 526 p., nombr. ill. (Architecture et urbanisme), ISBN 978-2-7574-2852-8, EUR 35,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Philippe Plagnieux, Paris

Après des années passées à étudier sous l'œil de l'archéologue de nombreuses cryptes réparties dans toute la France, pour la plupart remontant au haut Moyen Âge et à l'époque romane, Christian Sapin a publié une vaste synthèse¹ sur le sujet, il y a de cela un peu moins d'une dizaine d'années. Entre 2002 et 2009, il a parallèlement dirigé un Programme Collectif de Recherches (PCR) afin d'analyser plus en détail les cryptes de l'Île-de-France et de la Picardie, en raison du nombre important d'investigations récentes ou en cours et d'un corpus foisonnant, tout en promouvant l'approche pluridisciplinaire: histoire, anthropologie historique, histoire de l'art, archéologie, archéométrie. Derrière son inépuisable et stimulante énergie s'est ralliée une pléiade de chercheurs travaillant ou ayant travaillé sur les cryptes des deux régions.

Afin de fédérer une trentaine d'auteurs pour cette publication, Christian Sapin s'est associé à Pierre Gillon, pour constituer un duo idéalement complémentaire avec le spécialiste de l'archéologie. Qui mieux que ce dernier pouvait coassurer la direction de l'ouvrage, en mobilisant ses compétences d'architecte et d'historien de l'architecture, en outre parfaitement à l'aise avec les textes médiévaux et, plus particulièrement, les sources normatives monastiques ou liturgiques. Pierre Gillon est d'ailleurs l'auteur de l'une des trois grandes synthèses qui débute l'ouvrage: significativement, celle traitant du culte des saints et des reliques dans la zone géographique considérée. Les deux autres chapitres introductifs, toujours pour le même espace, concernent l'architecture des cryptes du haut Moyen Âge et de la période romane, par Christian Sapin, puis l'architecture et le décor des cryptes gothiques, par Arnaud Ybert. Effectivement, même si les cryptes correspondent davantage à des pratiques dévotionnelles romanes, surtout celles du XI^e siècle, et qui ont donc tendance à être abandonnées par la suite, elles ne disparaissent toutefois pas complètement à l'époque gothique. Citons, par exemple, la crypte de l'ancienne abbatale d'Argenteuil avec le déploiement d'un pavement coloré au XIII^e siècle, ou bien celle de Saint-Victor d'Autrèche (Oise), profondément remaniée dans la seconde moitié du XV^e siècle.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

¹ Christian Sapin, Les cryptes en France. Pour une approche archéologique, IV^e–XII^e siècle, Paris 2014.

L'ouvrage comporte ensuite 44 notices, classées par départements dans chaque région, conduites selon un même protocole méthodologique mais adapté à chacun des cas: localisation et environnement; cadre historique avec examen des sources écrites et iconographiques; historiographie des recherches; nouvelle lecture du parti architectural, de ses aménagements et de la chronologie; conclusions; sources et bibliographie. On compte 32 édifices conservés en totalité ou partiellement, et 12 édifices disparus, auxquels s'ajoutent 5 »non-cryptes«, des espaces faussement qualifiés de »crypte« par l'historiographie érudite ou l'imaginaire populaire. Le caveau découvert en 1611 à Montmartre et aussitôt interprété comme le lieu du martyr de saint Denis, une parfaite supercherie orchestrée par les religieuses, constitue probablement le plus beau cas de figure. Certains de ces espaces rejetés bénéficient toutefois d'une notice développée, comme l'étage inférieur de la chapelle romane, de plan octogonal, jouxtant au sud la cathédrale de Senlis. Toujours pour Senlis, nous nous demandons s'il ne conviendrait pas de faire basculer Saint-Frambourg dans cette catégorie. Les fouilles conduites dans les années 1970 ont-elles réellement mis au jour une crypte ou bien les bases de l'église construite autour de l'an mil par l'épouse d'Hugues Capet, la reine Adélaïde?

À côté d'ensembles quasiment inconnus ayant fait l'objet d'une investigation et d'analyses très complètes, comme Cormeilles-en-Parisis (Philippe Bilwès), d'autres, bien que beaucoup plus célèbres, bénéficient désormais d'une mise au point salutaire: pour Jouarre (Claude de Mecquenem et Pierre Gillon), le bilan minutieux aboutit à un véritable plaidoyer appelant à la reprise d'une étude de grande ampleur, avec l'ouverture de nouveaux sondages ciblés; pour Saint-Denis (Michaël Wyss, avec la collaboration de Jean-Pierre Gély, Rollins Guild et Werner Jacobsen) le réexamen complet des structures à la lumière des interventions anciennes livre un phasage très rigoureux des parties antérieures au chevet de Suger élevé à partir de 1140. Certains dossiers peuvent toutefois appeler à une interprétation divergente, comme pour la crypte de l'ancienne abbatale Sainte-Geneviève à Paris (Pierre Gillon et Marc Viré), disparue mais documentée par quelques sources écrites et une série de documents graphiques réalisés au moment de sa destruction. L'analyse de la documentation nous incline, mais c'est une interprétation personnelle, à restituer, non pas une crypte à déambulatoire et chapelles rayonnantes du début du XI^e siècle, mais un simple volume hémicirculaire, à l'instar du chevet supérieur primitif, élevé vers 1100, composé d'une vaste abside voûtée en cul-de-four.

Pour donner un aperçu de la riche matière contenue dans ce volume, sur laquelle devront assurément se fonder d'autres recherches, terminons par un dernier exemple, celui de l'ancienne abbaye Notre-Dame d'Argenteuil (Jean-Louis Bernard et Pierre Gillon), mise au jour lors des investigations archéologiques conduites par Jean-Louis Bernard en 1989. La fonction de sa vaste crypte reliquaire interroge. Celle-ci fut réalisée vers la fin du XI^e siècle, à une période durant laquelle le monastère se trouvait



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

encore occupé par une communauté féminine avant son expulsion par Suger en 1129. Accueillait-elle déjà la Sainte Tunique du Christ? Le précieux tissu passe pour avoir été miraculeusement découvert par les moines de Saint-Denis en 1156. S'agit-il d'une forgerie complète, comme le pensent certains auteurs, ou bien les moines dionysiens auraient-ils cherché à effacer la mémoire de leurs prédécesseuses en instrumentalisant l'invention d'une relique prétendument oubliée? Ajoutons une pièce à verser au dossier. Le musée d'Argenteuil possède un fragment sculpté, découvert dans les années 1950 dans un mur de l'ancienne abbaye datable comme la crypte autour de 1100, représentant les soldats endormis devant le Saint-Sépulcre gardé par un ange: un thème qui pourrait bien renvoyer à la Sainte Tunique. Par ailleurs, avec ses piles composées, la crypte d'Argenteuil pourrait bien se hisser parmi les monuments romans les plus remarquables de la région parisienne.

Plus généralement, on doit tout particulièrement saluer la qualité de la maquette, ainsi que le soin apporté aux illustrations: photographies actuelles et reproductions de documents visuels anciens. Quant aux nombreux plans et relevés réalisés pour ce volume, ils adoptent un système normatif très efficace de couleurs indiquant les différentes phases chronologiques (par siècle) et s'il s'agit d'une partie existante ou restituée. Les annexes regroupent l'inventaire des cryptes de l'Île-de-France et de la Picardie, les sources et la bibliographie, ainsi que deux très utiles index des noms de lieux puis des saints et reliques.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92109](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92109)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Christiane Heinemann, Der Riesencodex der Hildegard von Bingen. Verschollen – Gefunden – Gerettet. Schicksalswege 1942 bis 1950, Wiesbaden (Historische Kommission für Nassau) 2021, 258 S., (Veröffentlichungen der Historischen Kommission für Nassau, 94), ISBN 978-3-930221-41-7, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Patrizia Carmassi, Wolfenbüttel

Der Fokus des Buches liegt auf dem sog. »Riesencodex« (46 x 30 cm) mit Werken Hildegards von Bingen (1098–1179) und auf seiner Geschichte, vor allem in den Jahren während des Zweiten Weltkriegs und unmittelbar danach. Es handelt sich bei dieser Handschrift um eine systematische Gesamtausgabe der Schriften Hildegards, mit Ausnahme der naturwissenschaftlichen und medizinischen Werke. Hinzu kommen eine »Vita Hildegardis« und ein Brief, geschrieben an die Schwestern nach ihrem Tod. Der Inhalt und die paläografischen Merkmale bieten die Anhaltspunkte für die Datierung: Die Handschrift wurde in Hildegards Kloster auf dem Rupertsberg im ausgehenden 12. Jahrhundert angefertigt. Die Dekoration der Handschrift besteht aus Spaltleisten- und anderen einfacheren Initialen in roter Tinte, die Textsammlung ist von großer Bedeutung nicht nur für die Persönlichkeit Hildegards von Bingen, sondern auch für die Geschichte, die Spiritualität und die lateinische Literatur des 12. Jahrhunderts. Im 17. Jahrhundert siedelten die Nonnen ins Kloster Eibingen um; eine neue Abtei entstand zu Beginn des 20. Jahrhunderts auf der Anhöhe über dem Dorf Eibingen; der »Codex« war aber schon 1814, nach der Auflösung des Klosters im Zuge der Säkularisation, in die Nassauische Öffentliche Bibliothek zu Wiesbaden gekommen. Die Eigentumsverhältnisse des »Codex« spielen bei allen Etappen der Geschichte eine wichtige Rolle (vgl. S. 40–43).

Heute befindet sich die Handschrift samt spätmittelalterlichem Einband und Originalverkettung in der Hochschul- und Landesbibliothek RheinMain (Wiesbaden) mit der Signatur Hs. 2. Ein vollständiges Digitalisat der Handschrift ist auf der [Homepage der Bibliothek](#) abrufbar. Seit Januar 2011 bilden die Bibliothek der Hochschule RheinMain und die frühere Hessische Landesbibliothek gemeinsam die Hochschul- und Landesbibliothek RheinMain.

Wegen der Gefahren des Krieges wurde 1942 der »Riesencodex« zusammen mit anderen wertvollen Handschriften und einer Inkunabel von Wiesbaden ausnahmsweise in eine andere große Stadt ausgelagert. Er wurde in Dresden in der 1931 umgebauten Girozentrale deponiert. Damit begann das Schicksal der Handschrift, das sich zwischen Ost und West abspielte, im Rahmen der immer komplizierter werdenden Beziehungen zwischen Personen und Institutionen in den verschiedenen Besatzungszonen, dann in den zwei Staaten, Bundesrepublik



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](#)

und DDR, die 1949 mit allen ihren politischen und ideologischen Implikationen gegründet wurden. Die Handschrift entging in Dresden sowohl den Bomben als auch den Beschlagnahmen der sowjetischen Besatzungsmacht.

Entscheidend für die singuläre Geschichte des Rücktransportes dieser Handschrift nach Wiesbaden war die Figur der damaligen Mitarbeiterin der *Monumenta Germaniae historica* in Berlin, Margarete Kühn (1894–1986), der im Buch besondere Aufmerksamkeit geschenkt wird. Durch ihre persönliche Geschichte und ihre spirituellen Beweggründe kam sie in das Kloster nach Eibingen und erfuhr dort von dem Verbleib des wertvollen »Codex« in Dresden; durch ihre Stelle (als Grenzgängerin in Ostberlin) und ihre wissenschaftliche Tätigkeit als Editorin mittelalterlicher Texte konnte sie ein Projekt der Edition der Briefe und der Vita Hildegards von Bingen in Zusammenarbeit mit den gelehrten Nonnen des Klosters St. Hildegard und damit den Plan einer »Rettung« der Handschrift in Gang setzen. Dieser nahm auf Grund der historischen Ereignisse und der persönlichen Umstände viele Wendungen im Laufe der Jahre, bis zu einem Epilog im Jahr 1950.

Die gründliche Analyse der verschiedenen Dokumente erlaubt, über die durchaus spektakuläre Geschichte des »Codex« hinaus, die hier nicht in allen Details verraten werden soll, Einblicke in die wissenschaftlichen Institutionen und deren Spaltung zwischen Ost- und Westdeutschland, wie die *Monumenta Germaniae historica* oder die Akademie der Wissenschaften in Berlin, ihre wissenschaftlichen Projekte und Strukturen. Dazu werden auch weitere Bereiche der damaligen Gesellschaft und Kultur sichtbar, wie beispielsweise die geistlichen und liturgischen Bewegungen in Deutschland vor dem Krieg sowie die Bemühungen der Bibliotheken zum Schutz der Kulturgüter bzw. die Ansprüche der neuen Zentralverwaltung für Volksbildung (später Ministerium) im Osten. Auch die einzelnen Persönlichkeiten, vor allem die von Margarete Kühn oder des Bibliothekars der Landesbibliothek Wiesbaden Franz Götting (1905–1973), werden im Kontext eines Netzwerks von weiteren Akteuren, Eingeweihten, Helfern und Konkurrenten in ihren Motivationen, Konflikten oder Anpassungen an die veränderten und verhärteten Fronten ausführlich beleuchtet.

Der Band ist klar gegliedert, die Geschichte wird in spannender Art und Weise erzählt und ist mit einem Apparat von wissenschaftlichen Belegen sowie qualitätsvollen Bildern des »Codex« und von weiteren Zeugnissen aus dem 20. Jahrhundert ausgestattet. Das große Verdienst des Buches liegt in der Auswertung von bisher unberücksichtigten und unedierte Quellen: Dokumenten aus verschiedenen Archiven in Berlin, München, Dresden, der Abtei St. Hildegard in Eibingen, darunter Briefe (z. T. auch im Privatbesitz), Annalen des Klosters, etc. Diese Quellen präzisieren, berichtigen und vervollständigen die bisherigen Kenntnisse über den Fall und die damit involvierten Personen.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92110](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92110)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Der geglückte frühe Rücktransport zuerst nach Eibingen im Jahr 1948, nicht ohne die Hilfe der Amerikaner, und dann wieder nach Wiesbaden 1949 in die Landesbibliothek, bleibt eine Ausnahme. Viele Handschriften aus derselben Bibliothek, darunter ein illuminiertes Codex mit dem Werk »Scivias«, gelten noch als verschollen (siehe Listen S. 207–209). Damit macht das Buch auch auf ein weiteres und aktuelles Forschungsfeld aufmerksam: die Geschichte mittelalterlicher Handschriften aus deutschen Bibliotheken seit dem Ende des Zweiten Weltkriegs. Wie Beispiele aus den ehemaligen Beständen in Halberstadt oder Lübeck zeigen, sind neue Entdeckungen und weitere erstaunliche Vorfälle bis in unsere Tage möglich.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.4.92110](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92110)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Frank-Michael Kaufmann (Hg.), Glossen zum Sachsenspiegel-Landrecht. Petrinische Glosse, 3 Bde., Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2021, CIV-1260 S., 16 Abb. (Monumenta Germaniae Historica. Fontes iuris Germanici antiqui. Nova series, 11), ISBN 978-3-447-11553-7, EUR 220,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Stephan Dusil, Tübingen

Zu dem von Eike von Repgow vor 1235 erstellten Sachsenspiegel, der das Recht der Sachsen »spiegeln«, also verschriftlichen sollte, schrieb rund 100 Jahre später Johann von Buch einen Kommentar, in dem er den Sachsenspiegeltext vor gelehrt-rechtlichem Hintergrund erläuterte und ihn mit Hilfe von Allegationen mit dem römischen Recht wie dem Kirchenrecht verknüpfte. In diesen Glossen zum Sachsenspiegel begegneten sich somit gelehrtes Recht, also römisches und kanonisches Recht sowie dessen akademische Bearbeitung, und ungelehrtes, einheimisches Recht, also der Sachsenspiegel. Johann von Buch war der erste, aber nicht der einzige, der beide Rechtsmaterien verband: Ein – ansonsten unbekannt gebliebener – Petrus von Posena überarbeitete in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts (vor 1434?) die Buch'sche Glosse; diese Erläuterung des Sachsenspiegels ist nach dem Namen des Autors als Petrinische Glosse bekannt geworden.

Die Petrinische Glosse legt Frank-Michael Kaufmann nun als Edition vor und setzt damit seine Editionstätigkeit im Umfeld Johanns von Buch fort. Die Edition entstand an der Sächsischen Akademie der Wissenschaften in Leipzig, die seit 1994 eine Forschungsstelle der Monumenta Germaniae Historica (München) beherbergt. Zunächst konnte Kaufmann 2002 eine kritische Edition der Buch'schen Glosse zum Sachsenspiegel-Landrecht vorlegen, sodann widmete er sich der kürzeren wie der längeren Glosse zum Sachsenspiegel-Lehnrecht (erschieden 2006 bzw. 2013). 2021 erschien nun die vierte Edition dieses Projekts. Mit ihr wendet sich das Akademieprojekt den weniger überlieferten Glossen zum Landrecht zu, die auch als »Zusatzglossen« bekannt sind, nämlich der Wurm'schen Glosse, der Tzerstedischen Glosse, der Stendaler Glosse, der Bocksdorf'schen Vulgata und der hier behandelten Petrinischen Glosse.

Die Edition der Petrinischen Glosse fügt sich optisch wie qualitativ in die Reihe vorheriger Editionen ein. Nach einer Beschreibung der – wenigen – Handschriften, die diese Glosse überliefern, folgt die eigentliche Edition; Register zu Namen wie vor allem zu Quellen runden die dreibändige Edition ab und ermöglichen einen inhaltlichen Zugriff auf den Text.

Die Edition erlaubt einen Blick auf die Arbeitsweise des Petrus von Posena: Er nahm die Buch'sche Glosse als Grundlage, überarbeitete



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

diese jedoch, indem er sie teilweise erweiterte und ergänzte, teilweise umformulierte und kürzte; immer wieder tilgte Petrus von Posen Hinweise auf Johann von Buch (siehe S. XXIX–XXXVII). Vor allem aber ergänzte er Verweise auf das kanonische Recht, insbesondere auf das »Decretum Gratiani« und den »Liber Extra«, das nun zwar noch immer schwächer als das römische Recht, aber doch deutlich stärker als noch in der Buch'schen Glosse Berücksichtigung fand (S. XXIII–XXV). Offen bleibt der Grund für diese Verschiebung: Ist Petrus von Posen, der in der Leithandschrift als Doktor beider Rechte und Lizenziat der *artes* benannt wird (S. XXI), kirchennäher als Johann von Buch? Zielte er auf einen anderen Leserkreis als Johann? Oder wuchs schlichtweg die Bedeutung des Kirchenrechts als Referenzrechtsquelle innerhalb eines Jahrhunderts? Hier ergeben sich weiterführende Fragen, die aus der Edition erwachsen.

Auffällig ist ferner bei dem – mit gewissen Unsicherheiten behafteten – Stemma, dass alle weiteren bekannten Handschriften der Petrinischen Glosse von einer maßgeblichen Handschrift (nämlich Breslau/Wrocław, Biblioteka Uniwersytecka, II F 6) abgeleitet sind. Lag diese Handschrift an einem »zentralen Ort«, beispielsweise einem leistungsfähigen Skriptorium? Und wo war dieses? Solche Fragen bleiben in der Edition unbeantwortet; auch hier lädt sie zum Weiterdenken ein.

Eine letzte Beobachtung: Bemerkenswerterweise schätzt der Herausgeber die Qualität der Petrinischen Glosse nicht sonderlich, wie er explizit – jedoch ohne weitere Begründung – schreibt: »An die Qualität ihrer Vorlage reicht sie nach Ansicht des Herausgebers der vorliegenden Edition kaum heran« (S. XXI). Hat sich die jahrlange Arbeit an der Edition der nur vollständig in vier Handschriften überlieferten Petrinischen Glosse dann überhaupt gelohnt? Aus Sicht des Rezensenten ist die Frage zu bejahen, bieten die nun vorliegenden Editionen der Glossen zum Sachsenspiegel doch die Möglichkeit, Veränderungen und Entwicklungen im halbgelehrten Wissen des ausgehenden Mittelalters nachzuspüren. Insbesondere die stärkere Berücksichtigung des kanonischen Rechts ist doch einen zweiten Blick wert. Insofern sollte man die vermeintlich schlechtere Qualität der Petrinischen Glosse nicht überbewerten, sondern ihrer Andersartigkeit nachspüren. Los geht's!

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92112](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92112)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Norbert Kersken, Paul Srodecki, The Expansion of the Faith. Crusading on the Frontiers of Latin Christendom in the High Middle Ages, Turnhout (Brepols) 2021, 320 p., 10 b/w fig. (Outremer. Studies in the Crusades and the Latin East, 14), ISBN 978-2-503-58880-3, EUR 85,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Michel Balard, Paris

Donner une définition populaire de la croisade, c'est spontanément penser aux pèlerinages armés partis pour la Terre sainte au cours des XII^e et XIII^e siècles. Mais c'est oublier que d'autres expéditions à la périphérie de la Chrétienté, contre les Slaves alors païens entre l'Elbe et l'Oder, contre les Ruthènes, les Moscovites ou les Mongols en Europe orientale, ou contre les Maures dans la péninsule Ibérique, méritent tout autant l'appellation de croisade que les entreprises menées contre l'islam en Syrie-Palestine ou en Égypte. C'est donc à juste titre que les deux éditeurs de ce volume ont voulu rassembler les communications présentées en octobre 2017 au colloque de Marburg, pour faire mieux connaître les croisades organisées à la périphérie de la chrétienté, soit pour convertir des peuples encore païens, ou pour susciter la résistance aux invasions des Mongols, menaçant Pologne, Hongrie et toute une partie de l'Occident.

Les textes ainsi regroupés ont été disposés en cinq parties, précédées par une introduction de Paul Srodecki. S'opposant à la définition »traditionaliste« et combien restrictive d'Hans Eberhard Mayer faisant de la croisade un conflit entre l'Occident chrétien d'une part, l'islam et l'orthodoxie d'autre part, Srodecki se rallie à la définition pluraliste donnée par Jonathan Riley-Smith, pour qui la croisade est une guerre sainte menée contre les ennemis intérieurs ou extérieurs de la chrétienté, pour la défense de l'Église et l'extension de la foi chrétienne. Or, à la périphérie de la chrétienté, les Occidentaux ont peu participé aux croisades nordiques ou ibériques, de même que les chrétiens d'Europe centrale ont été peu nombreux, à l'exception du roi André II de Hongrie, à prendre la route de la Terre sainte avec les grandes expéditions des croisés d'Occident.

Zdzisław Pentek s'en explique dans la première partie de l'ouvrage. La faible participation des chrétiens d'Europe centrale aux croisades de Terre sainte vient de la jeunesse relative de ces chrétientés, d'une faible propagande pour la croisade et d'un manque de détermination des dirigeants est-européens, plus attirés par des expéditions contre les païens, surtout à partir du moment où, par la bulle »Divini dispensatione« d'avril 1147, le pape Eugène III autorise la croisade contre les païens vivant en Europe: occasion de les convertir mais aussi de faciliter l'expansion territoriale des princes chrétiens.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Darius von Güttner-Sporzynski reprend ce thème en montrant comment les princes Piast de Pologne adoptent l'idée de croisade au début du XII^e siècle et interviennent sur trois théâtres d'opération, contre les Wendes, les Prussiens et en Terre sainte, tandis que deux vassaux de l'empereur germanique Conrad III, Henri le Lion et Albert l'Ours, mènent deux expéditions contre les Wendes en 1147 et que Boleslav IV, prince de Pologne, obtient la conversion partielle de la Prusse en faisant usage de l'idéologie de croisade. La Croatie qui a vu passer les troupes de Raymond de Toulouse en 1096 et se rassembler celles d'André II de Hongrie en 1217 n'a, selon Neven Budak, guère participé aux croisades, mais la haute noblesse locale a inventé le mythe d'une expédition de son roi, Demetrius Zvonimir.

La réflexion de Kurt Villads Jensen ouvre la seconde partie de l'ouvrage, consacrée à la violence. L'auteur montre la place de l'idolâtrie, perversion du christianisme, dans le monde païen baltique, où le combat contre les idoles a été une partie importante de la croisade dans ces régions. Norbert Kerken revient sur l'activité missionnaire d'Otto de Bamberg en Poméranie (1124, 1128) et sur les expéditions d'Henri le Lion et d'Albert l'Ours en 1147, stimulées par saint Bernard qui, pour la première fois, fait de la christianisation un objectif de croisade. Malgré un conflit entre les princes Piast en 1145–1146, la croisade contre les Wendes promeut une unité d'action entre Saxons, Danois et Polonais.

Kristjan Kaljusaar s'intéresse, lui, à la mission en Livonie de l'évêque Albert de Buxhoeveden, qui obtient le soutien du duc de Saxe, Albert I^{er} (1219–1220), mais entre en concurrence avec les Danois en Estonie. L'un fonde Riga, tandis que les autres s'établissent à Reval. Les deux croisades de Prusse (1254–1255 et 1267–1268) sont promues par l'évêque d'Olomouc, Bruno de Schauenbourg, qui, selon David Sychra, a poussé le roi de Bohême, Ottokar II Premislav à prendre les armes, avec le concours de l'ordre Teutonique, contre les Ruthéniens et les Lithuaniens, mais sans grand succès.

La troisième partie de l'ouvrage porte sur le thème «Conquête et expansion». Jens Olescu dresse le bilan des trois croisades suédoises en Finlande (1155, 1230–1240 et 1293) qui assurent le contrôle de la Suède sur les provinces centrales de ce pays jusqu'en 1809, tandis que Martin Schürer décrit la croisade infructueuse du comte Adolf de Schauenbourg et du prince abodrite Niklot contre les Wendes en 1147. L'expansion danoise vers l'est et le sud de la Baltique doit beaucoup aux efforts du roi Valdemar I^{er} (1131–1182), comme le montre Olivier Auge. Le souverain danois conquiert l'île de Rügen en 1169, la place sous l'autorité de l'Église danoise et le contrôle du Danemark, tout en menant des campagnes annuelles en Poméranie. Avec Luis Garcia Guijarro, nous passons en Espagne pour mesurer ce que fut la décisive bataille de Las Navas de Tolosa (1212) au cours de laquelle les trois armées chrétiennes de Castille, d'Aragon et de Navarre mirent en fuite les troupes almohades d'al-Nasir. En l'absence de prédication préalable et de vœux des souverains, Las Navas ne peut être considérée comme



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

une croisade, mais plutôt comme un moment exceptionnel d'union des souverains chrétiens contre les Maures.

Les rapports entre catholicisme et orthodoxie font l'objet de la quatrième partie de l'ouvrage. Nikolaos Chrissis montre que si au cours du XII^e siècle on ne peut parler de séparation officielle entre les deux parties de la chrétienté, malgré des divergences et une certaine animosité contre les Grecs, la prise de Constantinople par les Latins en 1204 puis la prédication de la croisade au cours du XIII^e siècle font des Grecs des schismatiques. Pour Anti Selart, Rome considère les principautés russes tantôt comme des schismatiques, tantôt comme des alliés qu'il faut soutenir contre les Mongols. Mais les légats pontificaux envoyés auprès du prince Alexandre Nevsky n'obtiennent aucun succès.

Légitimation et propagande forment le thème de la dernière partie. Selon Eric Böhme, le roi de Jérusalem Amaury s'adresse au roi de France Louis VII pour solliciter son aide et légitimer ses campagnes en Égypte, dont le déroulement est bien connu. Faute de soutien, il se tourne vers Constantinople. Avec Nora Berend, on passe en Hongrie pour suivre la croisade du roi André II, condamné par les uns pour son retour précipité, louangé par d'autres qui en font le vainqueur du sultan de Babylone. Robert Antonin dresse le portrait du roi de Bohême, Ottokar II, auteur de deux croisades contre la Prusse. Loué pour sa bravoure chevaleresque, il ne semble pas avoir eu d'enthousiasme spontané pour les idéaux de la croisade, malgré l'influence de l'évêque Bruno d'Olomouc. Il est surtout soucieux de renforcer son prestige de souverain chrétien et sait développer une propagande pleine de succès.

Paul Srodecki consacre enfin un long article à la croisade contre les Mongols au XIII^e siècle. Avant leur invasion en 1241, la Pologne et la Hongrie sont tenues par la papauté comme les défenseurs de la foi aux frontières de la chrétienté. L'arrivée des Mongols dans ces deux pays en 1241 suscite une grande peur en Occident et l'élaboration de plans de croisade par Grégoire IX et Conrad IV, sans que l'on s'explique le rapide retrait de l'envahisseur, malgré l'inaction de la chrétienté. D'autres invasions ont lieu en 1259–1260, 1285 et 1287, mais sont rapidement mises en échec. Les appels polonais et hongrois à la croisade ont surtout servi à accroître la légitimité des pouvoirs régnants. Contrairement à l'aspect expansionniste des croisades nordiques, la lutte contre les Mongols est seulement une défense de la chrétienté.

Le mérite de l'ouvrage de Srodecki et Kersken est d'attirer l'attention sur les croisades nordiques et de mettre à la portée de tous une bibliographie (ici abondante) mal connue, voire inaccessible. Mais les éditeurs n'ont pu éviter des répétitions, par exemple à propos de la politique d'Ottokar II, roi de Bohême, ou des expéditions d'Henri le Lion et d'Albert l'Ours. On peut aussi regretter que des cartes, trop petites, soient particulièrement illisibles (p. 113, 154, 169) et que l'on ait confondu (p. 58) Urbain II et Urbain III. Brouilles sans doute, qui n'entachent guère l'intérêt novateur de cet ouvrage.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92113](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92113)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Abel Lamauvinière, Les juifs et le judaïsme à Troyes du XI^e au XIV^e siècle, Paris (L'Harmattan) 2021, 264 S. (Religions & Spiritualité. Série judaïsme), ISBN 978-2-343-24293-4, EUR 27,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Bruno Saint-Sorny, Chaville

Abel Lamauvinière publie ici un »travail universitaire« soutenu en juin 1992, où il essaie de »présenter ce que recouvre être juif à l'époque médiévale à Troyes« (p. 215). Constatant que les juifs sont les grands absents des manuels généraux sur le Moyen Âge occidental et que les études les concernant sont souvent ethnocentrées, il tente de brosser un tableau général en mobilisant toutes les sources disponibles, juives et chrétiennes, hébraïques, latines et françaises, textes, plans et images, et dans l'ensemble, il y réussit. Après un bref aperçu sur le haut Moyen Âge, il part du XI^e siècle, marqué par l'œuvre du célèbre Rachi, pour terminer au XIV^e siècle avec l'expulsion définitive de 1394.

Dans la première partie sur la »genèse de la communauté troyenne« (p. 15–72), l'auteur exploite la toponymie et un plan moderne (annexe 1, p. 239) pour tracer une »localisation dans la ville troyenne« (p. 19) en deux temps: dans l'antique cité, la »Juiverie« (à ne pas confondre avec un ghetto p. 22, n. 25); nouvelle implantation (1315), après une première expulsion (1305), dans l'extension médiévale de la vieille ville (plan en annexe 2). L'auteur localise la première synagogue vers la rue Saint-Frobert tout en contestant la thèse soutenue par Courtalon de deux synagogues en ce lieu, mais doit renoncer à situer les bains (attestés au XII^e siècle) et les boucheries (XI^e siècle; un boucher juif en 1225). Il retrace la »vie cultuelle« (p. 44–47), »religieuse« (p. 47–52) et »communautaire« (p. 52–66); il conteste les méthodes de Baron, Nahon et Ulysse Robert, donnant des estimations démographiques contradictoires, et s'appuie sur quelques recensements locaux de juifs (env. 1247) pour évaluer leur population à Troyes autour de la soixantaine au milieu du siècle (p. 71).

La deuxième partie décrit »les juifs dans le fonctionnement de la vie politique et économique troyenne« (p. 73–154). Elle commence par »les juifs dans le processus féodal« (p. 73–97): le comte a »ses juifs«, représentés par leur »maieur« ou »maître«, comme il a »ses églises« et »ses vassaux«. La protection comtale a pu attirer des juifs expulsés du domaine royal (1182) mais disparaît quand le Capétien devient comte par mariage (1284): en 1288, treize juifs sont brûlés à Troyes. La proximité des dates est frappante: pour l'auteur, la société féodale voit un prince protéger »ses juifs« tandis que la »centralisation monarchique« détériore »le statut juridique des juifs troyens« (p. 128–154). Ceux-ci avaient toute leur »place dans la vie économique« (p. 97–128): »activités agro-pastorales« (propriétaires de vignes, de prairies, de train de labour), artisanat (cordonnier, drapier) et même salariat; ils ont



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

participé aux foires de Champagne dès l'origine; mais les sources renseignent surtout leurs »activités bancaires« (p. 106–122), avec des taux usuraires pouvant atteindre 100%. Comme chez les chrétiens, la cellule sociale de base est la famille; mais l'existence de sceaux *in quo sigillabuntur litteras judaorum* en 1222 semble à l'auteur attester une ghilde, encadrée par le pouvoir.

La troisième partie sur »le rayonnement spirituel et religieux du judaïsme troyen« (p. 155–214) commence naturellement par Rachi et ses successeurs, les tossafistes (p. 155–180). Sous le titre mal approprié de »pensée scientifique brillante« (p. 180–195), l'auteur évoque les écoles juives, trois synodes rabbiniques (le premier réunit environ 150 rabbins à Troyes avant 1160, probablement à l'occasion des foires), mais aussi la poésie et la médecine. Le »rayonnement entravé par les conflits religieux« (p. 195–214) s'ouvre sur un réquisitoire contre les franciscains et les dominicains. La rouelle et le bonnet cylindrique caractérisent les juifs sur les vitraux (p. 201–203) de la cathédrale Saint-Pierre de Troyes (années 1220) et de la collégiale Saint-Urbain (années 1270), mais restent absents des enluminures bibliques des XII^e siècle et XIII^e siècle. En revanche, l'auteur les montre sur celles d'une »Bible historique« du XIV^e siècle (analyse p. 203–205 et images p. 250–251). Il termine par »l'autodafé de 1288« (p. 207–214): les sources comptables pour 1288 donnent les noms de deux juifs »justiciés«, »Haquin Chastellein« et »Hagin de Chaoursse«, ce qui accrédite la *sélicha* (complainte hébraïque) composée à la fin du XIII^e siècle par le rabbin lorrain Jacob ben Juda (texte en annexe 8, p. 247–249) et qui nomme onze autres condamnés.

Un glossaire (p. 219–220), une bibliographie (p. 228–233) qu'il aurait fallu distinguer des sources (p. 223–228), une chronologie synoptique (p. 234–237), des annexes (p. 239–251) et un index des noms propres et des termes hébraïques (p. 253–257) complètent l'ouvrage.

L'on regrettera un style souvent alambiqué et diverses scories¹, des préjugés désuets sur le Moyen Âge (hygiène rare favorisant la peste noire p. 193, interdiction de la dissection par l'Église romaine empêchant le progrès médical p. 194). Si l'on peut comprendre la sympathie de l'auteur pour les juifs médiévaux, l'antichléricisme affleure trop souvent (p. 190, 216). Parler de »centralisation monarchique générale« (p. 60) dès Philippe le Bel est anachronique; la notion de »société très chrétienne« (p. 215) serait à nuancer quand on sait qu'une soixantaine d'évêques a été assassinés dans la France capétienne².

¹ *Die veneris post Pascha*, traduit par »le jour après la Pâque vénérée« (p. 111, n. 223). Références obsolètes quant aux sources sur le haut Moyen Âge (Baret, Guizot).

² Myriam Soria Audebert, *La crosse brisée, Des évêques agressés dans une Église en conflits* (royaume de France, fin X^e–début XIII^e siècle), Turnhout 2005.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

L’auteur a une vision contestable du haut Moyen Âge. Comme l’indiquent les titres (p. 15): I. »Une population en voie de sédentarisation«, 1. »Des courants migratoires«, il souscrit à la thèse, en fait dépourvue de fondement, d’une origine extra-européenne des juifs d’Europe. Tenir les juifs européens pour des Européens convertis au judaïsme³, tout comme les chrétiens européens sont des Européens convertis au christianisme, expliquerait bien mieux l’inclusion, dans la société chrétienne de l’an mil, de juifs pratiquant les mêmes métiers que leurs voisins chrétiens et échangeant des cadeaux avec eux (p. 46). En outre, le régime dit de la personnalité des lois faisait coexister dans l’Empire carolingien une bonne douzaine de droits différents: être juif dans un tel monde ne devait pas être bien différent qu’être franc, saxon, bourguignon ou goth. L’arrivée du Talmud (au Xe siècle: curieusement, l’auteur semble convaincu que les juifs occidentaux l’auraient toujours connu) n’a pu qu’imprimer chez ceux-ci un certain séparatisme au moment même où la société féodale fusionnait le droit de la plupart des chrétiens en coutumes territoriales: deux phénomènes antithétiques introduisant entre les deux communautés une faille qui ne pouvait que se creuser.

Cela dit, Abel Lemaître peint néanmoins un portrait intéressant et complet de cette communauté juive de Troyes et de Champagne au Moyen Âge.

³ Shlomo Sand, *Comment le peuple juif fut inventé*, Paris 2008, notamment le chapitre III »L’invention de l’Exil. Prosélytisme et conversion«, p. 181–266.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l’Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Fiorella Magnano (ed.), Boethius. On Topical Differences. A Commentary, Turnhout (Brepols), Rome, Barcelona (Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales) 2017, 400 p., 67 tabl. (Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales. Textes et Études du Moyen Âge, 89), ISBN 978-2-503-57931-3, EUR 59,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Marco Mostert, Utrecht

The »De topicis differentiis« of Boethius (c. 480–524) was this author's last work on dialectic. It was written before 522, in four books, just before he was incarcerated and wrote his best work, »De consolacione philosophiae«. The »De topicis differentiis« has been edited by D. Z. Nikitas in 1990¹. By the time this edition came out, there was already in existence an English translation by E. Stump (Ithaca, London 1978, 2nd edn. 1989), which was based on the old edition in the »Patrologia Latina«. In 2014, the Italian version of the present monograph appeared². The English translation has an Introduction on pages IX–XCIV, which is followed by a Commentary of Boethius' work of 324 pages, plus an Appendix of 67 diagrams (p. 325–364), a Bibliography and Indices. Different from the Italian original, the English translation has as a subtitle »A Commentary«, and indeed the commentary makes up most of the translation.

The Introduction starts with the aim of the work: to provide a method for arriving at answers to all questions by using *tópoi*. Boethius can be shown to have looked for a way of reconciling Aristotle's point of view on *tópoi* with that of Cicero. Boethius had dealt with this topic of dialectics before, having written a commentary on Cicero's »Topica«. He came back to it with »De topicis differentiis«. In Book I, he starts with providing »a compendium of basic knowledge a student must possess in order to embark on the study of this discipline« (p. XVI). Book II introduces the subject of argumentation, using Themistios (c. 317–388), the author of a commentary on Aristotle; Book III introduces Cicero's division of *loci*; and Book IV deals with the place of *loci* in rhetoric. The rest of Magnano's Introduction deals mainly with Boethius' sources for the ideas he took from Themistios and Cicero.

In the Commentary on Boethius' »De topicis differentiis«, the author puts Nikitas' edition to its full use. She quotes the text in



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Dimitrios Z. Nikitas, Boethius. De Topicis differentiis und die byzantinische Rezeption dieses Werkes, Athens, Paris, Brussels 1990 (Corpus Philosophorum Medii Aevi. Philosophi Byzantini, 5).

² Fiorella Magnano (ed.), Il »De topicis differentiis« di Severino Boezio, Palermo 2014 (Machina Philosophorum, 41).

extenso, most often without giving a translation, and if Stump's translation is used, it is accompanied by a reference to the edition in the »Patrologia Latina«, without any comparison being made of that edition with Nikitas' critical edition. The commentary is more often than not reduced to a very short summary of Boethius' text, which is interrupted by lengthy quotations, either in the text or in the footnotes. The commentary of Cicero's »Topica« is similarly used in the original. Greek texts, however, are quoted solely in English translation. This begs the question for which audience this book has been written. Clearly, without a solid knowledge of Latin it is impossible to follow the argument. The English translation of Boethius' text is made after an outdated text. It would seem that, provided one's Latin is up to it, simply using Nikitas' edition might be preferable to using the Commentary provided by Magnano. And if one's Greek is up to it, using an edition of the Greek text of Aristotle or Themistios might lead to a better understanding of Boethius as well.

The Introduction pays some attention to the reception of Boethius' text. This is limited, however, to the »literary success« of the text, i. e. the list of later authors who refer to »De topicis differentiis« or who actually used the text. Also, the editio princeps (of 1491 or 1492) is mentioned (p. XCIV), and there are also, for the (early) modern age, the references by Pater Ramus, Leibniz and Alexander Gottlieb Baumgarten (1714–1762). Not a single mention, however, is made of the medieval manuscripts of the text which must have circulated so that those medieval authors who are mentioned were able to read it. This is a curious omission, as in Medieval Studies generally the value of the manuscript transmission of texts is by now acknowledged, if one is to evaluate the impact of a text, to be at least as important as the list of authors who knew a particular text. In this book, manuscripts are not mentioned. There is not even an acknowledgement of the manuscripts that must have formed the basis of Nikitas' critical edition. It is as if the author is merely interested in the text that resulted from the study of the manuscripts, almost as if the individual manuscripts' usefulness ended with the role they played in the reconstruction of Boethius' text. In other branches of Medieval Studies this would no longer be accepted.

This monograph was published originally in Italian. In the translation some traces of the original language have been left, such as the use of Italian »Ivi« where English usage would have suggested »Ibid.«. On occasion, quotations from Italian scholars are left without English translation as well. This leaves one again with the question, who could benefit from a monograph such as this. Knowledge of Latin (and preferably of Greek as well) is a prerequisite for understanding the Commentary. And a grounding in dialectic will not come amiss either. We have to remember that the aim of Boethius' work was, according to Fiorella Magnano, to explain how the use of *tópoi* could provide answers to all kinds of questions, and that Boethius started Book I with an explanation of the fundamental elements of logic. For modern readers, help might have been provided by translations of all quotations (with



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

the originals being given in the footnotes), and by providing translations also of all technical terms. As an alternative, an edition with facing English translation might have been useful, with the actual commentary referring to the translation. That would obviously have meant much extra work for the author; but it would have rendered this monograph much more useful to the average medievalist interested in the history of dialectic and rhetoric.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.4.92116](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92116)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Francesco Massetti (Hg.), Un vescovo imperiale sulla cattedra di Pietro. Il pontificato di Leone IX (1049–1054) tra »regnum« e »sacerdotium«, Mailand (Vita e Pensiero) 2021, 257 p. (Ordines, 12), ISBN 978-88-343-4234-3, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Étienne Doublier, Köln

In den letzten beiden Jahrzehnten ist der Pontifikat Leos IX. (1049–1054) zunehmend in den Mittelpunkt des Forschungsinteresses gerückt. 2002 veröffentlichte Rudolf Schieffer einen einschlägigen Beitrag, der in der Amtszeit des ehemaligen Bischofs von Toul einen Wendepunkt in der Geschichte des Papsttums sah, da sich erst ab 1049 die reaktive Haltung des apostolischen Stuhls zu einem aktiven Regierungsstil entwickelt habe¹. 2006 erschien ein von Georges Bischoff und Benoît-Michel Tock herausgegebene Tagungsband, der sich verschiedenen Aspekten der historischen Person Brunos von Egisheim-Dagsburg bzw. Leos IX. widmete, dabei aber einen deutlichen Fokus auf sein Wirken und Nachwirken im Elsass und in Oberlothringen setzte². Die Bedeutung dieses Pontifikats für die Papstgeschichte wurde auch in zwei 2008 und 2012 veröffentlichten, von Jochen Johrendt und Harald Müller herausgegebenen Sammelwerken über Rom und die Regionen gebührend betont, denn erst unter diesem Papst sollen herkömmliche päpstliche Ansprüche einen Weg zur nachhaltigen Verwirklichung gefunden haben³. Mit Karl Augustin Frechs Publikation der Papstregesten für die Jahre 1046–1058 verfügen wir abschließend seit 2011 über ein grundlegendes Arbeitsmittel zur Untersuchung Leos IX. und seines Pontifikats⁴.

Der vorliegende, auf eine Wuppertaler Tagung von 2018 zurückgehende Sammelband baut auf den genannten Studien auf, bietet jedoch durch die Berücksichtigung von bisher

¹ Rudolf Schieffer, Motu proprio. Über die papstgeschichtliche Wende im 11. Jahrhundert, in: Historisches Jahrbuch 122 (2002), S. 27–41.

² Georges Bischoff, Benoît-Michel Tock (Hg.), Léon IX et son temps, Turnhout 2006 (ARTEM. Atelier de recherche sur les textes médiévaux, 8).

³ Jochen Johrendt, Harald Müller (Hg.), Römische Zentrum und kirchliche Peripherie. Das universale Papsttum als Bezugspunkt der Kirchen von den Reformpäpsten bis zu Innozenz III., Berlin, New York 2008 (Neue Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften zu Göttingen, Philologisch-Historische Klasse. Neue Folge, 2); dies. (Hg.), Rom und die Regionen. Studien zur Homogenisierung der lateinischen Kirche im Hochmittelalter, Berlin, Boston 2012 (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Philologisch-Historische Klasse. Neue Folge, 19).

⁴ J. F. Böhmer, Regesta Imperii III. Salisches Haus 1024–1125. 5. Abt. Papstregesten 1024–1058. 2. Lfg. 1046–1058. Bearb. von Karl Augustin Frech, Köln, Weimar, Wien 2011.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

vernachlässigten Themen eine sinnvolle Ergänzung und zeichnet sich durch eigene durchaus originelle Akzentsetzungen aus. Der einleitende Beitrag des Herausgebers Francesco Massetti (S. 13–44) resümiert die Ergebnisse einer sich im Druck befindenden Dissertation. Hier geht Massetti von einem umfassenden, auf Petrus zentrierten ekklesiologischen Programm Leos IX. aus, das unter gezielter Inanspruchnahme des Kirchenrechts zwischen 1049 und 1054 in einer Reihe von Reformmaßnahmen und Grundsatzentscheidungen zur Anwendung gekommen sei. Massetti hebt insbesondere die Synodaltätigkeit, die vielen Reisen und die damit verbundenen Weihen und Konsekrationen, die Territorialpolitik in Mittel- und Unteritalien sowie die folgenschwere Positionierung Leos IX. im Rahmen der Streitigkeiten mit der afrikanischen und griechischen Kirche hervor.

Die beiden Beiträge der ersten Sektion sind der Tätigkeit Brunos als Bischof von Toul gewidmet. Pieter Bytтеbier macht plausibel, dass die vom künftigen Papst erlernte und gepflegte bischöfliche Führungskultur (*episcopal leadership*) maßgeblichen Einfluss auf seine spätere Amtsführung als Oberhaupt der lateinischen Kirche hatte (S. 47–68). Ian Patrick McDole geht auf die in den 1030er-Jahren entstandene »Vita Gerardi episcopi Tullensis«, die Lebensbeschreibung von Brunos Vorgänger, sowie auf die noch zu Brunos Lebzeiten begonnene »Vita Leonis« ein und unterstreicht das in beiden Texten mit idealen Zügen gefärbte Verhältnis zwischen Bischof und Mönchtum (S. 69–86).

Die zweite Sektion behandelt die Beziehungen zwischen Leo IX. und dem nordalpinen Reich. Hannes Engl arbeitet eine Kontinuität zwischen der Klosterpolitik des Papstes und der bischöflichen Förderung von Eigenklöstern heraus und betont zugleich die im monastischen Bereich feststellbare langfristige Wirkung der Präsenz Leos IX. in Oberlothringen (S. 89–106). Einen Wendecharakter spricht dem Pontifikat Leos IX. Matthias Schrörs Beitrag über den elsässischen Papst und die rheinischen Metropolen zu, denn erst ab dieser Zeit sei es zu einer Intensivierung der Beziehungen zwischen Trier, Köln und Mainz einerseits und dem apostolischen Stuhl andererseits gekommen, wobei der Papst bei Rangstreitigkeiten zwischen den Erzbischöfen zunehmend als richterliche Instanz in Anspruch genommen worden sei (S. 107–145). Das Verhältnis zwischen Leo IX. und Kaiser Heinrich III. ist Gegenstand des Beitrags von Timo Bollen, der eine schrittweise Verschlechterung der Beziehungen konstatiert, die schließlich in der fehlenden militärischen Unterstützung des Saliers anlässlich des Normannenfeldzugs des Papstes kulminierte (S. 147–183). Die unmittelbare Entourage Leos IX. fasst Nicolangelo D'Acunzio in den Blick und plädiert dabei aufgrund der dort vorkommenden sozialen Dynamiken sowie des ansetzenden Prozesses der »Imperialisierung« der römischen Kirche für eine Charakterisierung dieser Entourage eher als Hof denn als Kurie (S. 185–194).

Der Aufsatz von Umberto Longo, der die der italienischen Halbinsel gewidmete Sektion eröffnet, untersucht die Klosterpolitik Leos IX.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

in Mittelitalien und stellt eine kontingenz- und situationsgeleitete Wirkungsweise des Papstes fest, der weit davon entfernt war, nordalpine Ansätze auf einen anderen geografischen und politischen Raum zu übertragen (S. 197–208). Corrado Zedda behandelt zwei nicht unproblematische Quellen – eine kopiaal überlieferte Urkunde Leos IX. für Nonantola und den Bericht »De inventione et translatione sanguinis Domini« – und stellt auf deren Grundlage einige aus Sicht des Rezensenten nicht uneingeschränkt überzeugende Hypothesen bezüglich der Beziehungen zwischen Leo IX. und Bonifaz von Canossa auf (S. 209–224).

Der Ekklesiologie Leos IX. ist die vierte und letzte Sektion des Bandes gewidmet. Das Besondere an der Auffassung Leos IX. der päpstlichen Nichtjudizierbarkeit sieht Sabrina Blank darin, dass diese – wohl in Anlehnung an Papstbriefe des 9. Jahrhunderts – als Konsequenz des Jurisdiktionsprimats ausgelegt wurde (S. 227–241). Leos Ekklesiologie wird zu guter Letzt im Aufsatz von Valerio Polidori lediglich *ex negativo* greifbar, denn hier werden hauptsächlich die vom Patriarchen Petrus III. von Antiochien an den Papst gerichteten Briefe analysiert, aus denen eine traditionsgebundene und zugleich ökumenische Perspektive hervorgegangen sei.

Am Ende bleibt festzuhalten, dass es dem Herausgeber und den Autorinnen und Autoren durchaus gelungen ist, trotz der Fülle an Publikationen der letzten Jahrzehnte neue Blicke auf Leo IX. und dessen Pontifikat zu werfen. Obwohl einige der veröffentlichten Studien an anderen Orten und in anderen Sprachen bereits erschienen waren, sind sie jetzt in einem sinnvoll gebündelten Zusammenhang zugänglich. Vor allem Massettis These einer umfassenden ekklesiologischen Konzeption, welche die praktische Tätigkeit des Papstes wesentlich bestimmt habe, erweist sich als anregend und wird auf Basis seiner sich im Druck befindenden Monografie näher zu diskutieren sein.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92118](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92118)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Kathryn Maude, Addressing Women in Early Medieval Religious Texts, Woodbridge (The Boydell Press) 2021, XIV–208 p. (Gender in the Middle Ages, 18), ISBN 978-1-84384-596-6, GBP 60,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Eva-Maria Cersovsky, Köln

Kathryn Maude hat es sich in ihrem ersten Buch zum Ziel gesetzt, die Rolle von Frauen als Teil der literarischen Kulturen Englands und Schottlands zwischen ca. 990 und 1160 auf Basis solcher Texte zu analysieren, die sich an ein weibliches Publikum richteten. In mehreren Fallstudien untersucht sie altenglische und lateinische Quellen religiös-didaktischen Charakters, die sich direkt oder indirekt an Frauen – darunter Laiinnen, Reklusinnen oder Nonnen – wandten, indem sie beispielhaft weibliches Verhalten darstellten und Formen der Ansprache auf Erzählebene integrierten.

In der Einleitung verortet Maude ihr Buch im Kontext aktueller geschlechterhistorischer Ansätze zu »women's literary culture« (S. 3–6), die die Vielfalt der Beteiligung von Frauen an der Produktion von Schriftlichkeit über die Tätigkeit als Autorin hinaus unterstreichen. Die Praxis des Adressierens habe die Entstehung und die Form von Texten beeinflusst, so Maude, und sei als »intimer Akt« (S. 2) zu verstehen: Ein männlicher Schreiber entwickle »intimes Wissen« über Leben und Wünsche seines intendierten Publikums, stelle so eine Beziehung zu einer oder mehreren, ihm bekannten oder unbekannten Adressatinnen her und versuche damit, Einfluss auf die Gestaltung ihres Lebens zu nehmen.

Es folgen vier sowohl chronologisch als auch thematisch angelegte Kapitel, die unterschiedliche Quellen, Personen und Beziehungskonstellationen behandeln. Der analytische Fokus liegt dabei stets auf einer sorgfältigen Untersuchung der gewählten Bezeichnungen für einzelne Personen oder Gruppen sowie den genutzten Personal- und Possessivpronomen als Markierungen direkter Ansprache. Auf dieser Basis arbeitet Maude den Grad heraus, in dem Frauen in die Texte einbezogen wurden, und legt die Arten und Weisen der Inklusion bzw. Exklusion aus der christlichen Gemeinschaft offen, die von dem jeweiligen Autor adressiert und imaginiert wurde. Mit Blick auf Schreibaufträge, Überlieferungskontexte, Abschriften oder Ergänzungen in den Handschriften wird außerdem punktuell diskutiert, welche Reaktionen die Adressatinnen und andere Frauen auf diese Texte zeigten oder welche Beziehungen sie zu ihnen besessen haben könnten.

Die erste Fallstudie fokussiert altenglische Predigten aus dem späten 10. Jahrhundert, die an ein gemischtes Publikum aus Mönchen, Laien und Laiinnen gerichtet waren. Maude arbeitet heraus, dass vor allem die Predigten des Ælfric meist Männer



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

als »generic Christian listener« (S. 15) ansprachen. Die wenigen Momente, in denen Frauen direkt adressiert wurden, seien sehr allgemein gehalten und zeugten von wenig Kenntnis über oder Interesse an weiblichen Lebensumständen. Genau diese Texte seien jedoch abgeschrieben und verbreitet worden, sodass in der Gattung »Predigt« bis in das 12. Jahrhundert ein stark maskulines Modell christlicher Identität dominiert habe. Frauen hätten daher andere Textformen finden müssen, in denen ihre Erfahrungen als Christinnen thematisiert wurden.

Im Mittelpunkt des zweiten Kapitels stehen mit dem »Liber confortatorius« des Goscelin von Saint-Bertin (um 1080) und »De institutione inclusarum« des Ælred von Rievaulx (zwischen 1160 und 1162) Anleitungen für Reklusinnen. Beide Autoren richteten ihre Instruktionen an ihnen gut bekannte Frauen, doch Maude zeigt, dass sie unterschiedliche Strategien des Adressierens nutzten: Während Goscelin die Reklusin Eve monologisch dazu aufgefordert habe, ihr Leben konsequent an seinen Ratschlägen auszurichten, indem sie sich seine stetige Anwesenheit in ihrer Zelle vorstelle, habe Ælred seine als Reklusin lebende Schwester dialogisch als »fellow spiritual director« (S. 75) angesprochen, welche seine Ratschläge – auch bezüglich ihrer eigenen Anleitung jüngerer Frauen – selbständig habe befolgen oder verwerfen können. Die deutlich weitere Verbreitung des Werks Ælreds in Form von Abschriften und Übersetzungen bis in das 15. Jahrhundert spreche für seine Attraktivität bei Reklusinnen. Besonders dieses Kapitel beweist das Potenzial von Maudes Ansatz, denn sie gelangt überzeugend zu einer anderen Einschätzung als die bisherige Forschung, die die Schrift des Goscelin überwiegend als inklusiv und die des Ælred als misogyn bewertet.

Die Viten der Christina von Markyate und der Margaret von Schottland sind Gegenstände der dritten Fallstudie. Maude analysiert an ihrem Beispiel die Darstellung spiritueller Beziehungen zwischen männlichem Vertrauten und frommer Frau, indem sie danach fragt, wie diese Intimität konstruiert sowie in Bezug auf die Adressatinnen und Adressaten der Werke genutzt wurde. Turgot, der die Vita Margarets als ihr Beichtvater nach ihrem Tod verfasste (zwischen 1100 und 1107), adressierte das Werk an deren Tochter Matilda, die die Vita in Auftrag gegeben hatte und sie später womöglich als Anleitung gebrauchte. Der Autor habe seine intime Beziehung zu Margaret in der Vita genutzt, um diese als tugendhaftes Vorbild zu stilisieren, Matilda so ein exemplarisches Königinnen-Modell zu bieten und sie von einer Identifikation mit Margaret als Mutter wegzubewegen. Die Mutter-Tochter-Beziehung erhalte deshalb in der Vita im Vergleich zum Verhältnis zwischen Beichtvater und frommer Frau wenig Raum. Als ein Mönch von St Albans in den 1130er oder 1140er Jahren die Vita der Christina von Markyate verfasste, lebte diese noch. Maude zeigt, dass sich die Vita direkt an deren Auftraggeber, Abt Geoffrey, richtete, doch durch die Darstellung göttlicher Stimmen in Christinas Visionen zugleich diese selbst angesprochen worden sei. Christina sei durch die Visionen Autorität zugesprochen worden, um Ratschläge an Geoffrey weiterzugeben. Beide sollten



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

so Regeln für eine angemessene Beziehung zueinander erhalten, schließt die Autorin. Ob dies auch den Wünschen Christinas entsprach, sei jedoch unklar.

In Kapitel 4 werden hagiografische Werke des Goscelin von Saint-Bertin für die Abteien von Wilton und Barking behandelt, die von deren weiblichen Gemeinschaften zwischen 1080 und 1100 in Auftrag gegeben wurden. Goscelin sprach in seinen Prologen jedoch nicht die Auftraggeberinnen direkt an, sondern die nach der normannischen Eroberung neu ins Amt berufenen Bischöfe, denen er die weiblichen Heiligen der beiden Gemeinschaften anempfahl. Auch wenn dies den Nonnen zwecks Patronage der Bischöfe nutzen sollte, habe die fehlende Ansprache sie als Randfiguren wirken lassen. Innerhalb der Texte, so legt es Maude dar, finden sich allerdings mehrfach, besonders im Kontext von Visionen, direkte Ansprachen zwischen Nonnen und Heiligen. So entstehe auf Erzählebene eine weibliche Gemeinschaft, die männlich-kirchliche Autorität für Entscheidungen innerhalb ihrer monastischen *familia*, etwa bezüglich der Wahl einer Äbtissin oder des Baus einer Kirche, nicht benötige. Am Beispiel der Legende und des Translationsberichts der Edith von Wilton zeigt Maude, dass dies vor allem für diejenigen Handschriften galt, die für die weiblichen Gemeinschaften und nicht die Bischöfe gedacht waren.

Am Ende des Buchs steht ein Fazit, das mit einer kurzen Analyse der für ein gemischtes Publikum aus Mönchen und Nonnen gedachten Predigt »De natali Domini« einsteigt, die eine Nonne in Winchester im frühen 12. Jahrhundert kopierte. Die Abschrift von Texten, die Beauftragung von Werken und die engen Beziehungen zu männlichen Vertrauten seien Ausdruck für den Wunsch von Frauen nach direkter Ansprache und echter Anerkennung ihres religiösen Lebens sowie Beleg für ihr Interesse an solchen Texten, die diese Wünsche einlösten, fasst Maude plausibel, aber wohl weniger überraschend zusammen. Anders als noch in der Einleitung des Buches angerissen (S. 3), versucht die Autorin hier nicht, Urteile darüber zu fällen, welche Vorschläge zur Lebensgestaltung die Frauen zu befolgen versuchten. Denn wie sie richtig feststellt, lässt sich nur in wenigen Fällen sicher belegen, dass Frauen die untersuchten Texte nutzten, ab- oder umschrieben.

Sowohl in der Bibliografie als auch in den Fußnoten fällt leider auf: Maude scheint die Handschriften der von ihr untersuchten Texte nicht oder kaum selbst konsultiert zu haben. Sie bezieht sich daher auch bezüglich ihrer Argumentationen zu Abschriften, Marginalien oder Ergänzungen auf die Editionen oder Ergebnisse anderer Historikerinnen und Historiker (z. B. S. 25f., 48, 85, 143, 169). Gleichwohl gelingt es ihr insbesondere durch den umsichtigen Quellenvergleich, verschiedenste Frauen in ihren Funktionen als Adressatinnen, Leserinnen, Zuhörerinnen oder Auftraggeberinnen religiöser Texte zwischen dem 10. und 12. Jahrhundert differenziert sichtbar zu machen. Insgesamt trägt das Buch zu einem besseren Verständnis des breiten Spektrums der Strategien bei, die zur Vermittlung und Rahmung der Möglichkeiten weiblichen religiösen



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Lebens genutzt wurden, und regt außerdem Fragen dazu an, welchen Anteil die adressierten Frauen selbst an diesen gehabt haben könnten.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92119](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92119)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Yossi Maurey, Liturgy and Sequences of the Sainte-Chapelle. Music, Relics, and Sacral Kingship in Thirteenth-Century France, Turnhout (Brepols) 2021, 252 p., 4 col. fig., 21 musical examples, 27 b/w tab. (Cultural Encounters in Late Antiquity and the Middle Ages [CELAMA], 35), ISBN 978-2-503-59105-6, EUR 80,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Kristin Hoefener, Lissabon

Das vorliegende Buch ist bereits Yossi Maureys viertes über Heiligenoffizien und spezifische liturgische Feste. Die vorherigen Werke befassten sich mit dem Martinskult (»Medieval Music, Legend and the Cult of St. Martin«, 2014), mit dem Kult des heiligen Bischofs Gatianus von Tours sowie mit dem Offizium und der Messe zu Ehren der Dornenkrone (beide in der Reihe »Historiae«)¹. Maureys Forschungen zum Thema des vorliegenden Bands sind Teil eines größeren Forschungsprojekts der Universität Tours zu den Saintes-Chapelles², wobei er sich ausschließlich auf die liturgischen Quellen der Sainte-Chapelle in Paris, und hier vor allem auf spezifische Lesungen und Sequenzen zu den Festen der Dornenkrone konzentriert. Damit ist das Buch sicherlich als ergänzendes Werk zu Maureys Edition in der »Historiae«-Reihe zu werten. Auch wenn ausgewählte Sequenzen bereits von Rebecca Baltzer, Karen Gould und Alyce Jordan besprochen wurden³, das gesamte Sequenzkorpus der Feste der Dornenkrone wird nun erstmalig in diesem Band unter textlichen und musikwissenschaftlichen Aspekten untersucht. Wie bereits im Titel angekündigt, versteht Maurey die Sequenzen als Gedenktex-te der Reliquien und ihre sprachlich-musikalischen Aspekte als Demonstration des französischen sakralen Königtums und folgt

¹ Yossi Maurey, *Historia Sancti Gatiani, Episcopi Turonensis*. Wissenschaftliche Abhandlungen, Lions Bay 2014 (Musicological Studies, LXV/23); ders., *The Dominican Mass and Office for the Crown of Thorns*, Lions Bay 2019 (Musicological Studies, LXV/29).

² Im Rahmen des von der französischen Agence nationale de la recherche geförderten Projektes »Musique et musiciens dans les Saintes-Chapelles, XIII^e–XVIII^e siècles«.

³ Rebecca Baltzer, *Notre-Dame and the Challenge of the Sainte-Chapelle in Thirteenth-Century Paris*, in: Daniel J. DiCenso, Rebecca Maloy (Hg.), *Chant, Liturgy, and the Inheritance of Rome*, London 2017 (Henry Bradshaw Society Subsidia, 3), S. 489–523; Karen Gould, *The Sequences De Sanctis Reliquiis as Sainte-Chapelle Inventories*, in: *Medieval Studies* 43 (1981), S. 315–341; Alyce A. Jordan, *Stained Glass and the Liturgy: Performing Sacral Kingship in Capetian France*, in: Colum Hourihane (Hg.), *Objects, Images, and the Word: Art in the Service of the Liturgy*, Princeton 2003 (Index of Christian Art occasional papers, 6).



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

damit Meredith Cohens Interpretation des liturgischen Programms der Sainte-Chapelle⁴.

Das Buch ist zweiteilig und untersucht zwei unterschiedliche Feste zu Ehren der Dornenkrone: das Hauptfest vom 11. August (S. 29–99) sowie das Fest des Empfangs der Reliquien vom 30. September (S. 101–153). Insgesamt acht Appendizes dokumentieren ausführlich die unterschiedlichen Quellen, Listen mit Sequenzen sowie die »Historia susceptionis coronae spinis« (mit englischer Übersetzung) und die überlieferten Lesungen des Reliquienfestes.

In der Einführung (S. 15–28) beginnt Maurey mit seiner programmatischen Definition des Reliquienbegriffs als »cornerstones of devotion, of community building, and of personal and institutional identity« und damit als »activating force«. Danach widmet er sich der Geschichte der Verehrung der Dornenkrone Christi und der zu Ehren der Reliquien errichteten Sainte-Chapelle im Frankreich Ludwigs des Heiligen. Er skizziert den Weg der Reliquien von Jerusalem über Konstantinopel (zwischen 958 und 985), wo sie in der eigens errichteten Pharos-Kirche aufbewahrt wurden und – nach einer zwischenzeitlichen Akquise durch Venezianer zu Beginn des 13. Jahrhunderts – über Venedig nach Frankreich gelangten. Von den Venezianern wurden die Reliquien über dominikanische Mittelsmänner im Jahr 1238 für König Ludwig IX. erworben. Nach einer weiteren Zwischenstation in Nordfrankreich, in Villeneuve-l'Archevesque, ließ der französische König in Anlehnung an die Santa Capella in Konstantinopel unweit der Pariser Kathedrale Notre-Dame und des Königspalastes eine neue Kapelle für die Reliquien der Dornenkrone errichten, die 1248 geweiht wurde.

Der erste Teil (S. 29–99) beginnt mit der Präsentation der später im Appendix Nr. 7 vollständig edierten und ins Englische übersetzten »Historia« der Translation der Dornenkrone bis nach Frankreich. Der Erzbischof von Sens Gautier Cornut verfasste den Text im Auftrag König Ludwigs bereits während der Wartezeit der Reliquien in Villeneuve-l'Archevesque, bevor er 1241 starb. Der Bericht endet mit der Beschreibung, wie Ludwig die Reliquien persönlich nach Paris begleitet (siehe Edition S. 209). Die älteste liturgische Quelle, die die Messe und das Offizium der Dornenkrone überliefert, ist Brüssel KBR ms. IV 472 (<https://opac.kbr.be/LIBRARY/doc/SYRACUSE/17937927>); sie entstand in der Zeit unmittelbar nach der Weihe der Sainte-Chapelle⁵. Maurey konzentriert sich auf die zehn Sequenzen, die nachweislich in Frankreich für das spezifische Fest der Dornenkrone (und die Oktav) in der Sainte-Chapelle komponiert wurden. Für die Texteditionen, die englischen

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92121](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92121)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

⁴ Meredith Cohen, *The Sainte-Chapelle and the Construction of Sacral Monarchy: Royal Architecture in Thirteenth-Century Paris*, Cambridge 2014 (French History, 30/4), S. 167.

⁵ Cecilia M. Gaposchkin (Hg.), *Vexilla Regis Glorie: Liturgy and Relics at the Sainte-Chapelle in the Thirteenth Century*, Paris 2021 (Sources d'histoire médiévale).



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Übersetzungen und die Melodieeditionen werden insgesamt zwölf Quellen berücksichtigt. Zwei Seiten der Sequenzen aus der Handschrift Bari 5 werden im Faksimile in ausgezeichneter Qualität abgebildet. Die Melodieeditionen sind ebenfalls sehr gut lesbar und übersichtlich in Paaren angeordnet. Für die Sequenz »Regis et pontificis« vergleicht Maurey zehn Quellen in synoptischer Form (S. 54–60).

Der zweite Teil (S. 101–159) befasst sich mit dem anderen Fest des Empfangs zusätzlicher Reliquien, das am 30. September begangen wurde. Hierzu verfasste Gérard de Saint-Quentin einen Zyklus lateinischer Lesungen, die der Autor im Appendix Nr. 8 ediert und ins Englische übersetzt hat (S. 210–223). Obwohl die Texte der Messe und einige Offiziengesänge kurz besprochen werden (S. 107–115), konzentriert sich Maurey wieder auf die Sequenzen. Insgesamt zehn Sequenzen in Reimform werden wie im vorigen Teil textlich ediert, ins Englische übersetzt und melodisch transkribiert.

In seinen »Conclusions« (S. 161–170) bekräftigt der Autor noch einmal die tragende Rolle der Reliquien, ihres Aufbewahrungsortes und der liturgischen Feiern für die Konsolidierung der Macht des französischen Königshauses und für die Etablierung von Paris als intellektuellem und geistlichem Zentrum Frankreichs, ebenbürtig Städten wie Jerusalem, Konstantinopel, Rom, Tours und Santiago de Compostela. Es waren unter anderem diese Reliquien, die den Weg bereiteten für die spätere Heiligsprechung König Ludwigs und die Verehrung seiner Reliquien in Saint-Denis und in der Pariser Sainte-Chapelle, wo sein Haupt aufbewahrt wurde.

Auf acht Appendizes in sehr übersichtlichem Layout, tabellarisch für die Quellen und in fortlaufendem Text für die Editionen und Übersetzungen, folgen eine Bibliografie und ein neunseitiger Index, insgesamt ein sehr gelungenes Werk mit viel neuerforschtem Material.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92121](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92121)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Brigitte Maurice-Chabard, Sophie Jugie, Jacques Paviot (dir.), Miroir du prince. 1425–1510. La commande artistique des hauts fonctionnaires à la cour de Bourgogne, Gand (Snoeck) 2021, 256 p., ISBN 978-94-6161-613-5, EUR 35,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Marc Boone, Gand

En 2020 le musée Rolin à Autun et le musée Vivant-Denon à Chalon-sur-Saône ont organisé en partenariat avec le musée du Louvre une exposition dédiée au mécénat artistique des fonctionnaires des ducs Valois de Bourgogne. Par l'origine de l'initiative et des instances qui ont permis que l'exposition (reconnue d'intérêt national) ait lieu, l'accent a été mis bien évidemment sur la partie méridionale des possessions des ducs. Et en effet, le catalogue qui en résulte et qui dépasse de loin le niveau de beaucoup de catalogues qui se limitent souvent à offrir au visiteur un souvenir d'une visite plus ou moins inspirée, se concentre sur l'héritage artistique que les fonctionnaires ducaux ont laissé derrière eux dans le duché (et comté) de Bourgogne. La notion de fonctionnaire ouvre la voie à des interprétations larges ou étroites comme on veut, force est de constater que ce sont les grandes familles souvent impliquées dans la gestion de biens de l'Église qui dominent. Les objets commandés dans un contexte ecclésiastique ont d'ailleurs eu une plus grande chance d'être conservés et de parvenir jusqu'à nous.

Comme on pouvait s'y attendre la qualité des objets d'art (et de leurs reproductions, résultat du travail d'édition de la maison Snoeck à Gand dont la qualité mérite d'être soulignée) a permis de publier un livre qu'on consultera autant pour les illustrations que pour les textes qui les accompagnent. Les collaborateurs qui ont signé les textes et les descriptions des objets sont tellement nombreux qu'il est impossible de les énumérer tous et toutes. Il importe toutefois de mettre en exergue l'apport de Jacques Paviot, auteur de plusieurs considérations générales autour de la cour de Bourgogne et du milieu de ses dignitaires qui ont, à l'instar des ducs et en imitant les investissements des membres de la dynastie, investi à leur tour dans l'art et dans les objets de luxe.

Le catalogue est divisé en quatre parties: servir le prince, à l'image du prince, les réseaux des commanditaires et des artistes, et les artistes et leurs ateliers. La chronologie se limite à en croire le titre du catalogue aux années 1425–1510, ce qui ne coïncide pas avec un principat spécifique mais couvre plus ou moins les règnes des ducs Philippe Le Bon et Charles le Téméraire, mais également, ce qu'il importe de souligner, la période troublée qui a suivi la grande crise provoquée par le décès du duc Charles sur le champ de bataille de Nancy en 1477. La chronologie du catalogue dépasse donc la chronologie traditionnelle qui a tendance à se limiter



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

au terminus de 1477. En prenant soin d'incorporer le retour du duché dans l'escarcelle du roi de France ou, en ce qui concerne les territoires qui n'ont pas connu ce sort, d'évaluer la poursuite de l'aventure »bourguignonne« sous les successeurs et héritiers habsbourgeois des ducs, on a pu évaluer le comportement des hauts fonctionnaires face aux changements de régime.

Si la date du terminus *post quem* n'est pas vraiment justifiée on peut toutefois supposer que le mariage d'Agnès de Bourgogne avec Charles de Bourbon célébré à Autun en août 1425 est à l'origine de ce choix. Tout comme l'accent mis sur les villes d'Autun et Chalon a privilégié l'attention portée au mécénat de véritables dynasties de serviteurs des ducs que furent les Rolin (père et fils) et les Clugny, deux familles originaires d'Autun. Il n'est pas anodin non plus de noter qu'une grande partie du mécénat en Bourgogne proprement dite s'est effectuée dans un contexte ecclésiastique. Si la littérature abondante sur les ducs Valois de Bourgogne se concentre en très grande partie sur leurs principautés septentrionales (Flandre, Brabant, Hainaut, Hollande-Zélande), véritables pépinières de talents artistiques et dotées de réseaux d'artisans spécialisés dans la fabrication d'objets d'apparat et de culte, les commanditaires bourguignons ont jusqu'ici reçu moins d'attention. Un chapitre consacré aux carrières des évêques bourguignons, d'Auxerre, Autun et Langres et plus modestes de Nevers, Mâcon et Chalon-sur-Saône (de la main de Delphine Lannaud) est donc très utile, ne fût-ce pour nuancer et équilibrer la thématique de l'insertion des évêchés dans la construction étatique des ducs, qui met à juste titre l'accent sur les évêchés de Tournai, Arras, Cambrai, Utrecht ou Liège.

Autre chapitre qui a le mérite d'attirer l'attention du monde scientifique sur un aspect moins élaboré de l'histoire bourguignonne: celui qu'Hervé Mouillebouche a consacré aux châteaux et hôtels des serviteurs ducaux. Il démontre à quel point la mainmise sur le territoire se faisait toujours sur base des possessions de places fortes féodales qui parsemaient duché et comté. La carte (p. 78) des forteresses aux mains de Nicolas et Jean Rolin et de Guigone de Salins est à ce titre exemplaire et démontre si besoin en était à quel point le couple Rolin-de Salins était en mesure à la fois d'exercer une pression certaine sur les affaires du duché et d'en tirer des moyens qui leur ont permis d'investir dans une entreprise sociale et culturelle de premier plan que fut (et reste d'ailleurs) l'hospice de Beaune.

Si les différents chapitres et contributions à cette publication méritent l'attention du chercheur qui s'intéresse à l'histoire des ducs Valois, les aspects financiers et économiques des investissements et trains de vie évoqués ici mériteraient une approche plus approfondie. Une remarque similaire peut être formulée concernant les liens artistiques et autres du duché avec les principautés septentrionales dont étaient originaires un nombre non négligeable d'artisans et d'artistes qui ont été mis à l'œuvre dans le duché et comté. Ce lien devient bien évident dans le cas de la célèbre »Nativité« commanditée par le cardinal Jean



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Rolin auprès de Jean Hey, peintre formé dans l'atelier gantois de Hugo Van der Goes, et qui est maintenant l'objet le plus en vue du musée Rolin à Autun.

Comme c'est souvent le cas, la sélection des objets d'art disponibles pour les expositions a déterminé la teneur des notices et descriptions. Nos connaissances concernant les fastes et les investissements des hauts fonctionnaires des ducs à l'œuvre dans les principautés méridionales s'en trouvent sans aucun doute enrichies. Bien que certains aspects, tel le devoir de mémoire et l'importance des fondations funéraires des ducs et l'attachement familial à la mémoire (traité dans une notice de la main d'Alain Marchandise), mettent bien évidemment l'accent sur le rôle de modèle joué par la chartreuse de Champmol, il ne faut pas que cela cache d'autres possibles influences. Ce thème précis aurait également gagné en profondeur en creusant davantage les pratiques et investissements effectués en parallèle ou en modèle – la question reste ouverte – dans les principautés septentrionales.

La dénomination d'«État» pour désigner la construction bourguignonne reste sujet de discussion entre historiens. On constate toutefois que la notion de «Grande principauté de Bourgogne» (proposée par Élodie Lecuppre-Desjardin dans sa monographie «Le royaume inachevé» de 2016) fait une apparition timide au moins dans une des nombreuses préfaces et autres avant-propos de ce catalogue, elle n'est pas anodine car elle reflète à la fois la nature hybride de la construction des ducs Valois et le malaise intellectuel et conceptuel qui plane toujours sur leur œuvre.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.4.92122](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92122)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Fabien Paquet (dir.), Maîtriser le temps et façonner l'histoire. Les historiens normands au Moyen Âge, Caen (Presses universitaires de Caen) 2022, 390 p., ISBN 978-2-38185-164-8, EUR 25,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Élisa Mantiennne, Metz

Cet ouvrage rassemble les actes du colloque »Maîtriser le temps et façonner l'histoire. Les historiens normands au Moyen Âge«, porté par Fabien Paquet et Stéphane Lecouteux. Organisées en trois parties (»La part des auteurs«; »Sources et méthodes: dans la forge des historiens«; »Visions panoramiques«), les dix-sept contributions (dont deux en italien, deux en anglais) témoignent de la vitalité des études sur les mondes normands médiévaux. Elles portent plus particulièrement sur l'écriture de l'histoire, notamment aux XI^e–XII^e siècles et au XV^e siècle, soit les »deux temps forts de la production historiographique normande« (I. Guyot-Bachy, p. 43). Tandis que certains chapitres permettent d'aborder sous un jour nouveau des textes déjà bien étudiés grâce à de nouvelles analyses codicologiques et textuelles, d'autres mettent en valeur des corpus mal connus, souvent faute d'édition satisfaisante.

Au cœur de cet ouvrage, on constate un parti pris définitionnel large des »mondes normands«. La Normandie occupe une place centrale, mais d'autres espaces sont intégrés, témoignage de la capacité de projection d'un territoire et d'hommes dont certains auraient pu arriver jusqu'aux côtes sénégalaises au XIV^e siècle, comme pourrait le suggérer un texte copié au XIX^e siècle et étudié par F. Vieilliard et C. Maneuvrier. En dehors de ce cas particulier, il faut noter la présence des mondes normands méditerranéens dans l'ouvrage: des exemples de la production du Mezzogiorno au XI^e et au XIII^e siècle sont ainsi mis en valeur par A. Tagliente et M. Loffredo. L. Rossi revient quant à lui sur le cas de la principauté d'Antioche au XII^e siècle, à l'histoire politique et institutionnelle riche, mais dont les écrits historiographiques semblent avoir connu une diffusion plus incertaine, ce qui questionne la position de l'Orient normand et de ses historiens dans l'ensemble normand. Plusieurs communications interrogent d'ailleurs la façon dont les auteurs médiévaux voient la place de la Normandie dans des équilibres plus vastes: l'analyse du récit par Benoît de Sainte-Maure de la conquête de la Sicile permet à F. Laurent d'aborder le sujet de la place de la Normandie dans l'ensemble Plantagenêt à la fin du XII^e siècle, tandis que L. Cleaver montre comment la Normandie est représentée, au moyen d'un diagramme, dans les structures de pouvoir européennes au XIII^e siècle.

Pour revenir à l'objet du livre et à son sous-titre, les »historiens normands au Moyen Âge«, on peut se demander quels rapprochements peuvent être proposés entre les auteurs des textes présentés. On rejoint ici une question qui ouvre et ferme le présent volume, à savoir celle de l'existence d'une »école



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

historique normande» (V. Gazeau, p. 359), même si, comme l'écrit F. Paquet dans son avant-propos, »important plutôt les fils que les filiations« (p. 18). Une certaine importance n'en est pas moins accordée dans l'ouvrage aux influences et modèles des historiens normands. Dans son étude des motifs narratifs dans les récits de bataille, Pierre Courroux revient ainsi sur la place du modèle antique et des chansons de geste chez les chroniqueurs normands du XII^e siècle. En dépit de jeux de réécritures, les modèles utilisés ne sont pas toujours caractéristiques d'une écriture normande, d'autres réseaux et sources d'inspiration existent, des débats contemporains sur le calcul du temps qui inspirent Orderic Vital pour son »Histoire ecclésiastique« (C. Rozier) aux réseaux cisterciens dépassant la seule Normandie et dans lesquels circulent les textes (R. Allen). Ces circulations dans le monde normand et au-delà contribuent à expliquer la richesse et la complexité des productions de cette historiographie aux contours mouvants et dont les spécificités restent encore souvent difficiles à saisir.

Cet ouvrage intéressera plus généralement les spécialistes d'historiographie médiévale. D'abord parce que plusieurs chapitres sont des modèles de méthodologie, enquêtant sur les auteurs et leurs objectifs, la date et le contexte de composition, par exemple l'étude par I. Guyot-Bachy de la »Chronique de l'anonyme de Caen«, composée au milieu du XIV^e siècle ou celle de C. Maneuvrier et F. Vieilliard à partir de la copie d'un texte du XVII^e siècle, désormais perdu et peut-être en partie compilé à partir d'un récit médiéval. On suit avec fascination l'exposition de la démarche méthodologique.

De même, une réflexion sur la place des auteurs est menée dans plusieurs textes. P. Bouet cherche ainsi les traces d'intervention de Dudon de Saint-Quentin dans son »Histoire des Normands«, notamment dans l'usage de la prosimétrie. L'analyse des sources et de la construction de la chronique cistercienne de Mortemer permet à O. Burgard d'interroger en contexte cistercien le rapport entre la part »personnelle« du moine composant le texte et le »caractère communautaire de la production« (p. 199). D'autres grandes thématiques des études historiographiques sont ici abordées, à commencer par la réflexion sur les »genres« de l'histoire. Les formes prises par l'écriture de cette dernière et ses usages sont multiples, de l'histoire universelle au diagramme, du traité de bon gouvernement abritant une chronique historique parée de manchettes astrologiques (le »Rosier des guerres« de Pierre Choinet présenté par L. Scordia), aux textes hagiographiques, étudiés par M.-C. Isaïa et L. Trân-Duc.

Enfin, la réflexion sur le métier d'historien lui-même se décline à plusieurs niveaux: en plus de l'intérêt pour les travaux des auteurs médiévaux, le regard porté sur ces derniers par les générations suivantes est discuté, analysé (on verra notamment le texte de B. Pohl sur la construction de la mémoire de Robert de Torigny), et des réflexions sont proposées sur la pratique actuelle des historiens, comme lorsqu'Anne Curry évoque l'utilité des chroniques, révélatrices des »mentalités et perceptions« des



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

contemporains (p. 110), même lorsque les documents d'archives suffisent pour reconstituer les faits.

L'ouvrage atteint son but, en mettant en valeur toute la richesse de l'historiographie médiévale normande. Plusieurs contributions rendent compte de projets de recherche ou d'édition, et l'ensemble s'inscrit dans la continuité de rencontres consacrées à l'historiographie normande dans lesquelles le CRAHAM et l'Université de Caen Normandie jouent un rôle moteur depuis des années. Il s'agit en définitive d'un ouvrage important, témoin du dynamisme de la recherche sur l'écriture de l'histoire dans les mondes normands, et au-delà.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.4.92123](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92123)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Dominique Poirel, Pierre Abélard, génie multiforme. Actes du colloque international, organisé par l'Institut d'études médiévales et tenu à l'Institut catholique de Paris les 29–30 novembre 2018, Turnhout (Brepols) 2021, 224 p., ISBN 978-2-503-59565-8, EUR 60,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Jérôme Rival, Saint-Étienne

»L'étendue de l'esprit, la force de l'imagination et l'activité de l'âme: voilà le génie«. Le philosophe et théologien Pierre Abélard (1079–1142) semble correspondre à la définition donnée au siècle des Lumières par Diderot, contemporain de »La Nouvelle Héloïse« de Rousseau, par lequel le couple revient un peu plus sur le devant de la scène parisienne. Car entre le *genius* antique et la figure romantique du héraut maudit, Abélard fut d'abord un nageur – souvent à contre-courant – entre les deux rives de l'Antiquité et du Moyen Âge, du monde ancien des philosophes païens et des religieux au microcosme nouveau des maîtres des écoles urbaines de la première moitié du XII^e siècle. Face à un personnage à la fécondité intellectuelle hors du commun, il fallait bien un ouvrage issu d'un colloque de l'IEM de novembre 2018, »Pierre Abélard, génie multiforme«, marqué du sceau de bronze de l'interdisciplinarité, avec un parterre de spécialistes, savamment orchestré par Pascale Bermon – qui pressentait à raison que la réunion ferait date dans les études abélardiennes – et Dominique Poirel.

Son introduction souligne d'emblée les facettes ou paradoxes d'Abélard: étudiant puis professeur prodigieux logicien; séducteur calculateur et amant empressé; moine itinérant et abbé réformateur; théologien autodidacte, deux fois condamné ... Mais fut-il exceptionnel ou représentatif du »siècle de Louis VI«? Question délicate tant son image de génie adulé et haï parvient déformée entre histoire, mémoires, légende. En 1967, Erwin Panofsky écrivait: »Abélard était un génie, mais un génie de cette espèce paranoïaque qui décourage l'affection par son arrogance, qui attire les persécutions réelles en soupçonnant sans cesse des conspirations imaginaires et, impatient de toute espèce de dette morale, tend à transmuter la gratitude en ressentiment« (»Architecture gothique et pensée scolastique«, p. 36). D'évidence, Abélard a fabriqué cette figure solitaire du génie incompris dans son »Historia Calamitatum«, moins son autobiographie qu'un storytelling où il met en scène ses maux par des mots, confession donnant sens à sa conversion.

Jacques Verger montre que c'est le prisme d'un self-made-man, attiré par la *fama* de maîtres illustres. Supérieur en tout, il ne leur est redevable en rien (sinon de leurs jalousies et manigances). Dans cette lutte des classes et des places, la génération des



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Roscelin de Compiègne, Guillaume de Champeaux et Anselme de Laon reste encore trop mal connue pour dire qu'Abélard a tout révolutionné. Ce revendiqué *freelance teacher* appartient bel et bien – institutionnellement comme socialement – aux écoles de son temps, accompagnant de facto le mouvement scolaire, moins en tant que pionnier qu'acteur clé. Cette posture du génie isolé fait également fi d'autres protagonistes: quid de ses soutiens (puissants, comme Pierre le Vénérable à Cluny, envisagé par Arnaud Montoux); de ses réseaux (étendus, entre duché de Bretagne et comté de Champagne, cour royale et curie pontificale) et de ses *followers* (David Luscombe) ou troupes d'élèves? Ces «métaphores obsédantes» scrutées dans l'«Histoire de mes malheurs» selon la méthode psychocritique permettent à Ana Irimescu de dresser un portrait affiné de ce fils de chevalier. Mais au-delà de sa structuration psychologique hypothétique, avec 25 années de vie monastique et plus encore d'enseignement, Abélard fut un représentant disputé et discuté du cloître à l'école et de l'école dans le cloître. Même les paranoïaques ont des ennemis et Bernard de Clairvaux ne fut pas le moins redoutable.

Comme John Marenbon l'affirme, la logique (Abélard n'est pas né nominaliste) et la métaphysique (les considérations théologiques l'ont amené à évoluer) abélardiennes restent des synthèses à écrire à l'horizon d'une quinzaine d'années, tant nous sommes aux balbutiements. Dans l'attente, la philosophie est le domaine qui a suscité le plus de travaux récents. Mathias Perkam a notamment mis en valeur l'apport d'Abélard à l'histoire de cette discipline: le «premier homme moderne» (Marie-Dominique Chenu) participe à l'avènement de la modernité occidentale, en introduisant une interprétation rationnelle et plus uniquement religieuse du monde, par le recours systématique à la dialectique. Cette Passion pour la raison fut aussi son chemin de croix. Pas réputé pour son art du compromis comme le «Sic et non» pourrait le laisser supposer, il tente certes de concilier les Pères mais surtout de (con)vaincre ses pairs, quitte à binariser certaines oppositions théologiques (Dominique Poirel). Davantage «rebelle orthodoxe» (Roger Lloyd) qu'hérétique impénitent, Abélard a payé certaines hardiesses – sa formation incomplète – et originalités: moine philosophe qui contribue à la christianisation de la sagesse antique et à l'émergence d'une science sacrée rationnellement exploitée. Théologien impatient d'emporter l'adhésion, le poète compositeur l'est aussi selon Pascale Bourgain: par une impressionnante économie de moyens (phrasé simple, fioritures absentes), il excelle dans sa poésie rythmique, où tout est fluide, tandis qu'il est plus contraint dans la poésie métrique.

Emblématique de la Renaissance du XII^e siècle, sa singulière destinée accompagne l'éveil de la conscience individuelle et le processus de réforme grégorienne. De l'individu surdoué au duo d'exception, il n'y a qu'une liaison, d'un couple unique mis à l'épreuve d'un «nettoyage moral et spirituel» (Guy Lobrichon). Du sexe faible devenu fort, Héloïse, presque seule à trouver grâce aux yeux d'Abélard, revendique ce qu'il lui doit et l'abbesse pragmatique amende la règle de son directeur de conscience.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Manifestation d'autonomie à nuancer selon Alexis Grellois: les »Institutiones nostrae« sont une adaptation de la lettre VIII si souvent négligée, et que celui-ci s'emploie à réhabiliter. S'il s'est étiolé, le magistère de Pierre demeure: est-ce en matière d'éthique (abordée par Christophe Grellard) qu'Héloïse l'a le plus influencé? Son tournant sotériologique est en tout cas fondamental: c'est l'intention qui compte (seul Dieu peut la sonder) et non l'action (à laquelle les hommes ont seulement accès). Séparées radicalement, intériorité et extériorité sont néanmoins articulées par Abélard avec la règle d'équité: la justice divine pourvoira aux faiblesses du jugement humain.

Interrogée par Jean René Valette et Laurent Avezou, la postérité fut enfin séduite par l'homme controversé, déchiré de son vivant puis tiraillé entre religion, passion et raison selon les époques, où l'intérêt pour Minerve cède la prépondérance à Vénus, et la philosophie, le pas à l'amour. Si »la gloire est le deuil éclatant du bonheur« (pour Madame de Staël, morte en 1817, année du transfert des restes des deux amants au Père Lachaise), alors le drame abélardien et le piédestal dressé à Héloïse en sont l'illustration. Son caractère difficile, son goût du clivage, ses déboires ont indéniablement joué contre Abélard, plus que ses condamnations, le manque d'autorité et les traductions nouvelles. »Moderne, trop moderne?« (Georges Duby) ou homme de son temps mais en avance dans le siècle et en dehors, capable d'adaptations géniales? Force est de constater avec Christophe Grellard qu'Abélard est un pivot dans l'histoire intellectuelle par son œuvre remarquable et novatrice, parfois trop. Diderot toujours: »c'est le sort de presque tous les hommes de génie; ils ne sont pas à portée de leur siècle; ils écrivent pour la génération suivante«.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92124](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92124)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Lahney Preston-Matto, Mary A. Valante (ed.), Kids Those Days. Children in Medieval Culture, Leiden (Brill Academic Publishers) 2021, XIV–362 p., 12 fig., 7 tabl. (Explorations in Medieval Culture, 13), ISBN 978-90-04-31517-4, EUR 134,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Didier Lett, Paris

Composé d'une rapide introduction, de quatorze articles, d'une riche bibliographie en anglais et d'un index très utile, cet ouvrage est divisé en trois sections: »Children in Medieval Religion«, »Children in Medieval Law and Justice« et »Vulnerable Children«. Cette tripartition ne me paraît pas la plus judicieuse car les parties 1 et 3 se recoupent beaucoup et la partie 2 ne contient qu'un seul article sur la justice, s'appuyant bien davantage sur des sources littéraires. Peut-être une division par type de documentation aurait-elle été plus efficace ou le regroupement thématique que j'ai choisi pour cette recension.

Cinq articles abordent le thème de l'enfant prophète ou médiateur privilégié entre Dieu et les chrétiens. Dès le haut Moyen Âge, à cause de sa forte valeur spirituelle, l'enfant, surtout l'*infans*, est choisi par Dieu pour dire aux hommes le message évangélique. Saint Augustin écrit que les premiers pleurs de l'enfant sont comme une prédiction et une prophétie des misères qui l'attendent: »il ne parle pas encore et le voilà qui prophétise«. Dans ce volume, Sophia Germanidou scrute l'entrée à Jérusalem de Jésus dans la peinture byzantine des XII^e–XV^e siècles (images, d'excellente qualité, reproduites en couleur). Dans la partie basse de la composition, près des jambes de l'âne, un jeune garçon enlève sa cape et la pose par terre pour que le Christ marche dessus, laissant souvent apparaître ses fesses ou ses génitoires. Cette nudité crue, rare dans l'art byzantin religieux, rappelle celle, sans honte, d'avant la Chute et symbolise le dépouillement de celui qui jette les oripeaux de ses anciennes croyances pour épouser la vraie religion. Dans cette scène, l'enfant représente tous les juifs qui reconnaissent et acclament le Christ. Dans le massacre des Innocents, étudié par Daniel T. Kline dans six drames rédigés en moyen anglais, on remarque le contraste entre le froid pouvoir patriarcal d'Hérode et la terrible douleur des mères à qui les bourreaux arrachent leur enfant et, par conséquent, l'expression d'un fort antijudaïsme. Mais surtout, ces petits enfants préfigurent le Christ. Morts non seulement »à la place« du Christ mais »pour« le Christ, ils sont les premiers martyrs de l'histoire chrétienne. Gavin Fort s'intéresse à la fête des Saints Innocents en Angleterre (Londres et Salisbury en particulier). Ce jour-là, le 28 décembre, l'enfant habillé en évêque qui prononce un sermon, lui aussi, est une métaphore du Christ. Paul A. Broyles se penche sur les qualités de Bevis, *puer senex* âgé de sept à onze ans selon les versions, dans le roman éponyme anglais du début du XIV^e siècle, »Bevis



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

of Hampton». Enfin, Maire Johnson montre que les enfants saints irlandais, par les miracles qu'ils réalisent, procèdent à une *imitatio Christi*.

Trois contributions utilisent les sources hagiographiques. Ruth J. Salter étudie la manière dont les enfants, des deux sexes (qui représentent entre 15 et 48 % des guérisons: tableau p. 67), ont cherché à obtenir une guérison miraculeuse dans sept recueils de miracles anglais du XII^e siècle. Danielle Griego, à partir des récits de miracles anglais du XII^e au XV^e siècle, montre le rôle prépondérant du voisinage qui aide, voire se substitue aux parents, partageant avec eux leur chagrin. Jenni Kuuliala exploite les procès de canonisation des XIII^e et XIV^e siècles pour s'intéresser aux enfants handicapés.

Quatre articles portent sur l'enfant en famille. Melissa Raine étudie la manière dont Jack, le héros d'un poème comique et scatologique anglais du XV^e siècle, »Jack and his Stepdame«, se venge de la maltraitance que sa belle-mère lui inflige: à chaque fois que la marâtre lui jette un regard noir, grâce aux pouvoirs magiques qu'il a reçu d'un vieillard, la méchante femme ne peut plus s'arrêter de péter. À partir de quelques sagas islandaises, Lahney Preston-Matto s'intéresse au fosterage masculin qui permet de renforcer les liens entre la famille natale et la famille »d'adoption« du jeune »nourri« et qui profite bien davantage aux pères d'accueil sur le plan matériel et affectif. Eve Salisbury analyse la vulnérabilité du corps de l'enfant dans »Havelok le Danois«, un roman de chevalerie anglais composé vers 1270 dans lequel les petites sœurs du héros, Swanborow et Helfled, sont impitoyablement égorgées et leurs corps démembrés par l'horrible Godard. La contribution de Mary A. Valante porte sur le non-désir d'enfant, l'infanticide, l'abandon, les accidents et les maltraitances à l'égard des enfants dans la documentation irlandaise du haut Moyen Âge.

Enfin, deux articles sont centrés sur la fin de l'enfance. À partir de la documentation judiciaire irlandaise de 1295 à 1314, Bridgette Slavin étudie les dangers auxquels sont confrontés les enfants, dans le ventre maternel et dans les rues où errent les cochons et de potentiels violeurs. Elle interroge aussi l'âge de la responsabilité pénale de l'enfance. Si dans la *Common Law*, les petits voleurs ayant dépassé l'âge de treize ans doivent verser une amende équivalente à celle des adultes, dans la pratique, on leur reconnaît, au moins jusqu'à l'âge de dix-sept ans, de nombreuses circonstances atténuantes qui allègent leurs peines. La contribution de Sarah Croix porte également sur cette période de transition si cruciale entre l'enfance et l'âge adulte à travers les pratiques mortuaires du début de la période viking dans le Danemark actuel. Les fouilles menées dans les cimetières de Ribe, Kaupang, Birka et Hedeby attestent que, là comme ailleurs, les petits enfants sont peu présents (de 12 à 19 % des sépultures). Soit leurs os si fragiles n'ont pas résisté au temps, soit ils ont été inhumés ailleurs, soit encore ils n'étaient pas présents dans ces ports aux côtés de leur père venu commercer. Le traitement de leur tombe atteste un soin évident qui prouve que les vivants n'ont pas été indifférents à leur

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92126](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92126)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

disparition. Dans le cimetière de Ribe (700–début IX^e siècle), on constate que les *infantes* (avant l'âge de sept ans) sont presque tous brûlés tandis que les *pueri* (entre sept et quatorze ans) sont, comme ceux qui ont dépassé l'âge de quatorze ans, pour moitié brûlés, pour moitié inhumés.

Paru en 2022, «Kids Those Days» est enfant de son temps: il propose une très grande variété de sources (littéraires, hagiographiques, judiciaires, archéologiques, etc.), s'intéresse à l'*agency* des plus jeunes, aux émotions, à la maltraitance ou encore s'inscrit dans les *disability studies*. Le grand regret cependant que l'on peut formuler, comme très souvent, est l'incapacité de tous les contributeurs à s'appuyer sur des travaux produits dans d'autres langues que l'anglais, pourtant si pionniers, abondants et riches sur le sujet depuis les années 1990–2000. La méconnaissance totale de ces études donne toujours l'impression que les auteurs défrichent des sujets qui sont pourtant explorés en profondeur depuis des décennies. C'est vrai des travaux sur les groupes d'âge, sur la sainteté ou l'adoption et le fosterage¹. C'est également vrai des récits de miracles. Ruth J. Salter a raison de porter une attention soutenue au vocabulaire utilisé par l'hagiographe pour désigner les enfants (*parvulus, puella, virgo, puellulus*, etc.), aux personnes qui les entourent au moment de leur guérison (tableau p. 73) ou aux distances parcourues pour se rendre au sanctuaire (tableau p. 75). Mais toutes ces conclusions sont connues depuis longtemps de l'autre côté de l'Atlantique. L'auteure constate que 80 % des guérisons des «jeunes» dans les miracles de William de Norwich sont réalisées sur la tombe du saint (p. 85). Pour enrichir ce constat, il est essentiel de procéder à une nette distinction des âges de l'enfant car plus celui-ci est petit, plus le miracle a lieu loin du sanctuaire. Ce dernier, comme l'a montré Pierre-André Sigal dès 1985, constitue le centre de sacralité maximale et, comme je l'ai proposé en 1997, l'*infans*, à l'instant du miracle, se trouve plus souvent dans une zone périphérique, peu chargée de sacré, comme s'il portait en lui l'espace sacré qui le fera guérir². L'ignorance des travaux rédigés dans une autre langue que l'anglais est d'autant plus regrettable que depuis plus de vingt ans des liens internationaux ont été établis sur de très nombreux thèmes abordés dans ce livre. Malgré nos échanges (toujours en anglais) féconds lors des nombreuses rencontres qui se sont déroulées, la recherche anglo-saxonne sur l'enfance demeure complètement renfermée sur elle-même.

¹ Iliaria Taddei, *Fanciulli e giovani: crescere a Firenze nel Rinascimento*, Florence 2001; Anna Benvenuti Papi, Elena Giannarelli (dir.), *Bambini santi, rappresentazioni dell'infanzia e modelli agiografici*, Turin 1991; Maria Clara Rossi, Marina Garbelloti, Michelle Pellegrini (dir.), *Figli d'elezione. Adozione e affidamento dell'età antica all'età moderna*, Rome 2014.

² Pierre-André Sigal, *L'Homme et le miracle dans la France médiévale (XI^e–XII^e siècle)*, Paris 1985, p. 61; Didier Lett, *L'enfant des miracles. Enfance et société au Moyen Âge (XII^e–XIII^e siècle)*, Paris 1997, p. 73–77. Ces deux ouvrages français sont cités en bibliographie mais ne sont pas utilisés.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Yossef Rapoport, Emilie Savage-Smith, Lost Maps of the Caliphs. Drawing the World in Eleventh-Century Cairo, Chicago (The University of Chicago Press) 2018, 368 p., ISBN 978-0-226-54088-7, USD 59,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Ingrid Baumgärtner, Kassel

In the year 2000, a unique Arab manuscript, written around 1200 in Egypt, was discovered. Two years later, after a few complications, it was acquired by Oxford University's Bodleian Library (MS. Arab. C. 90, ff. 48). It quickly became clear that this was an exceptionally illustrated copy of a lost masterpiece, entitled »Gharā'ib al-funūn wa-mulāḥ al-ʿuyūn« (»The Book of Curiosities of the Sciences and Marvels for the Eye«), which was compiled between 1020 and 1050, most likely in Cairo. The author, copyist and patron of this unprecedented artifact are still unknown, but the surviving manuscript, which is enriched by large maps, diagrams and drawings, gives us significant information about the Fatimid view of the world. It describes the whole universe, from the stars, winds and comets to the earth with its seas, islands, rivers, exotic marvels and animals.

Yossef Rapoport and Emilie Savage-Smith, two experts in Islamic medieval history and cartography, took on the challenge of studying this outstanding manuscript, and have dedicated nearly two decades of research to the task. They have published several articles and an edition with an English translation and annotations¹. The present volume is another highlight in this series. Here, the authors give an essential update with corrections and new material, a broader classification of the manuscript, and a comprehensive revisiting of their vibrant studies. They offer a profound analysis of this exceptional opus, and contextualize it within Fatimid Egyptian society and its political, astronomical, astrological, cartographic, and geographic practices. As the »Book of Curiosities« is divided into two parts, on heaven and earth respectively, the two authors have divided their responsibilities. In the first two substantial chapters, Savage-Smith explains the story of the manuscript's discovery and its astrological section (»Book of Curiosities«, p. 1–10). In the following eight chapters, Rapoport analyzes the representation of the world, its geographic form and earthly constitution, as well as the related evidence for global trade and wide-ranging communication networks (»Book of Curiosities«, p. 11–35).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand

¹ Yossef Rapoport, Emilie Savage-Smith (ed., transl.), *An Eleventh-Century Egyptian Guide to the Universe: The »Book of Curiosities«*, Leiden 2014 (Islamic Philosophy, Theology and Science. Texts and Studies, 87).

After a short introduction with a general overview, the first chapter (p. 7–28) describes the stunning discovery of the lavishly illuminated manuscript, of which only eight unillustrated copies had previously been known, all of them written later (between 1564 and 1741) and without the splendid colored maps. A significant point for our state of knowledge on the »Book of Curiosities« is that the research on the new manuscript is changing, in important ways, our understanding of Islamic medieval cartography and science in general. One of the related challenges is, for instance, the unresolved debate on the origin and dating of the circular world map, which is virtually identical with the well-known circular representation in six copies of al-Idrīsī's famous geographical work »Kitāb nuzhat al-mushtāq fī ikhtirāq al-āfāq or Kitā Rujār« (»The Book of Roger«), completed in 1154. The central question is whether the map, never referred to by al-Idrīsī in his treatise, was (as Savage-Smith contends) already part of the original version of the »Book of Curiosities« around 1020–1050 and consequently a Fatimid object, which was subsequently adopted by al-Idrīsī and/or the copyists of his work. Rapoport, in contrast, assumes that it was inserted into the Bodleian MS 90 later as an additional illustration and is, therefore, an adapted Norman object. Such discussions demonstrate not only the thoroughness of the present examination, but also its intellectual consequences for the whole field.

The second chapter (p. 29–74) gives us an impression of the Fatimid perception of the relationship between macrocosm and microcosm. Savage-Smith characterizes the book's description, which begins in space and moves downwards to earth, as a kind of humanistic approach to structuring the universe and its celestial phenomena, instead of a technical discourse on mathematical astronomy. She is able to demonstrate that this method is based on Hellenistic-Greek, Arabic, Hebrew, Coptic, and Bedouin systems and traditions, without giving preference to any one of them. The comets, portrayed in four different ways, can additionally be attributed to the Hermetic tradition, a unique case in the literature of this time. This chapter is accompanied by an appendix (p. 255–270), which provides more information about horoscopic astrology, signs of the zodiac and their relationship to the planets.

Rapoport's explanations of the various maps and their context are equally fascinating. In the third chapter (p. 75–100), he examines the rectangular world map and its calibrated scale. His focus on the map's hybridity reveals how the scientific knowledge in maps and texts was transmitted from the mathematical geography of Late Antiquity to the adaptations in early Islam from pre-Islamic Greek and Syriac-speaking Middle Eastern cultures. The conceptualization of the Nile, the Mountain of the Moon and the White Sand Dunes in Arab cartography confirms similar modes of transmission, according to the fourth chapter (p. 101–124), but has to be seen within the imperial framework of Muslim conquests in West Africa.

Despite the abstraction of the maps, the representations of maritime space (discussed in Chapter Five, p. 125–153) give the



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

impression that the author of the »Book of Curiosities« was providing an »unprecedented wealth of material on the quality and size of anchorages and harbors, sailing distances and wind directions«, well before the Christian portolan charts dominated the conception of the Mediterranean. He must have developed his skills in a military and naval context, because he presents the perspective of a seafarer, making a rigorous effort to simplify and to privilege accessibility over mathematical precision. Chapter Six (p. 155–180) continues to emphasize the book's inherent logic of water. It exemplifies Fatimid power on three island-city maps, which are embedded in textual explanations. The maps show the most important ports held by the Fatimids, besides Alexandria: the city of Palermo, highlighted on the island of Sicily; the first Fatimid capital Mahdia; and the subsequently lost city of Tinnīs in the Nile delta. All of them are represented in their strategic and symbolic significance for the Fatimid empire and in sharp contrast to other Islamic city maps. The depictions of their strong fortifications, impregnable walls, gates and ports, as well as the omission of other public or religious buildings, are part of a refined aesthetic language of political sovereignty, which indicates the total Fatimid control over the Eastern Mediterranean. The seventh chapter (p. 181–195) complements this picture of a great familiarity with the Mediterranean by establishing the Fatimids as part of a shared maritime culture, combining the Greek nomenclature for the winds, the Arab translation of Greek place-names and the dynamic trade activities with Byzantium.

The last three chapters deal with Fatimid ambitions for global power and their universal mission. Chapter Eight (p. 197–213) presents astonishingly detailed maps of the Indian Ocean, with the Asian and East African coasts; of the River Oxus in Central Asia; and of the river systems of the Indus and Ganges, with the realm of Sind (in modern Pakistan) and the route to China. Chapter Nine (p. 215–228) shows detailed first-hand knowledge of the Gulf of Aden and the Swahili coast. While the Red Sea is completely absent from the »Book of Curiosities«, the Indian Ocean is characterized as a space of strategic importance for Fatimid politics, for their Isma'ili mission and their commercial ambitions, even though it was composed of disparate, only loosely connected segments. The tenth chapter (p. 229–247) evaluates the organization of the material, the variety of approaches and the new information in the »Book of Curiosities« as a whole.

What is remarkable is the turn from mathematical geography to imperial communication, and the difference from the Balkhi school geographers, who described only the regions of the Islamic world. But the most exciting innovation is the shift from land routes to sea power and ports, with a clear hierarchy of seas, lakes and rivers. This is why Rapoport's conclusion (p. 249–254) argues that the author of the »Book of Curiosities« regarded water as the substance of life. The extraordinary combination of textual and visual material suggests that he had access to naval military records and Fatimid state officials, that he had visited Palermo, Mahdia and Tinnīs in person, and that he was close to the Isma'ili



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

missionary network. The author's »unprecedented confidence in the ability of maps and diagrams to convey information« (p. 249) and his reflections »on the purposes and functionality of his maps« (p. 250) might mean that a mapmaker with an unusual spatial understanding was responsible for the visual constructions. I would add that it might be necessary to differentiate even further between the author of the 11th-century *œuvre* and the creator of the extant illustrated composition from around 1200, given that the copyist may have been more independent than expected.

Overall, this erudite and well-grounded study changes pre-existing categories of medieval Islamic science and its interaction with other traditions. It demonstrates how one important and well-researched manuscript can provide a wealth of highly illuminating material. The new analysis of the interplay between text and image offers a productive approach not only to Islamic cartography before the Crusades but also to European scientific practices during and after the Crusades. The comprehensive endnotes (p. 275–305), a thorough bibliography (p. 307–336) and an index (p. 337–349) serve as helpful points of orientation. This well-written volume, with 15 colored plates, is an exciting example of a source-oriented publication, which will stimulate not only Islamic and medieval studies but also the history of science, art history and Byzantine studies.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Romedio Schmitz-Esser, Richard Engl, Jan Keupp, Markus Krumm (Hg.), StauferDinge. Materielle Kultur der Stauferzeit in neuer Perspektive, Regensburg (Schnell & Steiner) 2022, 272 S., ISBN 978-3-7954-3626-1, EUR 40,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Joseph P. Huffman, Mechanicsburg, PA

This volume contains papers presented on 31 January 2020 at Ludwig-Maximilians-Universität in Munich in a conference to celebrate the sixtieth birthday of the university's own Knut Görich, the doyen of Staufer research in recent decades. The volume's title is a play on Görich's own book »Barbarossabilder: Entstehungskontexte, Erwartungshorizonte, Verwendungszusammenhänge« (2014), as well as on the biennial symposia series »StauferGestalten« whose papers are published in the series »Schriften zur staufischen Geschichte und Kunst« by the Gesellschaft für Staufische Geschichte in Göppingen. Knut Görich is the president of the GSG. Thus, the present volume is a Festschrift of sorts, but focused less on the Görich himself than on advancing his seminal research into the material culture of the Staufer era. With this broad mandate, there appear here no less than sixteen studies of artifacts »which contain in some way or other the attribute *staufisch*«.

The volume itself is also theory-driven with a focus on three dynamics:

(1) The material object as physical witness of material and cultural practices in the Middle Ages, which is analyzed through traditional questions of provenance, dating, historical context of origins and of subsequent use.

(2) Mindfulness of the historical basis, motives, and conditions that enable, stabilize, but also modify the linkage of the material artifact with a mental abstraction like »Staufer«.

(3) Investigating the historical reception of the material artifact as evidence for a history of material-semantic interactions between the artifact and either future public or scholarly imaginations about the Staufer past. This third focus is historiographical in nature and thus reflects an interest in discourse analysis between the contexts for the original medieval and later reception history. What then qualifies as *StauferDinge*, as material objects in some way *staufisch*? Well, just about anything: here one finds studies in architecture, sculpture, insignia, coins, tents, windows, reliquaries, jewelry, a limestone casting of a dead person, and modern Barbarossa statues.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Finally, within a German historiographical context, several authors in this volume raise significant methodological critiques of prominent 20th-century art and iconography scholars – principally Percy Ernst Schramm, but also Gerhart B. Ladner and Ernst Kantorowicz – whose own cultural histories took as their guide the study of Staufener-era *Herrschaftszeichen* in search of a distinct imperial ideology. Instead, authors recommend what some would call a post-structuralist »material turn« approach of discourse analysis along the lines described above. Just as Görich (and John B. Freed) dismantled the imperial Barbarossa as a »discovery of the 19th century«, this volume dismantles 20th-century German *Ideengeschichte* of *StauferDinge* in favor of an art historical *Rezeptionsgeschichte* and *Objektsgeschichte* for material culture. In all this, Anglophone readers will likely recognize a German analog to the branch of cultural history which studies modern medievalisms, including both scholarly constructions as well as public history nodes where citizens encounter the history of their own city, state, or nation.

The numerous and wide-ranging articles of this volume can be organized into four different categories. First there are for all intents and purposes traditional art history and material culture studies which focus on dating, provenance, and contexts of use rather than the revisionist theorizing supposed to characterize the volume. Claudia Märkl analyzes the ciborium of Sant'Ambrogio in Milan and offers a new dating for its construction. Jörg Schwarz uses the campaign tent given to Barbarossa as a gift by King Henry II of England to ground a study of such tents in general, only to point out the obvious, that the tent was not a *StauferDing* but rather an *AngevinDing*. This begs the question of how this subject matter comports with the volume's focus, and given the tent's origins there is little exploration of the rich Anglophone scholarship on this gift and its connection to the negotiations between the monarchs over Henry II's possession (from his mother the empress Matilda) of the relic of St. James' hand. It should also be noticed that the tent was an ironic symbol of Henry II's gauzy reply to Barbarossa's request for the relic's return: like the tent itself, Henry II's reply to the emperor's appeal was impressive and expansive, yet completely empty. The relic was never returned to Germany.

A second category of articles reflects the theory-rich methodology of the volume. Jan Keupp provides an introductory essay in which the 19th-century origins of the modern imagined Hohenstaufen soon give way to an epistemological consideration of the complex interactive relationship between a physically present artifact and historical constructions in the minds of later scholars, public officials, and the wider citizenry. Keupp challenges the reader to consider the space between the artifact of medieval material culture and the psychological representation of it in the minds of later observers – the former may be fixed in form, but the latter is always capable of change according to changing contexts for interpretation. Thus *StauferDinge* are envisioned as »epistemic things« with unfixed, subjective meanings in retrospective imaginations – the »epistemic acts« of later humans, scholarly and

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92128](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92128)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

popular alike. The Cappenberg Reliquary so similarly studied by Görich appears next as an exemplary case study. In the end, Keupp calls »text-based historians« to reflect on the epistemic status of objects in forming our own imaginations for public reception of knowledge about the Middle Ages. The article concludes, however, without showing text-based historians the value of such meanings derived from decontextualized and mediated historical artifacts for the study of medieval Europe itself. Hence the thrust of this volume's approach is more historiographical than historical, yet quite stimulating on a theoretical level as in this theory essay.

Ludger Körntgen goes more deeply into the Cappenberg Reliquary and joins it with consideration of the Staufer Imperial Crown in the Vienna *Schatzkammer* as two examples with important hermeneutical implications. Körntgen marshals a strong hermeneutic challenge to 20th-century *Ideengeschichte*-driven art historical scholarship as far too much shaped by the interpretive expectations of iconographical »programs« of imperial ideology in lieu of a careful study of the material findings of the objects themselves. Richard Engl provides a detailed and nuanced study of two insignia of Frederick II: the umbrella (so prominently appearing in the 13th-century fresco of Pope Sylvester I and Constantine in the Roman basilica of Santi Quattro Coronati) and the hanging crown (*Hängekrone, corona imperii*) and shows their previous usage in Fatimid, Norman, and Papal contexts. And Markus Krumm also makes a solid case for local interests rather than a Kantorowicz-inflected imperial ideology of Frederick II as the basis for the design of Capua's bridge gate.

The third category of articles have nothing to do with medieval history per se, but rather are fascinating studies of modern medievalisms only tangentially related to the Staufer era. Romedio Schmitz-Esser considers the mysterious modern history of the so-called Barbarossa Ring now housed in the former royal palace of the Wittelsbach monarchs of Bavaria in Munich, while Christoph Dartmann offers a provocative and disheartening reflection on the civic evocation of the medieval past in the fictional Hamburg harbor privilege of Barbarossa while the actual medieval history of the city remains invisible for all intents and purposes. Michael A. Bajcov provides a similar modern fictional account of the Staufer origins of the Golden Door of Vladimir constructed by Vasilij Tatiščev (1686–1750), the author of the first complete history of Russia. Finally, Jürgen Dendorfer considers the public history commemoration of Barbarossa's ancestors and their patronage of the church of St. Fides in Schlettstadt, and Martin Wihoda does the same for the *Buckelquaderturm* (ashlar tower) on the Klingenber Castle of Bohemia. These are all fine studies in modern medievalism, but they make no case for their relevance to medievalist historians trying to understand these supposed *StauferDinge* in their original contexts. The focus here is on the ever-evolving meanings these artifacts have been given over the early modern and modern centuries.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92128](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92128)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publié par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

The fourth and final category of articles are rather brief in textual length and of uncertain relevance to the volume's theory-driven theme. Michael Matzke submitted a six-page description of the practice of overstriking coins in the Staufer era, which seems to suppose that coins by definition were *StauferDinge* though the latter connection is never developed. Christoph Friedrich provides a detailed discourse on wills and testaments as historical source material for communal life in Italy during the Staufer era, but never makes the case that said artifacts are either *StauferDinge* or give insights into the epistemic challenges offered in this volume. Roman Deutinger set out to prove that Konradin was without doubt born in Wolfenstein Castle on the Isar in ten short pages, while Jochen Johrendt provides a very extensive study of the *corona duplex* as a symbol of the papal office in the Staufer era. Whether coins, wills, births, or papal crowns, we are going rather far afield if we consider these *StauferDinge* simply because they came into existence in the Staufer era. Indeed, these subjects are more properly labelled *StauferzeitDinge*. Though there is some solid scholarship in this category of articles, one gets the impression they were included to fill out the volume.

This extensive set of articles on *StauferDinge* concludes with an article which has nothing whatsoever to do with this topic. Rather, it publishes the keynote address on the final evening of the conference, offered by none other than Gerd Althoff. It is a fascinating article, and very much in the Görich genre, about how imperial honor led Barbarossa to treat the Italian communes brutally while simultaneously engaging the German princes north of the Alps with collegial collaboration and consensus decisions. So why was Barbarossa a trusting, generous collaborator as monarch with German nobility north of the Alps, and yet uncompromising hard emperor to those outside this realm, especially the Italian communes? The Lombards, unlike the German nobility, held no status of regional nobility and were simply to submit to and obey their princeps as his subjects. Their refusal to do so denied Barbarossa his due honor, which angered him while also hindering his goal of establishing the so-called *Reichsherrschaft* in Italy. It took Barbarossa a long and painful time before he was ready to seek consensus with the Lombard cities as he was accustomed to do with the princes of his German kingdom, and to achieve a settlement neither through his legal courts nor through the force of his army but through negotiations in which the Lombards were engaged »at an equal eye level«. Unfortunately his successors Henry VI and Frederick II followed the same path as their progenitor. One could suppose that in this final article by Althoff, that Barbarossa himself serves as the ultimate *StauferDing*.

In sum, this volume's articles are unevenly engaged with the central theme, as collections of conference papers often are. Yet those which do fully engage have indeed extended Knut Görich's reassessment of our understanding of the Staufer era. We see that era through the atmosphere of generations of received knowledge at least as much accumulated from multiple post-Staufer contexts of scholarship and civic life as of the original time, provenance,

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92128](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92128)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

and use of the original material objects themselves. While this revisionist cultural history of the political through *StauferDinge* may trouble some scholars, it will appear as quite familiar to any cultural historian. Indeed, the generational »cultural turn« of the late 20th century has now been with us long enough to realize that our era too is fast becoming a historical context for our own scholarly imaginations about medieval material objects. For we too have become the scholars in the amber of time whose work will be revised and found to contain the medievalisms and epistemic limitations of our own generation. There is much food for thought in this beautifully produced volume.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.4.92128](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92128)

Seite | page 5



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Regio of Prüm, Giulio Silano (trans.), Two Books on Synodal Causes and Ecclesiastical Disciplines, Turnhout (Brepols) 2022, VIII–366 p. (Medieval Sources in Translation, 60), ISBN 978-0-88844-310-6, EUR 32,50.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Simon MacLean, St Andrews

Regino of Prüm's canon law compilation »Libri duo de synodalibus causis et disciplinis ecclesiasticis« here receives a most welcome translation by Giulio Silano. Regino († 915) was a prolific writer of the later Carolingian age, well-known to historians for his »Chronicle« of Frankish history down to 906, and also for a treatise on music. »De synodalibus« was composed in or shortly after 906, seemingly at the request of Archbishop Ratbod of Trier. Ratbod was one of the closest advisers of the young East Frankish king Louis IV »the Child« (899–911). Another, Archbishop Hatto of Mainz, was the intended recipient of the work's surviving version. The text itself is a compilation of extracts from the legal tradition of the church, drawing on various sources including biblical, patristic and conciliar authorities, and Carolingian royal capitularies. Although the surviving manuscript tradition is not very large, the text would go on to have a lasting legal impact via its influence on Burchard of Worms's »Decretum« (1012–1023).

In the preface, Regino tells Hatto that he intends his work to be used as a handbook (*enkyridion*), because he knows the archbishop is extremely busy and will not always have the time or opportunity to consult his library. The work's utility is also indicated by the long questionnaires which open each of its two books, containing questions which »the bishop or his ministers must ask diligently at their synod in all the public villages and estates and the parishes of his diocese«. These make it clear that Regino saw his work not just as a reference work for Hatto or Ratbod, but as a kind of handbook for use in episcopal visitations more generally. They also give a fascinating insight into the lifestyles of priests and laypeople, and Carolingian attempts to structure local societies around church institutions.

»De synodalibus« contains about 900 chapters altogether, half dealing primarily with church and clergy (Book I), and half with the lives and behaviour of the laity (Book II). Regino's choice of excerpts gives fascinating insight into his perception of a range of topics, and by extension perhaps of local practice in the dioceses of Mainz and Trier. The administration of penance, for example, is covered in some detail and has informed much of the important recent work on the topic. Excommunication, homicide, marriage and its dissolution, drunkenness, slander, theft and unorthodox beliefs are among the other subjects addressed, some of them at length. The work does not hand down definitive legal solutions



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

to each scenario, but rather lays out a range of relevant and sometimes contradictory texts as resources for local agents dealing with complex situations. As an attempt to excerpt and organise intellectual traditions around real-world problems which Regino imagined episcopal agents would face as they travelled the countryside, the book serves as a fascinating document of social as well as legal history. This English translation is therefore a great resource for students, teachers and scholars.

The translation itself is avowedly literal (in deference to the legal nature of the source), but nonetheless very clear and readable. The choice of vocabulary is sometimes debatable, particularly when Regino deploys the notoriously slippery terminology of social status. To take one obvious example, the consistent translation of words like *mancipia* and *servi* as »slaves« (e. g. p. 51, 150) is very likely to mislead. Such issues could have been explained in footnotes, but unfortunately none are provided because Silano wishes to place his audience – rather optimistically in my view – »in a position similar to that of ... medieval reader[s]« (p. 12). The absence of notes also makes it difficult for readers to understand the significance of Regino's work as a source for the reception of early medieval law. Regino's own citations of his sources are translated, but these are usually quite vague since the 10th-century bishops he was writing for needed less orientation than a modern audience. Silano suggests that readers looking for more detail go online to consult the apparatus of Wasserschleben's 1840 Latin edition.

Even those undeterred by that challenge will remain uninformed about the findings of more recent scholarship which has changed our understanding of Regino's use (or manipulation) of sources. Here, one might mention Karl Ubl's argument that Regino's careful selection of material on marriage articulated a subtly argumentative take on Carolingian debates; and Wilfried Hartmann's demonstration that references to an otherwise-unknown Council of Nantes actually originated in Carolingian episcopal capitularies¹.

Some of the most fascinating selections in »De synodalibus« have no known source and may even have been inventions of Regino himself. These include a famous chapter about women who claim to go riding on beasts at night »with Diana«, and another about the singing of »diabolical verses« over the bodies of the dead. Nor are these aspects of the work addressed in the 30-page introduction, the main theme of which is the significance of »De synodalibus«

¹ Karl Ubl, Doppelmoral im karolingischen Kirchenrecht? Ehe und Inzest bei Regino von Prüm, in: Anne Grabowsky, Wilfried Hartmann (ed.), Recht und Gericht in Kirche und Welt um 900, Munich 2007 (Schriften des Historischen Kollegs, 69), p. 91–124; Wilfried Hartmann, Die capita incerta im Sendhandbuch Reginos von Prüm, in: Oliver Münsch, Thomas Zotz (ed.), Scientia Veritatis. Festschrift für Hubert Mordek zum 65. Geburtstag, Ostfildern 2004, p. 207–216.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

for understanding the nature and authority of canon law across the Middle Ages – an interesting topic, but perhaps not the most helpful starting point for readers coming to this particular text for the first time.

Although Silano is clearly familiar with much of the relevant modern scholarship on Regino and on »De synodalibus«, his account engages more directly with the work of Wasserschleben and Fournier, writing in 1840 and 1920 respectively, than with the much more recent studies of Hartmann, Ubl, Sarah Hamilton and others. Readers seeking a more conventional introduction to this text would benefit from seeking out a very useful article by Greta Austin published in 2019². There is some compensation in the form of a thematic index which can be used to direct students to particular themes and topics. The nature of the introduction and the absence of footnotes, though, means an opportunity missed for the book to become a new starting point for future work on »De synodalibus« and puts a ceiling on its usefulness.

All that said, to translate such a bulky and technical work is no small undertaking. It is a service to the field and to the profession. Criticisms aside, those of us who teach this period of European history are indebted to Professor Silano for producing this book.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

² Greta Austin, Regino of Prüm, in: Philip Lyndon Reynolds (ed.), Great Christian Jurists and Legal Collections in the First Millennium, Cambridge 2019 (Law and Christianity), p. 444–457.

Matthias Thumser (ed.), Epistole et dictamina Clementis pape quarti. Das Spezialregister Papst Clemens' IV. (1265–1268), Teil 1, 2 und 3, Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2022, XXII–1066 S. (Monumenta Germaniae Historica. Briefe des späteren Mittelalters, 4), ISBN 978-3-447-11748-7, EUR 268,00.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Aaron Schwarz, Wien/Wuppertal

Die Herstellung einer zuverlässigen kritischen Edition bedarf nicht nur umfassender Kenntnisse des Gegenstands, sondern auch Zeit; eine Aussicht, die nicht nur geeignet ist, potenzielle Geldgeber von Drittmittelprojekten zu beunruhigen, sondern auch etablierte Lehrstuhlinhaber vor Herausforderungen zu stellen vermag. Letzteres trifft auf die Edition von Matthias Thumser zu, deren lange Geschichte, wie sie der Herausgeber selbst im Vorwort beschreibt, mit einer ersten umfangreicheren Besprechung der Handschriften Mitte der 1990er-Jahre begann und über grundsätzliche Fragen zur Editionstechnik schließlich in eine vorläufige Online-Edition bei den MGH mündete¹, deren krönender Abschluss nun die stattliche Print-Edition darstellt. Eine derart lange Bearbeitungszeit würde den naiven Betrachter oder potenziellen Nacheiferer editorischer Großprojekte vielleicht vor die Frage stellen, wie lohnenswert ein solches Unterfangen langfristig einzuschätzen ist.

Das Erscheinen der vorliegenden Edition reiht sich in eine Entwicklung der jüngeren Papsttums-Forschung ein – die der Herausgeber freilich über Jahrzehnte wesentlich mitgeprägt hat und noch immer tatkräftig prägt –, weniger wirkmächtige Päpste speziell des 13. Jahrhunderts neben ihren prominenten und vielbeforschten Amtskollegen intensiver zu untersuchen und einer Neubewertung ihres Wirkens den Weg zu bereiten. Die relativ zufällige Auffindung relevanter Textzeugen im Vatikanischen Archiv und die Feststellung ihres Stellenwerts zeigt plastisch und jenseits aller Stilisierung den »Spürsinn« eines profunden Kenners

¹ Matthias Thumser, Zur Überlieferungsgeschichte der Briefe Clemens' IV. (1265–1268), in: Deutsches Archiv 51 (1995), S. 115–168; ders., Zurück zu Lachmann? Alte und neue Wege bei der Edition der »Epistole et dictamina Clementis pape quarti«, in: Antje Thumser (Bearb.), Matthias Thumser, Janusz Tandecki (Hg.), Editionswissenschaftliche Kolloquien 2003/2004. Historiographie – Briefe und Korrespondenzen – Editorische Methoden, Toruń 2005, S. 215–231; https://www.mgh.de/storage/app/media/uploaded-files/MGH_digital_Angebote_Briefe_Papst_Clemens_IV_Thumser_2015.pdf (11.11.2022).



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

der Materie, der letztlich für das Gelingen wissenschaftlicher Entwicklung überhaupt vonnöten ist.

Der Gegenstand ist in diesem Fall eine Sammlung von *Epistole et dictamina*, die aufgrund ihrer Genese und der daraus resultierenden Überlieferungsformen »auf zwei ganz verschiedenen Ebenen zu betrachten [...]« sei: zum einen als der Text-Bestand eines (heute verlorenen) originalen »Spezialregisters« (vgl. S. 29) Clemens' IV., zum anderen als Briefsammlung stilistischer Vorbilder, wie sie heute in 18 Textzeugen überliefert ist (S. 2). Als solche und mit dieser speziellen Überlieferungsgeschichte gewinnt die Sammlung für das Verständnis der Übergänge, Interferenzen und Adaptionen mittelalterlicher Papsturkunden untereinander, zu den päpstlichen Kanzleiregistern und Dekretalen-, kurialen und sonstigen Sammlungen herausragende Bedeutung. Zugleich ist sie geeignet, die aktuelle Forschung zur *Ars dictaminis* fruchtbar zu fördern. Mit Blick auf neuere Untersuchungen auf diesem Feld ließe sich editionstechnisch fragen, welche Anforderungen eine solche Edition zu erfüllen habe. Konkret hieße das: ediert Thumser hier eine Briefsammlung oder ein Papstregister?

Diesem Aspekt kann man sich über die dankenswert ausführliche Besprechung der Handschriften (S. 3–19) annähern, die mit einer genauen Beschreibung der Lagen und der Provenienzzgeschichte dem Leser gute Orientierung bietet. Um den Kontext der Handschriften erkennbar zu machen – sehr nützlich! – erscheint es durchaus angemessen, nicht das jeweilige Incipit, sondern den gängigen Titel der übrigen in einem Codex befindlichen Werke anzugeben; er muss nicht unbedingt der wörtlichen Titelgebung in den Handschriften entsprechen. Sehr benutzerfreundlich ist zudem der Verweis auf vorhandene Digitalisate und Standard-Editionen dieser Texte (vgl. S. 9–11). Das gänzliche Fehlen einer wissenschaftlich-kritischen Edition (S. 20f.) der *Epistole et dictamina* ist nicht nur ein Argument für das Unternehmen insgesamt, sondern unterstreicht angesichts der unzureichenden bisherigen (Teil-)Editionen zugleich ihre Bedeutung, die auch durch den quellen- und textkritischen Befund klar wird: »Der Briefbestand des verlorenen Registers ist vollständig und weitgehend in seiner ursprünglichen Form erhalten« (S. 24). Das verlorene Papstregister, das wohl nach den Konzepten geschrieben wurde (S. 25), lasse sich bis auf das ursprüngliche Lagenschema hinunter rekonstruieren! Alle 18 Textzeugen gehen dabei auf einen Archetyp (α) zurück (S. 45f.), was auch den Lachmannschen Ansatz zur Rekonstruktion rechtfertigt (vgl. S. 49)². 148 sehr persönliche

² Für ein solches Vorgehen bei Texten der *Ars dictaminis* tritt auch Fillipo Bognini, Zwischen Alberich von Montecassino und dem 12. Jahrhundert: Zwei Musterfälle, in: Florian Hartmann, Benoît Grévin (Hg.), *Ars dictaminis. Handbuch der mittelalterlichen Briefstilllehre*, Stuttgart 2019 (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 65), S. 338–347, hier S. 338 ein: »Das vorrangige Ziel ist, hierbei einen Text zu schaffen, der in seiner Form dem Willen des Autors am nächsten kommt.«

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92132](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92132)

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Briefe an unterschiedliche Kardinäle beweisen, dass der Sammlung auch inhaltlich eine Sonderstellung zukommt. Empfänger und Datierungen sind durch die Übernahme der Rubriken aus dem Register sämtlich bekannt. Der Text weise zudem eine hohe Stabilität über die Zeit auf (S. 32). 16 Textzeugen enthalten die Normalfassung (S. 46). Das Stemma erscheint im Gegensatz zur Studie von 1995 modifiziert, wobei gelte: »Im Gegensatz zu anderen vielfach überlieferten Texten aus jener Zeit lassen sich die Zeugen der *Epistole et dictamina* relativ genau in den Gang der Überlieferungsgeschichte einpassen« (S. 48). Zudem wendet sich Thumser vom damals erwogenen Leithandschriftenprinzip ab (S. 48 mit Anm. 62). »Die Gefahr, dass hierbei eine fiktive Textfassung konstruiert würde, die in der Realität keine Entsprechung gehabt hätte, bestand sicher nicht.« Dennoch unterlässt der Herausgeber bewusst den Versuch, hinter »α« auf das Register-Original zurückzugehen (S. 48). Die Auswahl von neun Textzeugen wird ergänzt durch Empfänger- und Parallelüberlieferung (vor allem in Briefsammlungen des späten Mittelalters) sowie andere Register Clemens' IV. (S. 50). Im *Apparatus criticus* werden aufgrund vieler aus philologischer Unkenntnis der Abschreiber entstandener sprachlicher Fehler nur die relevanten Lesarten verzeichnet (S. 51). Zuletzt werden elf Briefe aus der Sammlung des Ps.-Marinus von Eboli nach dem Leithandschriftenprinzip (basierend auf Codex Arles 60) gegeben (vgl. S. 51f.). Dies ist keinesfalls als Inkonsequenz zu betrachten, sondern ausschließlich dem Überlieferungszustand und Bearbeitungsstand dieser Sammlung geschuldet (vgl. S. 40).

Die Gesamtedition stellt ein Musterbeispiel klassischer Editorik dar. Die Regesten, die in der Form »Clemens IV. an [X]: [Inhalt]« einerseits präzise und übersichtlich gestaltet sind und sich offenbar an den Rubriken und dem Aufbau des jeweiligen Eintrags orientieren (der allerdings sofort im Wortlaut folgt), sind syntaktisch und regesten-stilistisch gewöhnungsbedürftig, was aber letztlich eine Geschmacksfrage bleibt.

Das Quellen- und Literaturverzeichnis, das auch Webadressen online veröffentlichter Dissertationen enthält, eröffnet den kultur-, politik- und geistesgeschichtlichen Horizont, vor dem die *Epistole et dictamina* zu betrachten sind und den sie durch ihre Vielseitigkeit abbilden. Dies unterstreicht nochmals ihren außerordentlichen Stellenwert als Quelle für das spätmittelalterliche Papsttum und seine Urkundenproduktion³. Die Edition der einzelnen Einträge enthält neben den gängigen Informationen nützliche Hinweise auf die kollationierten Handschriften und fallweise auf die entsprechende Stelle bei Ps.-Marinus in Arles 60; weiters, wo nötig, auf Datierung und Empfängerüberlieferung. Die Zeilennummerierung pro Seite macht die Briefe genau referenzierbar. Eine Liste der häufigsten dispositiven Verben (S. 53)

³ Im Quellenverzeichnis findet sich auch das einzige auffälligere Druckversehen einer ansonsten äußerst sauberen Redaktion: S. 83 unter den Autoren lies: »Schabel« statt »Schnabel«! Ebenso im Kurzzitat S. 109, ep. 11, Z. 21.



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

und deren für die Regesten standardisierte Übersetzung ist im Sinne der Einheitlichkeit und Transparenz positiv hervorzuheben. Zudem erleichtert eine eingehende Erläuterung des *Apparatus criticus* in der Einleitung dessen Benutzung. Dass sich Thumser für eine Mischung aus Similien- und Sachapparat entschieden hat, ist angesichts der eher überschaubaren Anzahl von Similien pro Brief im Sinne der Übersichtlichkeit nachvollziehbar. Auch hier lernt der Benutzer die langjährige Erfahrung des Herausgebers nicht nur mit der Briefsammlung selbst, sondern auch mit dem Edieren überhaupt (Ausgewogenheit von wissenschaftlicher Präzision und Benutzbarkeit) zu schätzen. Dies betrifft ebenso die umfangreichen Register zur Edition (S. 969–1065), die kaum Wünsche offenlassen, sowie den Sachapparat.

Kehrt man zur eingangs gestellten Frage zurück, lässt sich sagen: Das Warten hat sich gelohnt, und die Forschung besitzt mit dieser Edition ein zuverlässiges Instrument und den Zugang zu einem der sicherlich interessantesten und vielseitigsten Korpora spätmittelalterlicher kurialer Schriftlichkeit. Und zugleich einen erneuten, mustergültigen Beweis für den hohen Stellenwert historisch-kritischer Editionen für die Arbeit und das Fortkommen der mediävistischen Fächer schlechthin.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:

[10.11588/frrec.2022.4.92132](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92132)

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Carine van Rhijn, *Leading the Way to Heaven. Pastoral Care and Salvation in the Carolingian Period*, London, New York (Routledge) 2022, 286 p. (The Medieval World), ISBN 978-1-138-55632-4, GBP 27,99.

rezensiert von | compte rendu rédigé par
Gaelle Bosseman, Namur

Après »Shepherds of the Lord« paru en 2007, le dernier ouvrage de Carine van Rhijn vient éclairer un pan particulièrement obscur de l'histoire culturelle et religieuse du haut Moyen Âge: le livre est consacré à ce que l'autrice définit comme le »projet pastoral carolingien« (»Carolingian pastoral project«) et vise à étudier quel était le niveau de culture religieuse des laïcs et de leurs prêtres. Toute la difficulté d'un tel sujet résidant dans l'apparent manque de sources permettant de documenter la nature des savoirs et des croyances populaires, l'une des grandes forces de la démarche de C. van Rhijn a été de repenser en profondeur son objet de recherche.

De fait, en s'inscrivant dans un courant historiographique récent, Carine van Rhijn souligne dès l'introduction que ce projet pastoral, s'il émane en premier lieu de la cour et plus précisément du souverain et de ses conseillers, ne saurait être envisagé comme l'imposition depuis un centre de normes ou de prescriptions définies au préalable et transmises via les textes normatifs. La lecture de ces derniers montre plutôt l'absence totale de précisions quant aux moyens concrets de mise en œuvre d'un projet avant tout défini par son ambition. Le capitulaire fondateur, l'»Admonitio Generalis« (789), ne contient »pas tant des lois au sens moderne du terme, mais plutôt un mélange de normes, d'intentions et d'instructions, d'idéaux et d'espoirs pour le futur« (»not so much laws in the modern sense of the word, but rather a mix of norms, intentions and instructions, deals and hopes for the future«, p. 5). Le projet pastoral répond de fait à un idéal profondément enraciné chez les souverains carolingiens: mener l'ensemble de la population de l'empire au salut, soit environ dix à vingt millions d'habitants, principalement ruraux, de langues et d'ethnies diverses, sur un territoire d'un peu plus d'un million de kilomètres carrés (p. 8).

L'objectif de l'ouvrage est ainsi clairement défini: concrètement, comment ont-ils envisagé d'atteindre cette ambition apparemment démesurée?

Selon la thèse forte défendue tout au long du livre, le projet pastoral carolingien repose sur la croyance que savoir et éducation sont les clefs qui conduiront la population au salut; mais, pour mener à bien cette tâche, c'est une véritable armée d'acteurs locaux – évêques, prêtres, ainsi que de nombreux anonymes,



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

auteurs, copistes, compilateurs, ou enseignants – qui ont adapté et réalisé de manière très diverse les ambitions des souverains. De fait, Carine van Rhijn souligne que la période est marquée par deux tournants majeurs: la formation massive de prêtres dans les écoles monastiques et épiscopales, et l'implantation locale de ces derniers, invités à vivre auprès de leurs ouailles. Ces prêtres mieux formés sont aussi mieux équipés grâce à la hausse remarquable du nombre de manuscrits copiés.

Les résultats de l'enquête menée sont présentés à travers sept chapitres.

Les deux premiers ont pour objectif de situer l'ouvrage dans son contexte historiographique et théorique et de souligner son apport original du point de vue du choix des sources étudiées. De fait, comme l'explique l'autrice, en prenant ses distances d'avec les concepts de »renaissance«, de »réforme« ou de *correctio* carolingiennes sur lesquels elle réalise un bilan historiographique critique, il s'agit d'écarter certaines représentations anachroniques et surtout de repenser le rôle des acteurs: en cessant de considérer le projet pastoral comme un plan imposé depuis le haut vers le bas, elle l'imagine plutôt comme le résultat des initiatives simultanées d'évêques et de clercs qui répondent à l'échelle locale à une même ambition. Dès lors, à côté des capitulaires et autres sources prescriptives émanant du pouvoir, l'autrice choisit de privilégier un autre corpus: les »livres de prêtres« (»priests' books«) définis comme les manuscrits conçus précisément pour les besoins des prêtres et répondant aux devoirs pastoraux qu'eux seuls devaient accomplir (messe, baptême, pénitence) (p. 14). Ils se caractérisent principalement par deux aspects: ce sont des ouvrages uniques, à visée pratique (l'autrice les définit encore comme des »portable repositories of knowledge for ordained priests«, p. 13) dont l'apparition vers 800 coïncide avec les premières instructions écrites conservées des évêques aux prêtres. Ces compendia n'avaient jusqu'ici jamais été étudiés comme corpus; en reprenant les ouvrages déjà identifiés par Susan Keefe dans ses travaux sur les explications du baptême ou du Credo (2002, 2012), Carine van Rhijn a établi une liste d'environ soixante manuscrits en croisant critères codicologiques (taille, état d'usure, qualité du parchemin, mise en page) et étude du contenu. L'annexe 1 répertorie les 38 manuscrits cités et exploités dans l'ouvrage.

En exploitant ce corpus, les trois chapitres centraux de l'ouvrage analysent tour à tour les trois »pierres de touche de la société chrétienne« (»cornerstones of Christian society«, p. 20 citation de S. Keefe): la messe, le baptême et la pénitence. En suivant le même plan d'ensemble, chaque chapitre évalue ce qu'un prêtre pouvait connaître et savoir sur ces trois rituels, puis ce qu'il pouvait en transmettre à ses paroissiens et paroissiennes. L'étude se fonde sur une analyse comparée de plusieurs »livres de prêtres«, appuyée sur de nombreux extraits cités, parfois transcrits de première main, et traduits. Enfin, l'autrice conclut chaque chapitre par une étude de cas, une analyse plus détaillée d'un manuscrit en particulier, afin d'envisager les textes dans leur contexte, tant



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

textuel que matériel. L'une des conclusions essentielles de ce travail est qu'il n'existe pas, sur l'un ou l'autre thème, d'unicité dans le discours reçu puis retransmis par les prêtres: tout en restant dans le champ de l'orthodoxie, les explications des rituels démontrent des divergences qui reflètent le caractère pluriel de leurs auteurs.

Les deux derniers chapitres quittent la sphère religieuse au sens strict pour explorer les autres responsabilités que les prêtres pouvaient assumer au sein de leur communauté. Les livres de prêtres contiennent des textes sans rapport direct avec leurs responsabilités pastorales et parfois ajoutés a posteriori: textes médicaux, juridiques, pronostics, etc. (liste des manuscrits les contenant en annexe 2). Pour C. Van Rhijn, leur présence traduit les fonctions sociales multiples de prêtres jouant un véritable rôle d'intermédiaire entre les milieux lettrés dans lesquels ils ont été formés et leurs ouailles illettrées (p. 182). Familiarisés lors de leurs études avec des sphères diverses du savoir, les prêtres sont pour leurs communautés des «experts», «seuls détenteurs de connaissances et de compétences écrites dignes de confiance» («monopoly-holders of trustworthy, written knowledge and skills», p. 183). Ils sont aussi en charge d'éloigner les menaces ou mauvaises influences qui pourraient entraver le cheminement vers le salut: le septième et dernier chapitre est ainsi consacré à l'exploration de l'image que les prêtres dressent des païens, des hérétiques ou des chrétiens pratiquant la sorcellerie ou la divination. Sans écarter la nécessaire question de la réalité de ces menaces, l'autrice montre finalement qu'à l'image de l'enseignement pastoral, plusieurs opinions pouvaient coexister sur ces thèmes et qu'une certaine confiance était accordée de fait aux prêtres pour juger de comment guider au mieux leurs ouailles et adapter leur discours.

L'un des grands apports de l'ouvrage comme le souligne C. Van Rhijn elle-même en conclusion (p. 243) est d'avoir réussi à montrer que contrairement à ce qui a pu être écrit par le passé, il est possible d'écrire une histoire de la pastorale carolingienne. On dispose de nombreuses sources, dont un nombre conséquent de textes anonymes encore inédits, et peu ou pas étudiés. L'analyse tire ici toute sa richesse d'une étude de première main croisant textes et manuscrits, envisagés dans leur globalité en suivant les apports les plus récents de l'historiographie. La démarche est d'une remarquable clarté tant en termes de définition des objectifs que des méthodes employées. En dépit de quelques inévitables répétitions, l'ouvrage est donc d'une lecture aisée et saura intéresser un lectorat large, bien au-delà de la seule question pastorale, grâce à la vision dépoussiérée de l'histoire culturelle carolingienne ici offerte.

Mittelalter – Moyen Âge (500–1500)

DOI:
[10.11588/frrec.2022.4.92134](https://doi.org/10.11588/frrec.2022.4.92134)

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris |
publiée par l'Institut historique
allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)